

Prix : **95** centimes

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES
Français et Étrangers

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

ÉDITION ORIGINALE, LA SEULE COMPLÈTE

TOME CINQUIÈME



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26



11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

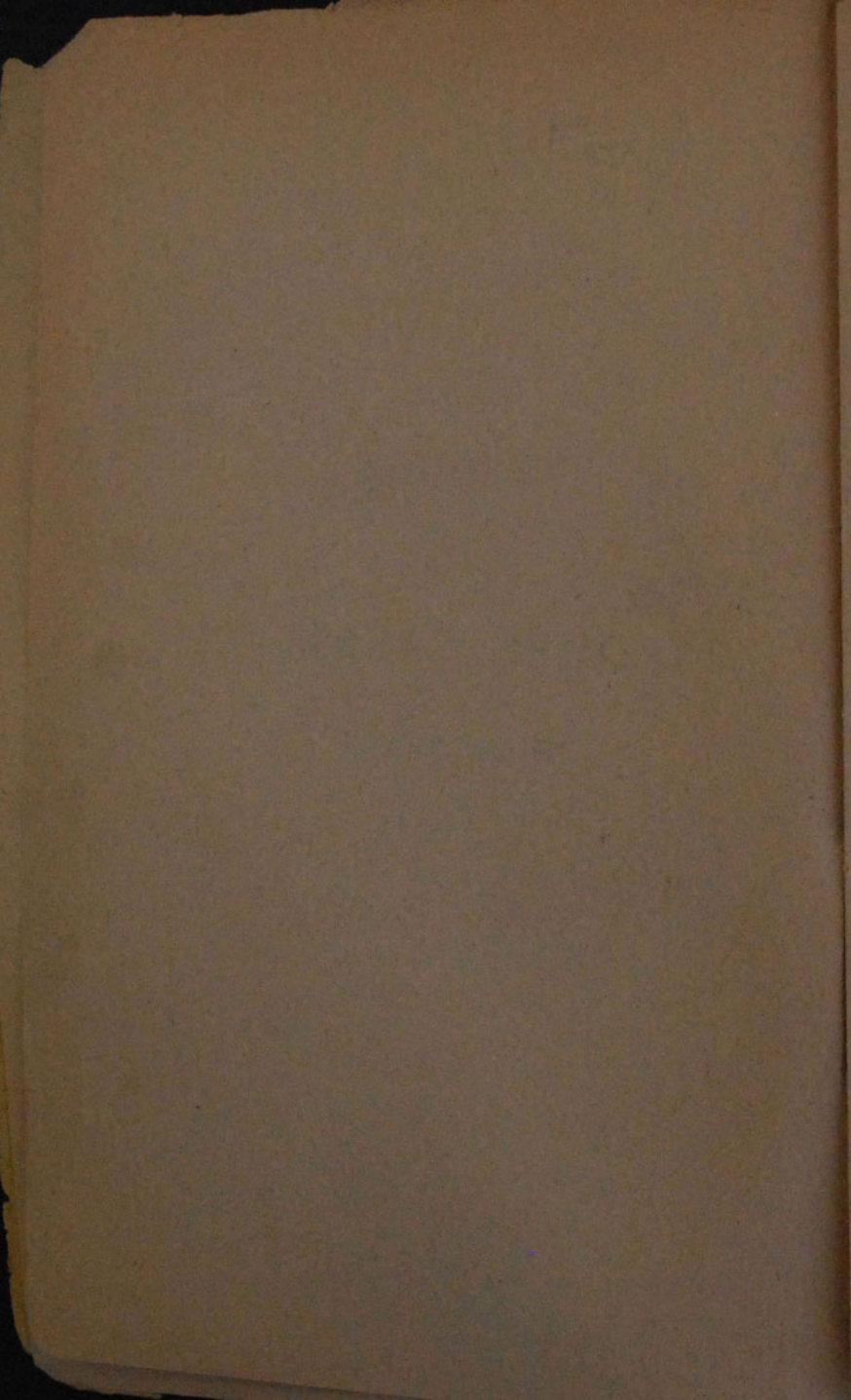
~~1271~~ 1271 iguel / 0

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT



MÉMOIRES
DE
JACQUES CASANOVA
DE SEINGALT

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

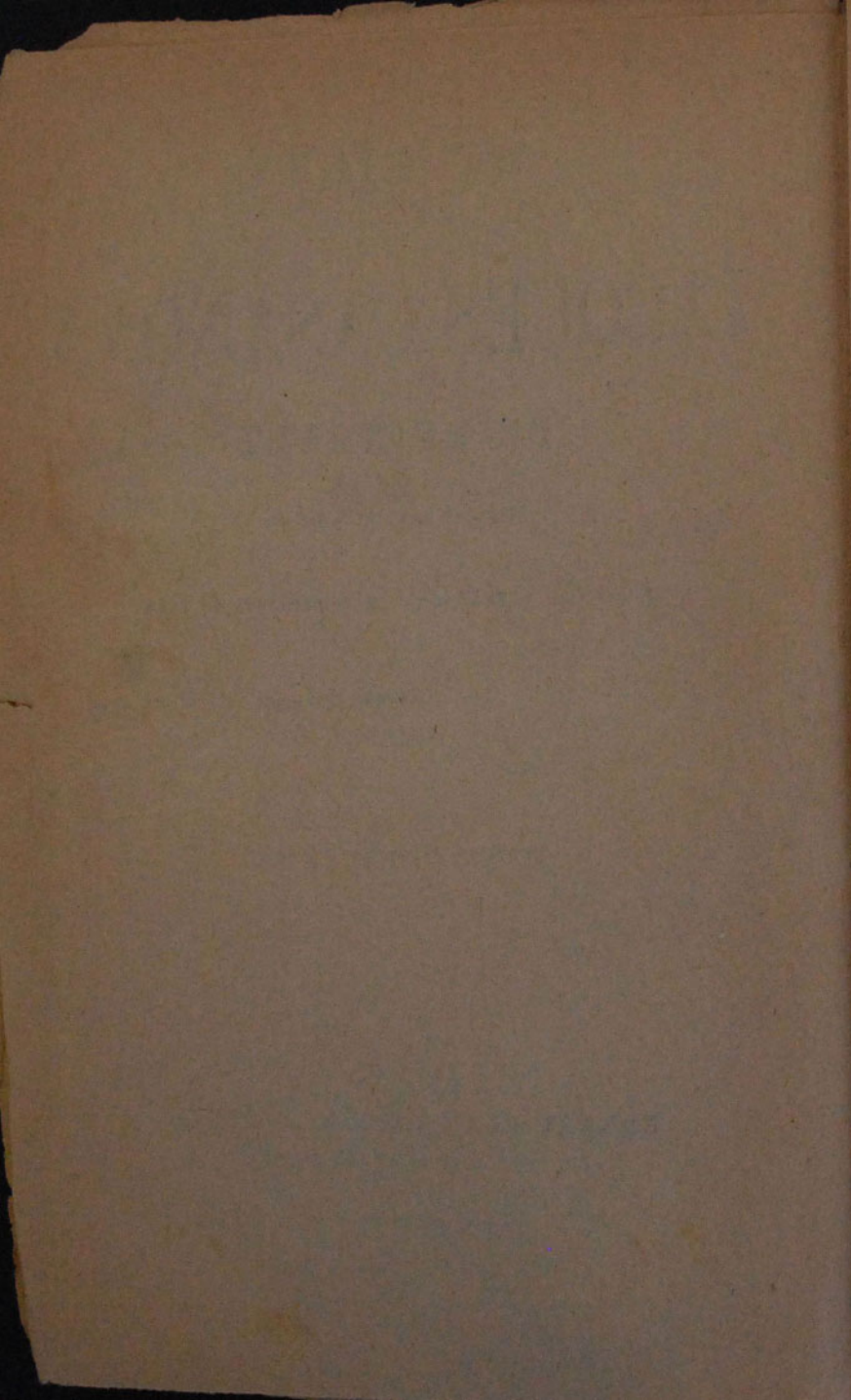
Édition originale, la seule complète

Nequidquam sapit qui sibi non sapit.

TOME CINQUIÈME

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

—
Tous droits réservés



MÉMOIRES
DE
JACQUES CASANOVA
DE SEINGALT.

CHAPITRE PREMIER.

Ma voiture cassée. — Mariage de Mariuccia. — Fuite de lord Lumore. —
Mon retour à Florence, et mon départ avec la Corticelli.

Précédé de mon Espagnol à cheval, dormant profondément à côté de don Ciccio Alfani dans une excellente voiture attelée de quatre chevaux, une violente secousse me réveilla en sursaut. On m'avait versé au milieu d'un grand chemin, à minuit, au delà de Francolise, à quatre milles de Sainte-Agathe.

Alfani, qui était sous moi, poussait des cris aigus, car il croyait avoir le bras gauche cassé ; il n'était heureusement que démis. Le Duc, retournant sur ses pas, me dit que les postillons avaient pris la fuite, et qu'il était possible qu'ils fussent allés avertir des voleurs de grand chemin, chose si commune dans les États du pape et du roi de Naples.

Je sortis facilement de la voiture ; mais le pauvre Alfani, gros, vieux, blessé et mourant de peur, ne pouvait pas en

sortir sans secours. Il nous fallut un quart d'heure pour en venir à bout. Ce malheureux me forçait à rire par ses cris et par les blasphèmes dont il entremêlait les prières qu'il adressait à saint François d'Assise, son protecteur.

Pour moi, accoutumé à ces sortes d'accidents, je ne m'étais fait aucun mal, car cela dépend beaucoup de la façon de se tenir en voiture. Don Ciccio s'était probablement foulé le bras en l'allongeant en dehors au moment de la chute.

Je retirai de ma voiture mon épée, ma carabine et mes pistolets d'arçon, et je les disposai avec mes pistolets de poche de manière à opposer une vigoureuse défense aux brigands s'il en venait; puis je dis à le Duc de remonter à cheval et d'aller dans les environs, l'argent à la main, chercher des paysans armés pour nous aider à sortir d'embarras.

Pendant que don Ciccio gémissait sur cet accident, moi, résolu à vendre chèrement ma fortune et ma vie, ma voiture étant près d'un fossé, je dételai les quatre chevaux, et les ayant fortement attachés aux roues de droite, au timon et derrière, je me plaçai avec mes armes de manière à m'en faire un rempart.

Ainsi préparé à tout événement, j'étais fort tranquille; mais mon malheureux compagnon de voyage continuait à gémir, à prier et à blasphémer, car tout cela marche ensemble à Naples comme à Rome. Ne pouvant lui procurer aucun soulagement, je le plaignais et je riaais malgré moi; ce qui faisait endéver mon pauvre abbé, qui ne ressemblait pas mal à un dauphin expirant sur la plage, car il était immobile appuyé contre le fossé. Mais qu'on juge de son état quand la jument, qui était tournée à rebours de son côté, pressée par la nature, se mit à vider sur son pauvre cadavre tout le liquide dont sa vessie était surchargée! Il n'y avait pas de remède, et le fait était si comique que je ne pus m'empêcher d'en rire aux éclats.

Cependant un fort vent du nord rendait notre situation extrêmement pénible. Au moindre bruit, je criais *qui vive?* menaçant de faire feu sur quiconque oserait s'approcher.

Je passai deux longues heures dans cette position tragico-comique, quand enfin le Duc arriva au galop, m'annonçant de loin une troupe de paysans armés et munis chacun d'une lanterne.

En moins d'une heure, la voiture, les chevaux et Alfani furent remis en bon état. Je retins deux paysans pour me servir de postillons, et je renvoyais les autres bien contents d'avoir été troublés dans leur sommeil. J'arrivai à Sainte-Agathe à la pointe du jour, et je commençai par faire un tapage d'enfer à la porte du maître de poste, demandant un notaire pour verbaliser, et menaçant de faire pendre les postillons qui m'avaient versé tout exprès au milieu d'une grande et belle route.

Un charron ayant été appelé inspecta ma voiture, en trouva l'essieu brisé, et me condamna à rester au moins un jour dans cet endroit.

Don Ciccio, qui avait besoin d'un chirurgien, alla, sans me rien dire, trouver le marquis Galiani, qu'il connaissait, et qui s'empressa de venir me prier d'aller m'établir chez lui jusqu'à ce que je pusse continuer mon voyage. J'acceptai avec grand plaisir, et cette invitation contribua beaucoup à faire évaporer ma mauvaise humeur, qui n'était au fond qu'une sorte de besoin de faire un tapage de grand seigneur.

Le marquis, ayant ordonné d'abord que l'on menât ma voiture dans sa remise, me prit sous le bras et me mena chez lui. C'était un seigneur aussi savant que poli et tout à fait Napolitain, c'est-à-dire sans façon. Il n'avait pas l'esprit brillant de son frère, que j'avais connu à Paris secrétaire d'ambassade sous le comte Cantillana Montdragon, mais il avait un jugement sain formé par l'étude et la méditation des classiques anciens et des modernes. Il était surtout grand mathématicien, et dans ce temps-là il commentait Vitruve, qu'il a fait paraître plus tard.

Le marquis me présenta sa femme, que je savais être l'amie intime de ma chère Lucrezia. Cette femme avait quelque chose d'angélique, et, entourée de trois ou quatre enfants en bas âge, elle avait l'air de la sainte famille.

On mit d'abord don Ciccio au lit, et on fit appeler un chirurgien, qui, l'ayant visité, le consola en lui assurant que ce n'était qu'une simple luxation, et qu'il serait rétabli en peu de jours.

A midi voilà une voiture qui s'arrête à la porte et Lucrezia qui en descend. Après avoir embrassé la marquise, elle se tourna vers moi de la manière la plus naturelle, et me tendant la main :

— Par quel heureux hasard êtes-vous ici, mon cher Giacomo ?

Elle dit à son amie que j'étais l'ami de feu son époux, et qu'elle m'avait revu avec le plus grand plaisir chez le duc de Matalone.

Après diner, me trouvant seul avec cette femme charmante faite pour l'amour, je lui demandai s'il ne serait pas possible de nous procurer une nuit de bonheur ; elle m'en démontra l'impossibilité, et je dus me rendre à l'évidence. Je lui renouvelai l'offre de l'épouser.

— Achète, me dit-elle, un bien dans le royaume, et j'irai passer ma vie avec toi sans avoir besoin du ministère d'un prêtre, à moins que nous ne venions à avoir des enfants.

Je ne pus me dissimuler que Lucrezia était fort raisonnable ; j'aurais pu facilement acheter une terre à Naples, y être riche et y vivre heureux ; mais l'idée de me fixer irrévocablement quelque part m'était si antipathique, le besoin d'adopter un système de sagesse était si contraire à ma nature, que j'eus le bon sens de préférer ma folie vagabonde à tous les avantages que m'aurait procurés notre union, et Lucrezia ne le trouva point mauvais.

Après souper, je pris congé de tout le monde, et je partis à la pointe du jour pour être le lendemain à Rome. Je n'avais que quinze postes à faire sur un très-beau chemin.

En arrivant à Carillano, je vois une de ces voitures italiennes à deux roues connues dans le pays sous le nom de *mantice* ; on y attelait deux chevaux et il m'en fallait quatre. Je descends, et, m'entendant appeler, je me retourne. Je ne fus pas peu surpris de voir dans cette *mantice* une jeune

et jolie personne et la signora Diana, la virtuose du prince de Cassaro, qui me devait trois cents onces. Elle me dit qu'elle allait à Rome, et qu'elle était bien aise de voir que nous ferions le voyage ensemble.

— Nous passerons la nuit à Piperne, n'est-ce pas, monsieur?

— Non, madame, car j'ai l'intention de ne m'arrêter qu'à Rome.

— Mais nous y arriverons également demain.

— Je le sais ; mais je dors mieux dans ma voiture que dans les mauvais lits que l'on trouve dans les auberges.

— Je n'ose point voyager la nuit.

— Eh bien ! madame, nous nous verrons à Rome.

— C'est cruel. Vous voyez que je n'ai qu'un valet imbécile et ma femme de chambre qui n'a pas plus de courage que moi ; d'ailleurs il fait si froid et ma voiture est ouverte. Je vous tiendrai compagnie dans la vôtre.

— Il m'est impossible de vous y recevoir, car le fond est occupé par mon vieux secrétaire, qui s'est cassé le bras avant-hier.

— Voulez-vous que nous dinions ensemble à Terracine ? nous causerons.

— Volontiers.

Nous fîmes bonne chère dans cette espèce de ville, qui est à l'extrême frontière des États du pape. Nous ne devions arriver à Piperne que fort avant dans la nuit, et la virtuosa renouvela ses instances pour m'engager à y attendre le jour ; mais quoique jeune et belle, elle ne me revenait pas : elle était très-blonde et trop grasse. En revanche, la femme de chambre, belle brune, élancée, aux formes rondes et à l'œil vif, excitait vivement ma convoitise. Un espoir vague de la posséder me rendit moins récalcitrant, et je finis par promettre à la signora de souper avec elle et de ne continuer ma route qu'après l'avoir recommandée à l'hôte.

Quand nous fûmes à Piperne, je trouvai le moment de dire à la jeune brunette que, si elle voulait me permettre de l'aller trouver sans bruit, je n'irai pas plus loin. Elle me promit de m'attendre et me laissa prendre les avances

qui assurent d'ordinaire une parfaite complaisance quand on ne veut rien de plus.

Nous soupâmes ; ensuite, ayant souhaité une bonne nuit à ces dames, je les conduis dans leur chambre, j'observe le lit de la belle ; je ne puis pas me tromper. Je les quitte et un quart d'heure après je retourne. Trouvant la porte ouverte, je me crois sûr de mon fait ; je m'avance, au lieu de mon appétissante soubrette, je sens la signora. Il était évident que la jeune friponne avait conté l'histoire à sa maîtresse, et que celle-ci avait trouvé bon de prendre sa place. Il n'était pas possible que je me trompasse, car à défaut des yeux mes mains suffisaient à me convaincre.

A l'instant deux pensées contraires se heurtèrent dans mon esprit : la première fut de me coucher et de passer de l'une à l'autre ; la seconde, de partir pour Rome à l'instant même. Celle-ci prévalut. Ayant été réveiller Le Duc, je lui donnai mes ordres, et me voilà parti, jouissant de la confusion de mes deux trompeuses, qui durent singulièrement s'en vouloir de n'avoir pu me faire leur dupe. A Rome, j'ai vu de loin la signora Diana trois ou quatre fois ; nous nous sommes salués, mais sans nous parler : si j'avais pu croire qu'elle me payât les quatre cents louis qu'elle me devait, j'aurais pris la peine de lui faire une visite ; mais je sais que les reines de coulisses sont les plus mauvaises débitrices du monde.

Je retrouvai mon frère gai et bien portant, ainsi que le chevalier Mengs et l'abbé Winckelmann. Costa fut ravi de me voir. Je l'expédiai de suite au *scopatore maggiore* de Sa Sainteté pour le prévenir que j'irais manger la polenta chez lui, sans qu'il eût besoin de s'embarrasser de rien, si ce n'était de commander un bon souper pour douze personnes. J'étais sûr d'y trouver Mariuccia, car je savais que Momolo s'était aperçu que je la voyais avec plaisir.

Le carnaval commençant le lendemain, je louai un superbe landau pour tous les huit jours. Les landaus à Rome sont des voitures à quatre places dont les calottes se baissent à volonté, et dans lesquelles on se pavane, masqué ou sans masque, d'un bout à l'autre du Cours, depuis vingt et une

jusqu'à vingt-quatre heures, pendant les huit jours que dure le carnaval.

Depuis des siècles, et durant les huit jours de ce temps de folies, le Cours à Rome est la chose du monde la plus singulière, la plus bizarre et la plus divertissante du monde. Les chevaux *barberi* partent au grand galop de la place du Peuple et longent le Cours jusqu'àuprès de la colonne Trajane, au milieu de deux files de voitures serrées contre les trottoirs, malheureusement beaucoup trop étroits et chargés de masques et de curieux de toutes les classes. Toutes les croisées sont garnies. Aussitôt que les *barberi* sont passés, les voitures circulent au pas; les masques à pied et à cheval fourmillent au milieu. On se jette des dragées bonnes ou fausses, des pasquinades; on se lance mille lazzi. La plus grande liberté règne au milieu de cette cohue, composée de tout ce qu'il y a de plus exquis et de plus abject à Rome; et dès qu'à vingt-quatre heures le troisième coup de canon du fort Saint-Ange a annoncé la retraite, en moins de cinq minutes on chercherait en vain sur le Cours une voiture ou un masque. Toute cette foule s'est écoulée dans les rues adjacentes et va remplir les théâtres, l'Opéra *seria* et *buffa*, la comédie, les danseurs de corde et même les marionnettes. Les restaurants et les cabarets ne sont pas oubliés; tout est plein, car les Romains pendant ces huit jours ne font que boire, manger et jouir de toutes les manières.

J'allai d'abord porter mon argent chez M. Belloni et prendre une lettre de crédit sur Turin, où je devais trouver l'abbé Gama et recevoir la commission de la cour de Portugal pour le congrès d'Augsbourg, sur lequel l'Europe entière comptait; ensuite j'allai voir ma petite chambre derrière la Trinité-des-Monts, où j'espérais voir la belle Mariuccia le lendemain. Je trouvai tout en bon ordre.

Le soir, Momolo me reçut avec des cris de joie ainsi que toute sa famille. La fille aînée me dit en riant qu'elle était bien sûre de me faire plaisir en envoyant chercher Mariuccia. — Vous ne vous trompez pas, lui dis-je; je vois la belle Marie avec plaisir. Quelques minutes après

elle entra avec sa béate mère, qui, me saluant dévotement, me dit que je ne devais pas m'étonner de voir sa fille mieux vêtue qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, car elle allait se marier dans trois ou quatre jours. Je lui en fis mon compliment, et aussitôt les filles de Momolo de demander avec qui. Marie, prenant la parole en rougissant et s'adressant à l'une d'elles, dit d'un air modeste : — C'est quelqu'un que vous connaissez, un tel, qui m'a vu ici et qui va ouvrir une boutique de perruquier.

— C'est le digne père St-Barnabé, ajouta la mère, qui fait ce mariage et qui est dépositaire de quatre cents écus romains que ma fille porte en dot à son futur époux.

— C'est un honnête garçon, dit Momolo, je l'estime beaucoup; et il aurait épousé une de mes filles si j'avais pu lui donner une dot pareille.

A ces mots, celle de ses filles dont il était question baissa les yeux en rougissant.

— Consolez-vous, ma chère, lui dis-je, votre tour viendra aussi.

Prenant ces paroles pour argent comptant, la joie éclata aussitôt sur tous ses traits. Elle pensait que j'avais deviné qu'elle était amoureuse de Costa, et elle se confirma dans cette idée lorsque je dis à mon domestique de prendre mon landau le lendemain, et de conduire au Cours toutes les filles de Momolo bien masquées, personne ne devant les reconnaître dans une voiture dont je voulais me servir moi-même. Je lui ordonnais de louer chez un juif de beaux costumes que je payerais. Cela mit toute la famille de bonne humeur.

— Et la signora Maria ? me dit la jalouse.

— La signora Maria, lui répondis-je, va se marier, elle ne doit assister à aucune fête sans son époux. La mère m'applaudit, et la rusée Mariuccia feignit d'être mortifiée. Me tournant alors vers le père Momolo, je le priai de me faire le plaisir d'inviter à souper l'époux futur de Maria; ce qui plut beaucoup à la mère.

Étant très-fatigué et n'ayant plus rien à faire là, puisque Mariuccia m'avait vu, je priai la compagnie de m'ex-

cuser, et, après leur avoir souhaité bon appétit, je me retirai.

Le lendemain, je fus sur pied de bonne heure, et je n'eus pas besoin d'entrer à l'église, où je me rendais vers les sept heures ; car Maria, m'ayant aperçu de loin, me suivit, et bientôt nous fûmes tête à tête dans notre petite chambre, dont l'amour et la volupté faisaient un palais somptueux. Nous aurions bien voulu nous livrer à une douce causerie ; mais n'ayant qu'une heure à consacrer au plaisir, nous nous mîmes à l'œuvre, sans même nous débarrasser de nos vêtements. Après le dernier baiser, qui couronna le troisième assaut, elle me dit qu'elle serait mariée la veille du mardi-gras, que son confesseur avait tout arrangé, et elle me remercia d'avoir prié Momolo d'inviter son futur.

— Quand nous reverrons-nous, mon ange ?

— Dimanche, c'est la veille de mes noces ; nous passerons quatre heures ensemble.

— C'est délicieux ! je te promets de te mettre en état de recevoir sans gêne les caresses de ton époux. Elle partit en souriant, et je me jetai sur mon lit, où je reposai une bonne heure.

En me retirant je rencontrai un équipage à quatre chevaux, allant grand train, et un jeune seigneur dans la voiture que précédait un coureur. Un cordon bleu attire mes regards : je le fixe, il me nomme et fait arrêter. Je fus très-surpris en reconnaissant lord Talon, que j'avais connu à Paris chez la comtesse de Limore, sa mère, qui séparée de son mari, vivait entretenue par M. de Saint-Albin, archevêque de Cambrai, successeur bien peu digne du vertueux Fénélon ; mais il avait l'avantage d'être bâtard du duc d'Orléans, régent de France.

Le lord Talon était un joli garçon, plein d'esprit et de talent, mais de passions effrénées et ayant tous les vices. Je savais que s'il était lord de nom il ne l'était pas de fortune, et j'étais surpris de le voir dans un si brillant équipage, et plus encore de lui voir un cordon bleu. Il me dit en deux mots qu'il allait dîner chez le prétendant,

mais qu'il souperait chez lui. Il m'invita et j'acceptai.

Après diner, ayant fait un tour, j'allai m'égayer à la comédie de *Jordinana*, où les filles de Momolo se pavanaient avec Costa; ensuite je me rendis chez lord Talon, où je fus très-agréablement surpris de trouver le poëte Poinset. C'était un tout petit jeune homme, laid, plein de feu, plaisant et qui avait du talent pour la scène. Cinq ou six ans après l'époque dont je parle, ce malheureux tomba dans le Guadalquivir et s'y noya. Il allait à Madrid dans l'espoir d'y faire fortune. Comme je l'avais connu à Paris, je lui adressai la parole comme à une vieille connaissance.

— Eh! qu'êtes-vous venu faire à Rome, mon ami? Où est lord Talon?

— Il est dans la chambre voisine; mais ce n'est plus lord Talon, car, son père étant mort, il est comte de Limore. Vous savez qu'il était attaché au prétendant. Je suis parti de Paris avec lui, bien aise de pouvoir faire le voyage de Rome sans qu'il m'en coûtât rien.

— Le comte est donc devenu riche?

— Pas encore, mais il le sera; car il hérite de son père, qui a laissé d'immenses richesses. Il est vrai que tout est confisqué; mais cela ne fait rien, puisque ses prétentions sont irrécusables.

— Il est donc riche de prétentions, riche en perspective; mais comment est-il devenu chevalier des ordres du roi de France?

— Vous badinez; c'est le cordon bleu de Saint-Michel, dont feu l'électeur de Cologne était grand-maitre. Milord qui, comme vous savez, joue supérieurement du violon, se trouvant à Bonn, lui joua un concerto de Tartini, et ce prince, ne sachant comment reconnaître le plaisir que son jeu lui causa, lui fit présent du cordon que vous lui avez vu.

— Beau présent, sans doute.

— Vous ne sauriez croire le plaisir qu'il fait à milord, car, lorsque nous retournerons à Paris, tous ceux qui le verront le croiront décoré de l'ordre du Saint-Esprit.

Nous entrâmes dans la salle où se trouvait le lord avec la compagnie à laquelle il donnait à souper. Dès qu'il me vit, il vint m'embrasser en m'appelant son cher ami et me fit passer en revue tous les convives qui composaient sa société. C'étaient sept ou huit filles, toutes belles ; trois ou quatre castrati destinés à jouer les rôles de femmes sur les théâtres de Rome ; cinq ou six abbés, maris de toutes les femmes et femmes de tous les maris, qui se vantaient de l'être et qui défiaient l'impudence des filles de briller plus qu'eux. Ces filles, à la vérité, n'étaient pas des libertines publiques, mais des dilettanti achevées de musique, de peinture et de philosophie lubrique. On jugera de la nature de la société en disant qu'au milieu d'elles je me trouvais novice.

— Où allez-vous, prince ? dit le lord à un homme de figure honnête qui prenait le chemin de la porte.

— Je ne me porte pas bien, milord, j'ai besoin de sortir.

-- Quel est ce prince ? lui dis-je.

— C'est le prince de Chimai, sous-diacre, qui, pour conserver sa famille qui s'éteint, sollicite la permission de se marier.

J'admire sa prudence ou sa délicatesse, mais je n'eus pas la force de l'imiter.

Nous étions vingt-quatre à table, et ce n'est pas exagérer de dire que l'on y vida cent flacons des meilleurs vins. Tous les convives étaient ivres, moi excepté et le poète Poinset, qui n'avait bu que de l'eau. On sortit de table, et alors commença une orgie immonde dont je n'avais point d'idée, et dont aucune plume ne pourrait tracer fidèlement les excès ; un grand libertin seul peut s'en faire une idée en chargeant la palette des plus impudiques couleurs.

Un castrato et une fille de taille à peu près égale proposèrent d'aller se mettre nus dans la chambre voisine, couchés sur le dos côte à côte sur le même lit, la tête couverte jusqu'au cou, et défièrent tous les assistants d'aller les voir et de deviner le sexe de l'un d'eux.

Nous y entrâmes tous, et personne n'osant prononcer, car on ne pouvait faire usage que des yeux, je proposai au lord la gageure de cinquante écus, m'engageant à indiquer la femelle. Il accepta, je devinai; mais il ne fut point question de payer.

Ce premier acte de l'orgie finit par la prostitution des deux individus qui défièrent tout le monde au grand acte, que chacun essaya, excepté Poinsinet et moi : mais tous l'essayèrent en vain.

Au second acte, on nous donna le spectacle de quatre ou cinq accouplements à médaille tournée; et ce furent les abbés, qui, tantôt actifs et tantôt passifs, brillèrent le plus dans ces impudiques assauts. Je fus le seul respecté.

Le lord, qui pendant toute l'orgie n'avait pas donné signe de vie, attaqua tout à coup le pauvre Poinsinet, qui se défendit en vain : il dut se laisser déshabiller et se mettre de pair avec lui, qui était nu comme les autres. Nous faisons cercle. Tout à coup le lord, prenant sa montre, la promet au premier qui parviendra à leur faire donner une marque certaine de sensibilité. L'envie de gagner le prix mit toute cette sale cohue en émoi, et castrats, filles et abbés, tous s'évertuaient à l'envi; chacun voulait être le premier. Il fallut tirer au sort. Ce fut l'endroit de la pièce le plus intéressant pour moi, qui, dans toute cette incroyable partie de débauche, ne me suis pas surpris la plus légère sensation, quoiqu'en toute autre circonstance chacune des filles eût été sûre d'obtenir un hommage; mais je riais, et principalement en voyant le pauvre poète forcé d'avoir peur d'éprouver l'aiguillon de la chair; car l'impudique lord lui avait juré de le livrer à la brutalité de tous les abbés si par malheur il lui faisait perdre la gageure. Il en fut quitte pour la peur, et la peur fut probablement son préservatif.

Cette scène d'impudicité se termina quand il n'y eut plus personne qui pût se flatter de gagner la montre. Le secret des Lesbiennes ne fut employé cependant que par les abbés et les castrats. Les filles, voulant se réserver le droit de mépriser ceux qui l'avaient employé, n'en firent

pas usage. L'orgueil les servit sans doute mieux que la honte ; car je soupçonne qu'elles craignirent de l'employer sans succès.

Ce que je gagnai dans cette vile débauche, ce fut du dégoût et une plus ample connaissance de moi-même. Je ne pus me dissimuler que ma vie avait été en péril, car je n'avais que mon épée ; mais je m'en serais certainement servi, si le lord, dans sa fureur bachique, se fût avisé de me forcer à faire comme les autres, et comme il l'avait fait avec le pauvre Poinsinet. Je n'ai jamais pu comprendre comment il se sentit forcé de me respecter, car il était ivre et furieux.

En sortant, je lui promis de l'aller voir toutes les fois qu'il me ferait prévenir ; mais je me promis fermement à moi-même de ne plus y remettre les pieds.

Le lendemain, dans l'après-midi, il vint me voir à pied, et, n'ayant pas envie d'aller voir la course des barbes, il m'engagea à faire une promenade à la Villa-Medici.

Je lui fis compliment sur les immenses richesses dont il devait avoir hérité pour vivre aussi splendidement ; mais, se mettant à rire, il me répondit qu'il ne possédait qu'une cinquantaine de piastres ; que son père n'avait laissé que des dettes et qu'il devait déjà trois ou quatre mille écus.

— Je m'étonne qu'on vous fasse crédit.

— On me fait crédit parce que tout le monde sait que j'ai tiré une lettre de change de deux cent mille francs sur Paris. Mais dans quatre ou cinq jours la lettre reviendra protestée, et je n'attendrai pas jusque-là pour me sauver.

— Si vous êtes sûr qu'elle sera protestée, je vous conseille de partir aujourd'hui ; car, comme il s'agit d'une aussi forte somme, il serait possible qu'on anticipât l'avis.

— Non, car j'ai encore un petit espoir. J'ai écrit à ma mère que je suis perdu si elle ne trouve pas le moyen de fournir les fonds au banquier sur lequel j'ai tiré, et dans ce cas ma lettre serait acceptée. Vous savez que ma mère m'aime

— Oui, mais je sais aussi qu'elle n'est pas riche.

— C'est vrai, mais M. de Saint-Albin l'est, et, entre

nous soit dit, je le crois mon père. En attendant, mes créanciers sont presque aussi tranquilles que moi. Toutes ces filles que vous avez vues me donneraient, si je voulais, tout ce qu'elles possèdent, car toutes s'attendent à un gros présent dans le courant de la semaine; je ne veux pas abuser de leur confiance. Celui que je tromperai, puisque j'y suis forcé, est un juif qui veut me vendre cette bague pour trois mille sequins, tandis que je sais qu'elle n'en vaut que mille.

— Il vous suivra à la piste.

— Je l'en défie.

Cette bague était un solitaire couleur de paille de neuf à dix carats. Il me quitta en me priant de lui garder le secret. Cet extravagant étourdi n'excita en moi aucun sentiment de pitié, car je ne voyais en lui qu'un malheureux volontaire qui devait finir ses jours dans une prison, à moins qu'il n'eût le courage de se brûler la cervelle.

Je m'en allai chez Momolo, et je trouvai le futur de ma belle Mariuccia, mais elle n'y était pas; elle avait fait dire au *scopatore santissimo* que, son père étant venu de Palestrine pour assister à son mariage, elle ne pouvait pas avoir le plaisir de venir souper. J'admirai sa finesse; une jeune fille n'a pas besoin d'étude pour être bonne politique quand son cœur l'exige; la nature lui trace la route, et elle la suit avec la certitude de ne pas se tromper. Durant le souper, je ne m'occupai que de ce jeune homme: je le trouvai, sous tous les rapports, tel qu'il convenait à Maria, joli, modeste, d'un esprit sage: toutes ses paroles étaient empreintes de candeur et de raison.

Il me dit en présence de Tecla, fille de Momolo, que ç'aurait été elle qui aurait fait son bonheur si elle avait eu de quoi l'aider à ouvrir boutique, et qu'il devait remercier Dieu d'avoir connu Maria, qui avait trouvé dans son confesseur un vrai père en Dieu. Je lui demandai où il ferait la noce; il me dit que ce serait chez son père, jardinier, qui demeurerait de l'autre côté du Tibre, et que, comme il était pauvre, il lui donnerait dix écus pour en faire les frais.

L'envie me vint de suite de lui donner les dix écus, mais comment faire? Je me serais trahi. Le jardin de votre père est-il joli?

— On ne peut dire joli, mais très-bien tenu. Comme il est maître de l'emplacement, il en a fait un qu'il voudrait vendre et qui rapporte vingt écus par an; je me croirais plus heureux qu'un cardinal si je pouvais l'acheter.

— Combien coûte-t-il?

— Oh! beaucoup, monsieur, deux cents écus.

— C'est bon marché. Écoutez-moi, j'ai connu ici votre future, et à tous égards je l'ai trouvée digne d'être heureuse. Elle mérite un honnête jeune homme comme vous. Dites-moi, que feriez-vous si dans ce moment je vous faisais présent de deux cents écus pour acheter le jardin de votre père?

— Je le mettrais comme douaire dans la dot de ma femme.

— Voici deux cents écus que je confie à l'abbé Momolo, parce que je ne vous connais pas assez bien, quoique vous m'inspiriez beaucoup de confiance. Le jardin est à vous en qualité de dot de votre future épouse.

Momolo prit la somme et s'engagea à faire l'achat du jardin dès le lendemain; et le jeune homme, versant des larmes de joie et de reconnaissance, me prend la main et me la baise à genoux. Toutes les filles pleuraient et moi aussi, car il y a de la sympathie dans les larmes du cœur. Cependant toutes ces larmes ne provenaient pas de la même source; elles étaient le produit d'un mélange de vice et de vertu, et celles du jeune homme étaient les seules pures. Je le relevai en l'embrassant et lui souhaitant un heureux hymen. Il osa m'inviter à la noce, mais je refusai en le remerciant affectueusement. Je lui dis que, s'il voulait me faire plaisir, il viendrait souper chez Momolo le dimanche veille de son mariage, et je priai l'honnête *scopatore* d'engager Mariuccia à s'y trouver avec son père et sa mère. J'étais sûr de la voir le dimanche matin pour la dernière fois.

Le dimanche, dès sept heures, nous étions dans les bras

l'un de l'autre, et nous avions quatre heures à nous. Après le premier élan de notre mutuelle ardeur, elle me dit que tout avait été conclu la veille dans sa maison, par la main du notaire et en présence de son confesseur et de Momolo; que, sur la remise de la quittance, le notaire avait mis le jardin dans le contrat, et que le bon père Saint-Barnabé lui avait fait présent de vingt piastres pour les frais du notaire et de la noce. — Tout est pour le mieux, et je suis certaine d'être heureuse. Mon futur t'adore, mais tu as bien fait de ne pas accepter son invitation, car tu te serais trouvé dans un trop pauvre endroit; et puis les caquets se seraient exercés sur mon compte, ce qui m'aurait sans doute privée du bonheur que je puis me promettre.

— Tu penses très-bien, ma charmante amie; mais dis-moi, comment te tireras-tu d'affaire si ton époux s'avise de trouver que la porte a été ouverte avant ton mariage? Car il est possible qu'il s'attende à te trouver toute neuve.

— Je ne crois pas qu'il soit plus expert sur la matière que je ne l'étais lorsque tu m'as connue la première fois; mais d'ailleurs mes caresses, ma douceur et ma conscience pure, car tu ne l'as point souillée, ne me permettent pas seulement de penser à cela; et je suis sûre qu'il n'y pensera pas non plus.

— Mais s'il le faisait?

— Ce ne serait pas une marque de délicatesse; mais quelle difficulté aurais-je à lui répondre avec l'air vrai et sincère de l'innocence que je ne sais pas de quoi il me parle et que je ne me connais pas en cela?

— Tu as raison; c'est le meilleur moyen. Mais t'es-tu confessée de nos plaisirs?

— Non, mon ami; car, ne m'étant point livrée à toi dans un but criminel, je ne crois pas avoir offensé Dieu.

— Tu es un ange, ma chère, et j'admire la lucidité de ton esprit. Écoute, maintenant; il est possible que tu sois déjà enceinte ou que tu le sois avant de nous quitter: promets-moi de donner mon nom à mon enfant.

— Je te le promets.

Quatre heures se passèrent bien vite. Après le sixième

assaut, nous étions rendus sans être rassasiés. Nous nous quittâmes en versant des larmes et en nous jurant de conserver l'un pour l'autre les tendres sentiments d'un frère et d'une sœur.

Rentré chez moi, je pris un bain, et, après une heure de repos, je me levai, je fis ma toilette et je dinai gaiement en famille. Le soir, après avoir promené la famille Mengs dans mon landau, nous allâmes au théâtre Aliberti où le castrato chargé du rôle de la prima donna faisait courir toute la ville. C'était le favori complaisant, le mignon du cardinal Borghèse, qui soupait chaque soir tête à tête avec Son Éminence.

La voix de ce castrato était belle, mais son mérite principal était sa beauté. Je l'avais vu en homme à la promenade ; mais quoique fort jolie, sa figure ne m'avait fait aucune impression, car on voyait tout de suite que c'était un homme mutilé ; mais sur la scène l'illusion était complète : il embrasait.

Serré dans un corset bien fait, il avait une taille de nymphe, et, chose presque incroyable, sa gorge ne le cédait en forme ni en beauté à aucune gorge de femme ; c'était surtout par là que ce monstre faisait ravage. Bien qu'on sût la nature négative de ce malheureux, si la curiosité vous faisait porter les yeux sur sa poitrine, un charme inexprimable agissait sur vous, et on devenait amoureux fou avant de s'apercevoir qu'on fût sensible. Pour résister ou pour ne rien sentir, il aurait fallu être froid et positif comme un Allemand. Quand il se promenait sur la scène en attendant la ritournelle de l'air qu'il chantait, sa marche avait tout à la fois quelque chose de majestueux et de voluptueux ; et lorsqu'il distribuait aux loges la faveur de ses regards, le tournoisement tendre et modeste de ses yeux noirs portaient le ravissement au cœur. Il était évident qu'il voulait nourrir l'amour de ceux qui l'aimaient homme et qui, probablement, ne l'auraient pas aimé s'il eût été femme.

Rome la sainte, qui de cette manière oblige tous les hommes à devenir pédérastes, ne veut pas en convenir, ni

croire aux effets d'une illusion qu'elle fait tout son possible de faire naître.

Comme je faisais ces réflexions tout haut, un monsignor de la manchette, voulant me donner le change, me dit : — Vous avez bien raison. Pourquoi permettre à ce castrato d'étaler une gorge dont pourrait être fière la plus belle des Romaines, tandis qu'on veut que chacun sache que c'est un homme et non pas une femme? Si la scène est interdite au beau sexe, crainte que ses appas n'excitent des désirs incestueux, pourquoi recherche-t-on des hommes qui, par leur monstrueuse conformation, produisent une illusion complète et qui excitent des désirs bien plus criminels? On s'obstine à prôner qu'on a tort de croire la pédérasie si facile, si commune, et qu'il faut rire du petit nombre de ceux que l'illusion séduit, puisqu'ils sont bien attrapés quand ils viennent aux éclaircissements; mais beaucoup de gens d'esprit courent après l'attrape et finissent par la trouver si douce que, loin d'y renoncer pour la réalité, ils préfèrent ces monstres aux plus belles femmes.

— Le pape s'assurerait le ciel en détruisant ce coupable abus.

— Je ne le pense pas. On ne pourrait pas sans scandale donner à souper à une belle chanteuse tête à tête, mais on le peut à un castrato. On sait bien qu'après le souper le même oreiller reçoit leurs têtes; mais ce que tout le monde sait, chacun l'ignore. On peut coucher d'amitié avec un homme; il n'en est pas de même avec une femme.

— C'est vrai, monsignor, on sauve les apparences, et péché caché est à moitié pardonné, comme on dit à Paris.

— A Rome on dit qu'il l'est tout à fait. *Peccato nascosto non offende* (1).

Cette conversation jésuitique m'avait intéressé, car je connaissais le personnage pour être un partisan déclaré du fruit défendu.

Ayant aperçu dans une loge la marquise de Passanini,

1) Péché caché n'offense point.

que j'avais connue à Dresde, et le prince don Antonio Borghèse, j'allai leur présenter mes hommages. Le prince, que j'avais vu à Paris une dizaine d'années auparavant, me reconnut et m'invita à dîner pour le lendemain. J'y allai, mais monsieur n'était pas chez lui. Un page me dit que mon couvert était mis et que je pouvais y dîner de même; je lui tournai le dos et je partis. Le jour des Cendres, il m'envoya son valet de chambre pour m'inviter à souper chez la marquise qu'il entretenait; je lui fis dire que j'aurais l'honneur de ne pas y manquer; mais il m'attendit en vain. L'orgueil, enfant de la sottise, ne dégénère jamais de la nature de sa mère.

Après l'opéra d'Aliberti, je me rendis chez Momolo, où je trouvai Mariuccia, son père, sa mère et son futur. On m'attendait avec impatience. Il n'est pas difficile de faire des heureux quand on choisit dans la classe peu fortunée des individus qui méritent de l'être. J'étais dans une compagnie de gens pauvres, mais honnêtes, et je puis dire que j'y soupai délicieusement. Il se peut aussi que ma satisfaction vint en partie de ma vanité, car je me savais l'auteur de la joie et du bonheur que je voyais peints sur tous les visages, je veux dire des deux futurs époux et du père et de la mère de la belle Maria; mais la vanité est une vertu quand elle est le moteur de quelque bien. Cependant je me dois à moi-même de dire à mes lecteurs que le plaisir que je goûtais était trop pur pour avoir pu être entaché de quelque vice.

Après souper, je me mis en train de faire une petite banque de pharaon, obligeant tout le monde à jouer avec des marques, car personne n'avait le sou; et je jouai si malheureusement que j'eus la satisfaction de faire gagner quelques ducats à chacun des convives.

Après la partie, nous dansâmes, malgré la défense du pape, que personne à Rome ne croit infallible, car il défend la danse et permet les jeux de hasard. Son successeur Ganganelli fit tout le contraire et ne fut pas mieux obéi. Pour ne pas me rendre suspect, je ne fis point de cadeau aux époux, mais je leur abandonnai mon landau

pour qu'ils pussent jouir du carnaval sur le Cours, et j'ordonnai à Costa de leur louer une loge au théâtre de Capranica. Momolo nous invita tous à souper pour le mardi gras.

Voulant partir de Rome le second jour de careme, je me rendis chez le saint-père à vingt-deux heures, précisément au moment même où toute la ville était sur le Cours. Sa Sainteté me fit l'accueil le plus gracieux, et me dit qu'elle était surprise que je ne fusse point allé au grand spectacle avec tout le monde. Je lui dis à mon tour que, grand ami du plaisir, j'avais tout abandonné pour me procurer le plus grand de tous pour un chrétien, celui de présenter l'hommage de mon profond respect au véritable représentant de J.-C. sur la terre. Il inclina la tête avec un air d'humilité majestueuse qui laissait percer la satisfaction que lui causait le compliment. Il me retint plus d'une heure, me parlant de Venise, de Padoue et même de Paris, que le bonhomme n'aurait pas été fâché de connaître. Enfin, m'étant de nouveau recommandé à son apostolique protection pour obtenir la grâce de retourner dans ma patrie, il me dit : — Notre cher fils, adressez-vous à Dieu, dont la grâce sera plus efficace que nos prières. Puis, me donnant sa bénédiction, il me souhaita un bon voyage. Je vis que ce chef de l'Église ne comptait pas infiniment sur sa puissance.

Le jour du mardi gras, monté sur un très-beau cheval et costumé richement en Polichinelle, j'allai me montrer au Cours chargé d'une énorme corbeille de sucreries et de deux sacoches de dragées que je faisais pleuvoir sur toutes les belles femmes que j'apercevais. Enfin, étant passé auprès de mon landau, je vidai ma corbeille sur les filles du bon et honnête *scopatore* du pape, que Costa promenait avec la dignité d'un pacha.

Quand la nuit fut venue, j'allai me démasquer, puis je me rendis chez Momolo, où je devais voir l'aimable et belle Mariuccia pour la dernière fois. Notre fête fut à peu près pareille à celle du dimanche passé; mais ce qu'il y avait de nouveau et de très-intéressant pour moi, c'est que je

voyais épouse celle qui m'avait tant intéressé comme amante, et son mari, qui me semblait ce jour-là beaucoup plus réservé à mon égard que la première fois qu'il m'avait vu. Comme cela m'intriguait beaucoup, je trouvai un moment pour m'asseoir à côté de Mariuccia avec toute la liberté de causer. Elle me raconta en détail comment s'était passée la première nuit, et elle ne tarissait pas sur les belles qualités de son époux. Il était doux, amoureux, d'une humeur égale et très-délicat. Il avait sans doute remarqué que la maille avait été rompue, mais il n'en avait rien témoigné. Comme il l'avait mise à même de lui parler de moi, elle n'avait pu résister au plaisir de lui dire que j'étais son seul bienfaiteur, et que, loin d'en paraître offensé, cette confidence lui avait captivé toute sa confiance.

— Mais, lui dis-je, n'a-t-il fait aucune question détournée au sujet de notre liaison ?

— Pas la moindre. Je lui ai dit que pour faire mon bonheur tu t'étais directement adressé à mon confesseur, ne m'ayant parlé qu'une seule fois dans l'église, où je t'avais informé de la bonne occasion que j'avais de me marier avec lui.

— Et tu penses qu'il t'a cru ?

— J'en suis sûre ; mais, quand bien même il en serait autrement, il suffit qu'il en fasse semblant, car je le forcerais à m'estimer. — C'est parfaitement pensé ; je l'en estimerai même davantage, car il vaut bien mieux que tu sois l'épouse d'un homme d'esprit que d'un sot.

Cet entretien me fit plaisir : il fut cause que lorsque je pris congé de la compagnie, devant partir le surlendemain, j'embrassai le perruquier en le priant d'accepter en souvenir une très-belle montre d'or que je tirai de mon gousset, et qu'il reçut avec des marques d'une sincère reconnaissance. Ayant tiré de mon doigt une bague d'au moins six cents francs, je la mis au doigt de sa femme en leur souhaitant une heureuse postérité et beaucoup de bonheur ; puis j'allai me coucher, prévenant le Duc et Costa que dès le matin nous commencerions à plier bagage.

Je venais de me lever quand on me remit un billet de lord Limore qui me priaît d'aller lui parler seul à midi à la villa Borghèse.

Prévoyant ce qu'il pouvait avoir à me dire, je m'y rendis. J'étais en état de lui donner un bon conseil, et l'amitié que j'avais pour sa mère m'en faisait un devoir.

Comme il m'attendait où je devais naturellement passer, il vint à moi et me donna à lire une lettre qu'il avait reçue la veille de sa mère. Elle lui marquait de Paris que Monmartel venait de l'informer qu'il avait reçu de Rome une traite de deux cent mille francs sur lui, et qu'il y ferait honneur si elle voulait fournir les fonds. Elle lui avait répondu qu'elle lui ferait savoir dans trois ou quatre jours si elle pouvait fournir cette somme; mais elle prévenait son fils qu'elle n'avait demandé ce délai que pour gagner le temps nécessaire à se mettre en sûreté, car il devait être certain que sa lettre serait renvoyée avec protêt, puisqu'elle était dans l'impossibilité la plus absolue de fournir l'argent nécessaire.

— Il faut vous hâter de disparaître, lui dis-je en lui rendant sa lettre.

— Fournissez-m'en les moyens en achetant cette bague. Vous ignoreriez qu'elle ne m'appartient pas si je ne vous en avais point fait la confidence

Je lui donnai rendez-vous, et j'allai taire estimer la pierre démontée par un des premiers joailliers de Rome.

— Je connais cette pierre, me dit-il; elle vaut deux mille écus romains.

A quatre heures je portai au lord cinq cents écus en or et quinze cents cédules qu'il devait porter à un banquier qui lui donnerait une lettre de change sur la banque d'Amsterdam.

— Je partirai dès qu'il fera nuit, me dit-il, seul et à franc étrier, pour me rendre à Livourne, n'emportant dans mon portemanteau que les effets qui me sont absolument nécessaires et mon cher cordon bleu.

— Bon voyage, lui dis-je, et je le quittai. Dix jours après je fis monter la pierre à Bologne

Le même jour, je pris une lettre de recommandation du cardinal Albani pour le nonce Onorati de Florence, et une seconde de M. Mengs pour le chevalier Man, qu'il priaït de m'accueillir chez lui. J'allais à Florence pour la Corticelli et pour ma chère Thérèse, et je comptais que l'auditeur ferait semblant d'ignorer mon retour en Toscane, malgré l'ordre injuste qu'il m'avait donné, et à plus forte raison si le chevalier Man me logeait.

Le second jour de carême, la disparition du lord Limore fut la nouvelle de toute la ville : le tailleur anglais ruiné, le juif propriétaire de la bague désespéré, tous les domestiques de ce fou désolés et mis à la porte presque nus, car le tailleur s'était despotiquement emparé de tout ce qu'il avait jugé appartenir au lord, qu'il traitait de filou.

Le pauvre Poinsinet se présenta chez moi dans un état à faire pitié, car il n'avait qu'une redingote sur la chemise, l'hôte s'étant emparé de tout ce qui lui appartenait, en le menaçant de le faire mettre en prison quand il lui avait dit n'être pas au service du fugitif.

— Je n'ai pas le sou, me dit le pauvre nourrisson des Muses ; je n'ai pas une seconde chemise, et je ne connais personne ici ; je suis tenté d'aller me jeter dans le Tibre.

Il n'était pas destiné à se noyer dans ce fleuve, mais bien dans le Guadalquivir. Je calmai son désespoir en lui offrant de le mener à Florence ; mais je le prévins que je le laisserais là, parce qu'il y avait quelqu'un qui m'y attendait. Il s'établit chez moi tout de suite et ne s'occupait qu'à faire des vers jusqu'à l'instant du départ.

Mon frère Jean me fit présent d'un onyx d'une grande beauté. C'était un camée représentant une Vénus au bain, véritable antique, car avec une loupe bien convexe on y lisait le nom du sculpteur Sostrate, qui vivait il y a vingt-trois siècles. Deux ans après, je la vendis à Londres au docteur Masti pour trois cents livres sterling : elle est peut-être encore au Musée britannique.

Je partis avec Poinsinet, qui m'amusa, dans sa tristesse, par les plus plaisantes idées. Le surlendemain je descen-

dis à Florence chez le docteur Vannini, qui dissimula sa surprise de me voir. Sans perdre de temps, je me rendis chez le chevalier Man, que je trouvai seul à table. Il me reçut très-amicalement; mais je le vis consterné quand, sur sa demande, je lui appris que mon affaire avec l'auditeur n'était point arrangée. Il me dit avec sincérité que j'avais mal fait de retourner à Florence, et qu'il se compromettrait s'il me logeait chez lui. Je lui fis observer que je n'étais à Florence qu'en passant. — A la bonne heure, me répondit-il; mais vous sentez que vous ne sauriez vous empêcher de vous présenter chez l'auditeur. Je lui promets de le faire et je retourne à l'auberge. J'étais à peine dans ma chambre, qu'un agent de police vint me dire que l'auditeur, voulant me parler, m'attendrait le lendemain de bonne heure.

Impatienté de cet ordre qui m'outrageait, je me détermine à repartir à l'instant plutôt que d'obéir. Plein de cette idée, je vais chez Thérèse; elle était allée à Pise. Je vais chez la Corticelli, qui, me sautant au cou, fait toutes les grimaces bolonaises qui convenaient à la circonstance. C'est un fait que cette fille, bien que jolie, n'avait à mon égard d'autre mérite que celui de me faire rire.

Je donnai de l'argent à la mère pour qu'elle préparât un bon souper, et j'emmenai la fille sous prétexte d'aller nous promener. L'ayant menée à l'auberge, je la laissai avec Poinsinet, et, passant dans l'autre chambre, je fis venir Costa et Vannini. Je dis à Costa, en présence du docteur, de partir le lendemain avec le Duc et mes équipages, et d'aller me trouver à Bologne à l'auberge du Pèlerin. L'hôte, ayant reçu mes ordres, s'en alla; ensuite je dis à Costa de partir de Florence avec la signora Laura et son fils, en leur annonçant que j'avais pris les devants avec la fille. Le Duc ayant reçu les mêmes instructions, j'appelai Poinsinet, et, en lui donnant dix sequins, je le priai d'aller se loger ailleurs dès le soir même. Ce brave et malheureux jeune homme en pleura de reconnaissance, et me dit qu'il partirait à pied le jour suivant pour aller à Parme, où M. de Tillot ne l'abandonnerait pas.

Rentré dans ma chambre, je dis à la Corticelli de venir avec moi. Elle me suit, croyant que nous allons retourner chez sa mère; mais, sans la détromper, je la mène à la poste, et, faisant atteler deux chevaux à une chaise, j'ordonne au postillon de me mener à l'Uccellatorio, première station sur la route de Bologne.

— Où allons-nous donc? me dit-elle.

— A Bologne.

— Et maman?

— Elle viendra demain.

— Le sait-elle?

— Non, mais elle le saura demain quand Costa le lui dira, et elle viendra nous trouver avec lui et ton frère.

Trouvant le tour plaisant, elle se mit à rire, monta dans la chaise, et nous voilà en route

CHAPITRE II.

J'arrive à Bologne. — Je suis chassé de Modène. — Je vais à Parme, à Turin. — La belle juive Lia. — La R..., marchande de modes.

La Corticelli avait un bon mantelet doublé de pelisse; mais le fou qui l'enlevait n'avait pas même un manteau, et cependant il faisait un froid perçant, augmenté par un vent très-piquant qui nous soufflait en face et dont rien ne pouvait nous garantir dans une chaise à deux places ouverte sur le devant.

Malgré cela je ne voulus m'arrêter nulle part, car je craignais d'être poursuivi et forcé de retourner sur mes pas, ce qui m'aurait vivement contrarié.

Quand je voyais que le postillon ralentissait sa course, une augmentation de pourboire le faisait aller à toute bride. Je crus que le vent m'enlèverait sur les Apennins; j'étais transi. Les postillons, me voyant si légèrement vêtu et prodiguer mes écus pour hâter leur course, se figuraient que j'étais un prince et que j'enlevais une jeune héritière

de quelque noble famille. Tapis dans notre chaise, pendant qu'on changeait de chevaux, nous les entendîmes se communiquer ces idées. La Corticelli trouva cette supposition si plaisante que, pendant tout le reste du chemin, elle en rit aux éclats. En cinq heures nous franchîmes une distance de quarante milles ; car nous étions partis de Florence à huit heures, et à une heure après minuit nous nous arrêtâmes à une poste qui appartenait au pape, et où je n'avais plus rien à craindre. On appelle cette poste *l'Ane déchargé*.

Le nom bizarre de cette auberge fut un nouveau motif d'hilarité pour ma belle : tout le monde dormait, mais quelques paolis que je distribuai aux garçons après avoir fait du tapage pour mettre tout en l'air, me valurent un bon feu dont j'avais besoin avant tout. Je mourais de faim, et on m'annonça qu'il n'y avait rien à manger. Mais, persuadé du contraire, je dis à l'hôte en lui riant au nez de m'apporter son beurre, ses œufs, ses macaroni et un jambon avec du fromage parmesan ; car je sais que tout cela se trouve partout en Italie. Je fus bientôt servi, et je fis voir à l'aubergiste imbécile que nous avions de quoi faire un excellent repas. Nous mangeâmes comme quatre ; ensuite, m'étant fait dresser un lit immense au moyen des matelas qui en formaient quatre, nous nous couchâmes après que j'eus ordonné qu'on nous éveillât dès qu'une voiture anglaise à quatre chevaux serait arrivée.

Bourrés de macaroni et de jambon, un peu échauffés par le chianti et le monte-pulciano, fatigués par notre course, nous avons bien plus besoin de sommeil que d'amour ; aussi, sans songer à la volupté, nous nous livrâmes au repos jusqu'à notre réveil. Alors nous donnâmes un instant au plaisir, mais si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en parler.

Vers une heure, l'appétit se faisant vivement sentir, nous nous levâmes, et l'hôte, d'après mes ordres, nous régala d'un excellent diner. Je m'étonnais de ne pas voir arriver ma voiture, mais je patientais ; cependant, rien n'ayant paru à la nuit tombante, je commençai à craindre,

mais la Corticelli, qui ne savait que rire, ne voulait prêter l'oreille à rien de triste. Nous allâmes nous coucher, déterminés à faire partir pour Florence le fils du maître de poste si mon équipage n'arrivait pas pendant la nuit. En effet, à mon réveil n'ayant rien trouvé et le fils du maître de poste n'ayant pu me servir, je me fis procurer un exprès sûr et je l'expédiai avec des instructions pour Costa. Dans le cas de quelque violence, j'étais déterminé à retourner à Florence, où, dans tous les cas, j'en aurais été quitte pour la perte de deux cents écus.

L'express partit à midi, revint à deux heures, et m'annonça que mes gens ne tarderaient pas à venir. Mon équipage venait avec des chevaux de voiturier, et derrière se trouvait une calèche à deux chevaux dans laquelle il y avait une vieille femme et un jeune homme.

— C'est la maman! s'écria la Corticelli. Ah! nous allons bien rire. Il faut leur préparer à manger, et lui laisser longuement raconter cette histoire merveilleuse dont elle se souviendra jusqu'à la mort.

Costa me dit que l'auditeur, pour se venger de ce que j'avais méprisé ses ordres, avait fait défendre à la poste de fournir des chevaux pour ma voiture. Cela l'avait forcé à prendre un voiturier, ce qui avait causé le retard. Mais nous voici au discours de la signora Laura :

— J'avais, nous dit-elle, préparé un bon souper, comme vous me l'aviez ordonné, et qui m'a coûté plus de dix paoli, comme vous le verrez, et que vous aurez la bonté de me rembourser parce que je suis une pauvre femme. Quand tout fut préparé, je me réjouissais de vous voir arriver, mais en vain : j'étais au désespoir. Enfin à minuit j'envoyai mon fils à l'auberge pour savoir de vos nouvelles ; mais imaginez ma douleur quand, à son retour, il m'apprit qu'on ne savait pas ce que vous étiez devenus ! Je passai la nuit blanche, ne faisant que pleurer ; et le matin j'allai à la justice pour me plaindre que vous m'aviez enlevé ma fille, et supplier qu'on envoyât après vous pour vous forcer à me la rendre. Mais, devinez ; on s'est moqué de moi. Pourquoi l'avez-vous laissée sortir sans vous ? m'a-t-on dit en

me riant au nez. Elle est en bonnes mains, votre fille, et vous savez bien avec qui et pourquoi elle y est. Voyez la calomnie !

— Calomnie ? dit la Corticelli.

— Oui, certainement, car c'était me dire que j'avais comme consenti à cet enlèvement, ce que les butors ne pouvaient pas supposer ; car si j'y avais consenti, je ne serais pas allée leur demander justice. Je suis partie en colère pour aller chez le docteur Vannini, où j'ai trouvé votre valet de chambre qui m'a dit que vous étiez partis pour Bologne, où je vous trouverais si je voulais partir à la suite de votre équipage. J'y ai consenti, et j'espère que vous payerez ce dont je suis convenue avec le voiturier. Mais permettez-moi de vous dire que ce que vous avez fait passe les bornes de la plaisanterie.

Je consolai cette mère intéressée en lui promettant de tout payer et de lui rembourser ce qu'elle avait dépensé ou dû abandonner, et nous partimes le lendemain pour Bologne, où nous arrivâmes de bonne heure. J'envoyai mes domestiques à l'auberge avec ma voiture, et j'allai loger chez la Corticelli.

Je passai huit jours chez cette fille, me faisant venir à manger de l'auberge, et jouissant d'une diversité de plaisirs que je me rappellerai toute ma vie ; car cette jeune folle avait une foule de jeunes amies toutes jolies et toutes assez faciles. Je vécus en sultan pendant ce court espace de temps que j'aime encore à rappeler à ma vieille mémoire, et je me répète en soupirant : *Tempi passati !*

Il y a en Italie plus d'une ville où l'on peut se procurer tous les plaisirs sensuels que l'on trouve à Bologne ; mais on ne les obtient nulle part ni à si bon marché, ni si facilement, ni si librement. Outre cela, on y vit très-bien, on s'y promène à l'ombre sous de belles arcades, et on y trouve de l'esprit et de la science. Il est grand dommage que par l'effet de l'air, ou de l'eau, ou du vin, car la chose n'est point sûre, on y contracte une légère gale ; mais pour les Bolonais, loin que ce soit là un désagrément, c'est au contraire un avantage qu'ils paraissent affectionner : on s'y

gratte. Les dames surtout, dans la saison du printemps, y remuent les doigts avec beaucoup de grâce.

Vers la mi-carême, je quittai la Corticelli en lui souhaitant un bon voyage ; car elle était à la veille de partir pour Prague, où elle était engagée pour un an en qualité de seconde danseuse. Je lui promis d'aller la prendre en personne pour la conduire à Paris avec sa mère : mes lecteurs verront comment je lui tins parole.

J'arrivai à Modène le soir de mon départ de Bologne, et je m'y arrêtai par un de ces caprices subits auxquels j'ai toujours été sujet. Le lendemain je sortis pour aller voir des tableaux, et en rentrant pour diner voilà un manant qui m'intime l'ordre, de la part du gouvernement, de poursuivre mon voyage au plus tard le lendemain. J'appelle l'hôte et je me fais répéter l'intimation en sa présence. — C'est bon, dis-je ; et l'individu partit :

— Qui est donc cet homme ? dis-je à l'hôte

— C'est un sbire.

— Un sbire ? et le gouvernement ose m'envoyer un tel homme ?

— Il n'y a que le borgello qui puisse l'avoir envoyé.

— Le borgello est donc le gouverneur de Modène ? l'infâme !

— Infâme ! taisez-vous. Toute la noblesse l'accoste.

— La noblesse est donc bien vile ici ?

— Pas plus qu'ailleurs. Il est entrepreneur de l'Opéra ; les plus grands seigneurs vont diner chez lui, et, par ce moyen, ils se procurent son amitié.

— C'est incroyable ; mais pourquoi ce seigneur borgello me chasse-t-il de Modène ?

— Je n'en sais rien ; mais, croyez-moi, allez lui parler : vous trouverez un homme accompli.

Au lieu d'aller chez ce jean-f....., je me rendis chez l'abbé Testa-Grossa. Je l'avais connu à Vienne en 1753. C'était un homme de basse extraction, mais d'un grand esprit ; vieux alors et se reposant sur ses lauriers, il avait le bonheur d'avoir forcé la faveur à force de mérite ; et son maître,

le duc de Modène, l'avait jugé digne de le représenter longtemps auprès des souverains.

L'abbé Testa-Grossa me reconnut et me fit l'accueil le plus gracieux ; mais dès qu'il connut mon aventure, il se montra profondément mortifié.

— Que puis-je faire ? lui dis-je.

— Vous en aller, car cet homme pourrait vous faire un affront beaucoup plus grand.

— Je m'en irai ; mais pourriez-vous me faire le plaisir de me faire connaître la raison d'un procédé aussi choquant ?

— Revenez ce soir. Je parviendrai probablement à vous satisfaire.

Je ne manquai pas à me rendre chez lui vers la brune, car j'étais plus curieux qu'inquiet d'apprendre ce qui avait pu me valoir l'inimitié du seigneur borgello, dont je ne pensais pas être du tout connu. L'abbé me tira de peine.

— Le borgello, me dit-il, a vu votre nom sur la consigne qu'on lui remet chaque jour de tous les voyageurs qui arrivent ou qui partent. Il s'est rappelé que vous aviez eu la hardiesse de vous enfuir des Plombs ; et comme il considère ces sortes de choses grandement condamnables, il a pris la résolution de ne point laisser aux Modénais un aussi grand exemple de violation des droits de la justice, quelque injuste qu'elle puisse être, et de sa suprême autorité il vous fait intimer l'ordre de quitter la ville.

— Cela me soulage, mais je m'étonne, monsieur l'abbé, qu'en me contant cela vous ne rougissiez pas d'être sujet du duc de Modène. Quelle indignité ! quelle police contraire à la morale, au droit des gens et au bien de l'État !

— Vous avez raison de trouver cela, mon cher monsieur ; mais les hommes sont loin encore de connaître les institutions qui conviennent à leur dignité.

— C'est sans doute parce qu'il y en a tant d'indignes.

— Je ne dirai pas non.

— Adieu, monsieur l'abbé.

— Adieu, monsieur Casanova.

Le lendemain, au moment où j'allais monter en voiture,

un homme de vingt-cinq à trente ans, d'une taille élevée et robuste, aux épaules larges, à l'œil brillant et sombre, ayant les sourcils prodigieusement arqués et l'air d'un vrai coupe-jarret, m'accoste et me prie poliment de l'écouter un instant à l'écart.

— Si vous voulez vous arrêter trois jours à Parme et me donner ici votre parole de me faire présent de cinquante sequins lorsque j'irai vous les demander et que vous aurez acquis la certitude que le borgello est mort, je vous promets de le tuer d'un coup de carabine avant qu'il soit vingt-quatre heures.

— Je vous remercie. C'est un animal qu'il faut laisser mourir de sa mort naturelle. Voilà un écu pour boire à ma santé.

Je suis bien aise aujourd'hui d'en avoir agi de la sorte, mais j'avoue que si j'avais été certain que ce mauvais sujet ne me tendait pas un piège, je lui aurais donné la parole qu'il me demandait. La crainte de me compromettre m'épargna un crime.

J'arrivai à Parme le lendemain, et j'allai me loger à l'hôtel de la poste sous le nom de chevalier de Seingalt, nom que je porte encore ; car dès qu'un honnête homme adopte un nom qui n'appartient à personne, nul n'a le droit de le lui contester, et il est de son devoir de ne plus le quitter. Je le portais déjà depuis deux ans, mais je l'unissais souvent à celui de ma famille.

Dès que je fus à Parme, je congédiai Costa ; mais huit jours après j'eus le malheur de le reprendre, la veille de mon départ. Son père, pauvre joueur de violon comme je l'avais été, ayant une nombreuse famille à entretenir, me fit pitié.

Je m'informai de M. d'Antoine, il n'y était plus ; et M. Du-bois-Chatelereux, directeur de la monnaie, était à Venise avec la permission de l'infant duc de Parme, pour y établir le balancier, dont on ne s'est point servi. La monnaie vénitienne n'est point cordonnée. Les républiques demeurèrent superstitieusement attachées aux vieilles habitudes ; elles craignent que les améliorations n'amènent des chan-

gements préjudiciables à la stabilité de l'État, et le gouvernement de l'aristocratique Venise conserve encore le caractère grec qu'il avait à la naissance de la république.

Mon Espagnol, qui s'était réjoui lorsque j'avais congédié Costa, se fâcha lorsque je le repris.

— Il n'est pas libertin, me dit-il, il est sobre et n'aime pas la mauvaise compagnie ; mais je le crois voleur et voleur dangereux, par cela même qu'il se fait scrupule de vous friponner dans les petites choses. Monsieur, souvenez-vous-en, vous en serez la dupe. Il attend pour faire le grand coup, l'instant où il aura captivé votre confiance. J'en agis différemment, je suis un peu fripon ; mais vous me connaissez.

Il vit mieux que moi, car cinq ou six mois après, l'Italien me vola cinquante mille écus. Vingt-trois ans plus tard, en 1784, je l'ai retrouvé à Venise, valet de chambre du comte de Hortegg ; et, le voyant pauvre, il me vint envie de le faire pendre. Je lui prouvai, pièces en main, que cela ne dépendait que de moi ; mais il eut recours aux larmes, aux supplications, et à la pitié qu'eut de lui un honnête homme nommé Bertrand, qui demeurait chez le ministre du roi de Sardaigne. Cet homme, que j'estimais, m'excita à l'acte héroïque de lui pardonner. Ayant demandé à ce misérable ce qu'il avait fait de tout ce qu'il m'avait volé en or et en bijoux, il me dit qu'il avait tout perdu en faisant le fonds d'un jeu de biribi ; qu'il avait été dépouillé par ses propres associés, et que depuis il avait vécu pauvre et malheureux.

Il avait épousé la même année la fille de Momolo, qu'il abandonna après l'avoir rendue mère

Continuons.

A Turin je me logeai dans une maison particulière où logeait l'abbé Gama, qui m'attendait. Malgré le sermon que me fit le bon abbé sur l'économie, je pris tout le premier ; c'était un très-bel appartement.

Parlant de nos affaires diplomatiques, il m'assura qu'au mois de mai j'aurais mes lettres de créance, et que ce serait lui qui m'informerait du rôle que j'aurais à jouer.

Cette commission me plaisant beaucoup, je lui dis que je me tiendrais prêt à me rendre à Augsbourg à l'époque où les ministres des puissances belligérantes s'y réuniraient.

Après avoir tout réglé avec l'hôtesse pour ce qui regardait ma table, je sortis, et, étant entré dans un café pour y lire les papiers publics, la première personne qui s'offrit à mes regards fut le marquis Désarmoises, que j'avais connu en Savoie. La première chose qu'il me dit fut que les jeux de hasard étaient défendus, et que les dames que j'avais connues à Aix seraient sans doute enchantées de me revoir. Pour ce qui le regardait, il vivait du jeu de trictrac, quoiqu'il n'eût pas le dé heureux ; car le talent, à ce jeu-là, a plus d'influence que la fortune. Je comprenais fort bien qu'à bonheur égal celui qui calcule le mieux doit gagner, mais je ne concevais pas le contraire.

Nous allâmes nous promener dans la belle allée qui donne vers la citadelle, où je remarquai une foule de très-jolies personnes. Turin est la ville d'Italie où le sexe a tous les charmes que l'amour peut lui désirer, mais où la police est la plus gênante. La ville étant petite et très-peuplée, les espions se trouvent partout. Cela fait qu'on ne peut y jouir de quelque liberté qu'avec des précautions extrêmes et, au moyen d'entremetteuses fort adroites et qu'il faut bien payer, car elles risquent, si elles sont découvertes, d'être barbarement punies. On n'y souffre ni femmes publiques ni femmes entretenues ; ce qui plait beaucoup aux femmes mariées, et ce que l'ignorante police aurait dû prévoir. On sent combien la pédérasie doit avoir beau jeu dans une ville où les passions sont fort vives.

Parmi les beautés qui avaient attiré mes regards, une seule me captiva. Je demandai son nom à Désarmoises, qui les connaissait toutes.

— C'est, me dit-il, la fameuse Lia, juive invincible, qui a résisté aux attaques des amateurs les plus famés de Turin. Son père est un maquignon renommé ; il n'est pas difficile d'aller chez elle, mais il n'y a rien à faire.

Plus l'entreprise était réputée difficile, plus je me sentais aiguillonné à en courir les risques.

— Menez-moi chez elle, dis-je à Désarmoises.

— Quand vous voudrez.

L'ayant invité à dîner avec moi, nous nous dirigeons vers l'auberge quand nous rencontrâmes M. Zeroli et deux ou trois autres de la compagnie que j'avais connue à Aix. Je fis et reçus des compliments ; mais, ne me souciant d'aller chez personne, je me séparai poliment d'eux sous prétexte d'une affaire.

Dès que nous eûmes dinés, Désarmoises me conduisit à la Porte du Pô, chez le maquignon père de Lia. Je lui demandai s'il avait un bon cheval de selle. Il appelle un garçon, lui donne ses ordres, et, pendant qu'il parlait, voilà sa charmante fille qui se présente. Elle était éblouissante. Elle pouvait avoir au plus vingt-deux ans. Sa taille svelte, élancée en nymphe, une chevelure superbe du plus beau noir, un teint de lis et de roses, les yeux les plus beaux, pleins d'esprit et de feu, de longues paupières, et des sourcils si bien arqués qu'ils semblaient déclarer la guerre à tous ceux qui prétendaient à la conquête de tant de charmes ; tout en elle annonçait l'éducation et l'usage du monde.

Absorbé dans la contemplation des charmes de cette belle personne, je ne voyais pas le cheval qui était devant moi. Je l'examinai cependant, contrefaisant le connaisseur, et, après lui avoir tâté les genoux, les jambes, remué les oreilles et examiné la bouche, je le fis monter pour examiner son allure au pas, au trot et au galop ; puis je dis au juif que je viendrais le lendemain matin en bottes pour l'éprouver. Ce cheval était un beau gris-pommelé et coûtait quarante pistoles de Piémont, environ cent sequins.

— Il est la douceur même, me dit Lia, et il va si bien l'amble qu'il égale à cette allure le trot de tout autre cheval.

— Vous l'avez donc monté, mademoiselle ?

— Plusieurs fois, monsieur, et, si j'étais riche, je ne le vendrais jamais.

— Vous feriez deux heureux, car, depuis que vous l'a-

vez monté, il doit vous aimer. Je ne l'achèterai que lorsque je vous l'aurai vu monter.

Elle rougit.

— Il faut faire ce plaisir à monsieur, lui dit son père.

Elle y consentit, et je leur promis de revenir le lendemain à neuf heures.

Je fus exact, comme on peut le croire, et je trouvai Lia costumée en courrier. Quel corps ! quelles formes de Vénus Callipyge ! J'étais déjà vaincu par le prestige.

Deux chevaux étaient préparés, elle s'élança sur le sien avec l'aisance et la grâce du plus habile écuyer ; je monte sur l'autre. Nous sortîmes et nous fîmes une assez longue promenade. Le cheval allait fort bien, mais que m'importait la monture ! je n'avais des yeux, de pensée que pour elle. En nous retirant je lui dis :

— Belle Lia, je vais acheter le cheval, mais c'est pour vous en faire présent ; si vous ne l'acceptez pas, je quitte Turin aujourd'hui même. Je ne mets d'autre condition à mon présent que la complaisance de le monter avec moi quand je vous en prierai. Voyant à son air qu'elle prêtait favorablement l'oreille à mes discours, je lui dis que je resterais six semaines à Turin, que j'étais devenu amoureux d'elle à la promenade, et que l'achat d'un cheval n'avait été qu'un prétexte pour trouver l'occasion de lui faire connaître mes sentiments. Elle me répondit d'une manière très-modeste que l'amitié qu'elle m'avait inspirée la flattait infiniment, et que le généreux présent que je lui faisais n'était pas nécessaire pour m'assurer de la sienne. La condition que vous m'imposez m'est extrêmement agréable, et je suis sûre de faire plaisir à mon père en l'acceptant.

Puis elle ajouta :

— La seule grâce que je vous demande est de me faire le cadeau en sa présence, en répétant que vous ne l'achèterez qu'à condition que je l'accepte.

Je me vis en bon chemin plus aisément que je ne l'aurais cru, et je fis la chose comme elle le désirait. Son père, qui s'appelait Moïse, trouva ce marché fort bon, fit compliment à sa fille, reçut les quarante pistoles, dont il me

donna quittance, et me pria de lui faire l'honneur d'aller déjeuner avec eux le lendemain. C'était ce que je voulais.

Le lendemain Moïse me reçut avec la plus grande vénération. La belle Lia, vêtue en fille, me dit que si je voulais monter à cheval elle s'habillerait en un instant. Nous monterons un autre jour, aimable Lia, lui dis-je; pour aujourd'hui, je suis heureux de vous entretenir chez vous. Mais le père, avide comme tous ses coreligionnaires, me dit que si j'aimais la promenade il pourrait me vendre un fort joli phaéton avec deux chevaux excellents.

— Vous pouvez les faire voir à monsieur, dit Lia, d'accord peut-être avec son père.

Sans répondre, Moïse sortit pour les faire atteler.

— Je les verrai, dis-je à Lia, mais je ne les achèterai pas, car je ne saurais qu'en faire.

— Vous irez vous promener avec la dame que vous aimez.

— Ce sera donc avec vous; mais peut-être ne l'oseriez-vous pas?

— Et pourquoi pas? à la campagne, aux environs de Turin.

— Eh bien! Lia, je les verrai.

Le père vint, nous descendimes; la voiture et les chevaux me plurent, et je le dis à Lia.

— Eh bien! dit Moïse, tout cela ne coûte que quatre cents sequins; mais après Pâques, si quelqu'un le veut, ce ne sera pas à moins de cinq cents.

Lia monte, je m'assieds auprès d'elle, et nous voilà à courir les champs pendant une heure, puis nous rentrons. Je dis à Moïse que je lui rendrais réponse le lendemain; il part, et je monte avec la belle Lia. Tout cela, ma chère, lui dis-je quand nous fûmes dans la chambre, vaut bien quatre cents sequins, et demain je les payerai avec plaisir, mais aux mêmes conditions que le cheval; et une condition de plus: c'est que vous m'accorderez toutes les faveurs que l'on peut attendre d'un amour tendre et partagé.

— Vous parlez clairement, il faut que je vous réponde

de même. Je suis honnête fille et je ne me vends pas.

— Sachez, belle Lia, que toutes les femmes, honnêtes ou non, se vendent. Quand un homme a le temps, il achète par des soins assidus la femme que son amour convoite ; quand il est pressé comme moi, il met en usage les présents et même l'or.

— Cet homme est un maladroit, il ferait mieux de donner au sentiment le temps de plaider la cause par des soins assidus.

— Ce serait pour moi le comble du bonheur, Lia ; mais je suis pressé.

Son père étant entré comme j'achevais, je partis en lui disant que si je ne pouvais pas venir le lendemain je viendrais le surlendemain, et qu'alors nous parlerions du phaéton.

Il était évident que Lia m'avait pris pour un prodigue digne de devenir sa dupe, elle aurait voulu le phaéton comme elle avait eu le cheval ; mais de mon côté je savais que je n'étais pas novice. Je m'étais facilement résolu au sacrifice de cent sequins à tout hasard ; mais là devaient se borner mes prodigalités en l'air.

Je pris le parti de suspendre mes visites et d'attendre pour voir comment l'affaire se terminerait entre elle et son père. Je comptais beaucoup sur l'avidité du juif, qui aimant beaucoup l'argent, devait être fâché que sa fille ne trouvât pas le moyen de me faire acheter la voiture en se donnant ou en ne se donnant pas à moi ; car cela devait lui être parfaitement égal. J'étais presque certain de les voir venir d'eux-mêmes.

Le samedi suivant j'aperçus la belle juive à la promenade. Nous étions assez près pour que je pusse l'aborder sans avoir l'air de la rechercher, d'autant plus que ses regards semblaient me dire : Venez. — On ne voit plus monsieur, me dit-elle ; mais venez demain matin déjeuner avec moi, ou je vous renvoie le cheval. Je lui promis d'être chez elle de bonne heure, et nul doute que je ne lui tinsse parole.

Nous déjeunâmes presque tête à tête, car sa tante, quoi-

qu'en tiers, n'était là que pour la décence. Après le déjeuner, étant convenus de monter à cheval, elle s'habille en homme en ma présence, mais aussi en présence de la tante. Comme elle avait passé sa culotte de peau à l'avance, elle laissa tomber ses jupes, puis elle ôta son corset et se mit en veste. Alors je vis, sans avoir l'air d'y faire attention, une gorge superbe; mais la rusée savait bien à quoi s'en tenir sur mon indifférence. Voulez-vous bien, me dit-elle, m'arranger mon jabot? C'était me mettre sur des tisons, et ma main fut librement indiscreète. Cependant dans tout ce manège je crus deviner un projet et je me mis en garde pour le déjouer.

Son père arriva au moment où nous montions à cheval. Si vous voulez, me dit-il, m'acheter le phaéton et les chevaux, je diminuerai de vingt sequins. Votre fille, lui répondis-je, est la maîtresse de me faire faire tout ce qu'elle voudra, à notre retour de la promenade.

Nous partons au pas, et en conversant Lia me dit qu'elle avait eu l'imprudence de dire à son père qu'elle était la maîtresse de me faire acheter la voiture, et que, si je ne voulais pas la brouiller avec lui, il fallait que j'eusse la bonté de l'acheter. Concluez le marché, ajoutez-elle, et réservez-vous de ne m'en faire présent qu'au moment où vous serez convaincu que je vous aime.

— Ma chère Lia, vous êtes la maîtresse de vous faire obéir, mais vous savez à quelle condition.

— Je vous promets que nous irons nous promener seuls quand vous voudrez, sans cependant descendre nulle part, mais je crois que vous ne vous en souciez plus. Votre inclination a été bien passagère, ce n'était qu'un simple caprice.

— Pour vous convaincre du contraire, j'achèterai le phaéton et je le ferai mettre dans une remise. Quant aux chevaux, je les ferai soigner sans m'en servir. Mais si dans l'espace de huit jours vous ne me rendez pas heureux, je revendrai le tout.

— Venez demain.

— Je viendrai, mais je veux ce matin un gage de tendresse.

— Ce matin, il me serait impossible.

— Pardonnez-moi. Je monterai avec vous, et en vous déshabillant vous pouvez m'accorder plus d'une faveur.

Nous rentrons et je fus ébahi en l'entendant dire à son père que le phaéton était à moi et qu'il n'avait qu'à le faire atteler.

Le juif sourit, nous montons tous trois, et Lia d'un air sûr d'elle-même me dit :

— Comptez l'argent.

— Je ne l'ai pas sur moi ; mais je vous donnerai un billet.

— Voilà du papier.

Je n'hésite pas d'écrire au banquier Zappata de payer à vue trois cent quatre-vingts sequins. Le juif part pour aller les recevoir et Lia reste seule avec moi.

— En vous fiant à moi, mon ami, me dit-elle, vous vous êtes rendu digne de mon cœur.

— Vite donc, déshabillez-vous.

— Non, ma tante est dans la maison, et comme je ne puis pas fermer la porte, elle pourrait entrer, mais je vous promets que demain vous serez content de moi. Je vais cependant me déshabiller, mais retirez-vous dans ce cabinet. Vous rentrerez quand j'aurai repris les habits de mon sexe.

J'y consens et elle m'y renferme. Je regarde la porte et j'y aperçois une légère fente entre les deux battants. Je monte sur un tabouret, j'y colle mon œil et j'aperçois Lia assise en face sur un canapé occupée à se déshabiller. Elle ôte sa chemise, et, prenant une serviette à côté d'elle, elle s'essuie ses seins, puis ses pieds, et dès qu'elle eut ôté sa culotte, nue comme la main, une de ses bagues tomba comme par hasard et roula sous le canapé. Aussitôt elle se lève, regarde à droite, à gauche, puis se baisse pour chercher sous le sofa, et pour l'atteindre elle est obligée de se mettre à genoux, la tête baissée. S'étant remise sur le canapé, la serviette fut encore nécessaire, et alors elle s'essuya partout, de sorte que pas une petite portion de son beau corps ne fut un secret pour mon œil avide de

tant de charmes. J'étais certain qu'elle me savait spectateur de tout ce manège, et elle devinait probablement tout le ravage qu'elle faisait sur ma nature inflammable.

Enfin, la toilette étant achevée, elle vint me délivrer et je l'enlace dans mes bras en lui disant :

— J'ai tout vu.

Elle fait l'incrédule, je lui montre le parquet et me dispose à user de mes droits quand le maudit Moïse entre. Il était aveugle ou il put s'apercevoir de l'état où m'avait mis sa fille; cependant il vint à moi en me remerciant, et me donnant quittance de la somme qu'il venait de toucher, en disant :

— Vous êtes le maître de toute ma maison.

Je leur dis adieu et je partis fâché. Monté dans mon phaéton je me rendis chez moi, et, gardant le cocher, je le chargeai de trouver tout de suite une écurie et une remise.

Je pensais à ne plus voir Lia, et j'avais de l'aigreur contre elle. Elle ne m'avait que trop plu dans ses postures voluptueuses; mais elle m'avait causé une irritation, ennemie mortelle de l'amour. Elle l'avait forcé à être voleur, et l'enfant affamé y avait consenti; mais quand après le fait il se crut en devoir d'exiger une nourriture plus substantielle et qu'il se vit refusé, le mépris succéda à l'ardeur. Lia ne voulut pas s'avouer ce qu'elle était en effet, et mon amour ne voulut pas se déclarer fripon.

Je fis connaissance avec un fort aimable chevalier militaire, homme de lettres, grand amateur de chevaux, qui me fit faire plusieurs connaissances, que pourtant je ne cultivais pas, parce qu'il aurait fallu auprès de toutes me mettre en frais de sentiment, et que je ne voulais que des plaisirs solides, même au prix de grosses sommes. Le chevalier de Brézé n'était pas l'homme qu'il me fallait; il était trop vertueux pour un libertin tel que moi. Il m'acheta le phaéton et les chevaux que j'avais promis à Lia et je ne perdis que trente sequins.

Un M. Baretto, qui m'avait connu à Aix en Savoie et qui servait de croupier au marquis de Prié, me mena chez la Mazoli, ci-devant danseuse, et alors maîtresse du che-

valier Raiberti, homme froid et très-honnête homme, qui était alors chargé du portefeuille des affaires étrangères de S. M. allobroge. Cette femme, point jolie, était fort complaisante; elle me faisait venir chez elle des filles, mais pas une ne me parut digne de remplacer Lia, que je croyais ne plus aimer; mais je me trompais.

Le chevalier Cocona, qui dans ce moment avait le malheur d'être voué à sainte Véronique, me céda sa maîtresse, jeune soubrette fort jolie; mais, malgré le témoignage de mes yeux, malgré les assurances qu'elle me donna, je n'eus pas le courage de la toucher; la peur me la fit laisser intacte. Le comte Trana, frère du chevalier, ancienne connaissance d'Aix, me présenta à M^{me} de Sc., femme de la haute volée et très-bien de sa personne; mais elle voulut m'engager dans une démarche criminelle dont mon bon génie me garantit, et je cessai de la voir. Le comte Trana se justifia. Peu de temps après, son oncle étant venu à mourir, il devint riche; mais il se maria, et fut malheureux.

Je m'ennuyais, et Désarmoises, qui mangeait toujours avec moi, n'y trouvait pas son compte. Il me conseilla de faire la connaissance d'une Française, marchande de modes très-célèbre à Turin. Elle se nommait M^{me} R. Elle avait à son service sept ou huit demoiselles qu'elle faisait travailler dans unesalle contiguë à son magasin. Il croyait que, si je savais m'y prendre, je pourrais m'en approprier une à mon goût. La bourse bien fournie, je ne crus pas la chose, fort difficile, et je suivis son conseil. J'entrai chez cette dame et je fus agréablement surpris en y trouvant Lia occupée à marchander une foule de choses, mais dont elle trouvait le prix trop élevé. Elle me dit, d'un ton de reproche obligeant, qu'elle me croyait malade. — J'ai été très-occupé, lui dis-je. Et je sentis mon ardeur se réveiller.

— J'aurai, ajoutai-je, le plaisir de vous voir demain. Elle m'invita à une noce juive où, me dit-elle, je trouverais nombreuse compagnie et plusieurs jolies demoiselles. Je savais que ces sortes de cérémonies sont fort amusantes, et je

lui promis d'y assister. Après avoir beaucoup marchandé, trouvant tout trop cher, elle s'en alla. M^{me} R. allait remettre à leur place tous ces colifichets quand je lui dis : — Je prends tout cela pour mon compte. Elle fit un sourire, et, tirant ma bourse, je lui comptai son argent. — Où logez-vous, monsieur, me dit-elle, et à quelle heure dois-je vous envoyer ces emplettes ?

— Vous pourriez, madame, me faire l'honneur de me les apporter demain vous-même à neuf heures et déjeuner avec moi.

— Je ne saurais m'absenter un moment d'ici, monsieur. M^{me} R., malgré ses trente-cinq ans, était encore ce qu'on peut appeler un morceau ragoûtant, et m'avait donné des vellétés. — Je voudrais, lui dis-je, des blondes noires.

— Veuillez me suivre, monsieur, je vous prie.

Je fus ravi en voyant dans la salle une foule de jeunes ouvrières toutes charmantes, très-attentives à leur besogne et qui à peine osaient me regarder. M^{me} R. ouvrit plusieurs armoires et me montra des blondes magnifiques. Distract à contempler le troupeau de nymphes, je lui dis que j'en voulais pour deux *baïutes* à la vénitienne.

Elle savait ce que c'est. A Venise, c'était, de mon temps, un objet du plus grand luxe. Ces blondes me coûtèrent, au delà de cent sequins. Nommant deux de ses demoiselles, M^{me} R. leur dit qu'elles me les porteraient le lendemain chez moi avec les marchandises que Lia avait choisies, et qu'elle avait trouvées trop chères. Un *Oui, maman*, fut leur réponse.

Elles se levèrent, vinrent baiser la main à leur maman, cérémonie que je trouvai plaisante, mais qui me fournit l'occasion de les examiner; je les trouvai charmantes. Nous rentrons dans le magasin, et, m'asseyant auprès du comptoir, je fais l'éloge de la beauté de ces jeunes personnes, en ajoutant, ce qui n'était pas vrai, que je l'aurais préférée à ses élèves. Elle me remercia en me disant sans détour qu'elle avait un amant, et elle me l'annonça un instant après. C'était le comte de Saint-Gilles, homme caduc et très-peu propre à la galanterie. Je crus que

M^{me} R. plaisantait, mais je sus le lendemain qu'elle m'avait dit vrai. Chacun a son goût, et je suppose que cette femme, capable encore de faire un caprice, était plus amoureuse de la bourse que de la personne de son barbon. Je l'avais connu au café du Change.

Le lendemain, les deux jolies soubrettes vinrent me porter les marchandises. Je leur offris du chocolat, mais impossible de le leur faire accepter. Le caprice me vint de les charger de porter à Lia tout ce qu'elle avait choisi, les priant de revenir pour me dire comment elle aurait accueilli mon présent. Elles s'en chargèrent et attendirent que j'eusse écrit un billet. Il me fut impossible de leur donner la moindre marque de tendresse, car je n'avais pas osé fermer la porte, et la maîtresse ainsi que les laides filles de la maison ne faisaient qu'aller et venir ; mais, à leur retour, les ayant attendues sur l'escalier, et, après leur avoir donné un sequin à chacune, je leur dis qu'il ne dépendait que d'elles de s'emparer de mon cœur. Lia avait agréé mon beau présent et me faisait dire qu'elle m'attendait.

Dans l'après-midi, me promenant sans but, je vins à passer devant le magasin de modes, et M^{me} R., m'ayant vu, m'invita à entrer et me fit asseoir auprès d'elle. — Monsieur, me dit-elle, je vous remercie beaucoup de votre générosité envers mes demoiselles. Elles sont revenues enchantées. Dites-moi franchement si vous êtes bien épris de la belle juive.

— J'en suis tout à fait amoureux ; mais comme je ne suis pas heureux, j'en ai pris mon parti.

— Vous avez parfaitement fait. Lia est une friponne, qui ne pense qu'à faire des dupes de tous ceux qui se laissent séduire par ses charmes.

— Ne serait-ce peut-être pas aussi la maxime de vos charmantes élèves ?

— Non, mais elles ne sont complaisantes que quand je le leur permets.

— Je me recommande donc à vos bontés, car elles n'ont pas même voulu accepter une tasse de chocolat.

— C'est ainsi qu'elles doivent agir. Je vois que vous ne connaissez pas Turin. Vous trouvez-vous bien logé là où vous êtes ?

— Très-bien.

— Y êtes-vous en parfaite liberté ?

— Je le pense.

— Pouvez-vous donner à souper à qui vous voulez, et faire tout ce que vous voulez dans votre intérieur ? Je suis sûre que non.

— Je n'ai pas eu jusqu'à présent l'occasion d'en faire l'expérience ; mais je crois...

— Ne vous flattez de rien, car c'est une maison d'espions de police.

— Vous croyez donc que je ne pourrais point vous y donner à souper avec deux ou trois de vos élèves ?

— Ce que je sais fort bien, c'est que je n'aurais garde d'y aller. Le lendemain matin toute la ville le saurait et surtout la police.

— Et si j'allais me loger ailleurs ?

— Ce serait partout la même chose, car Turin est un repaire d'espions ; mais je connais une maison où vous pourriez vivre à votre guise et où mes demoiselles même, avec des ménagements, pourraient vous porter tout ce que vous achèteriez chez moi.

— Où est cette maison ? Je suivrai en tout vos conseils.

— Ne vous confiez à aucun Piémontais, me dit-elle, c'est chose essentielle. Ensuite elle m'indiqua une petite maison bien meublée, qui n'était habitée que par un vieux concierge et sa femme. — On vous la louera par mois, me dit-elle, et, en payant le mois d'avance, on ne vous demandera pas même votre nom. Cette jolie maisonnette était à deux cents pas de la citadelle, dans une rue solitaire, ayant une porte qui donnait dans la campagne, et par où je pouvais entrer même en voiture.

Je trouvai tout comme M^{me} R. me l'avait dépeint ; je payai sans marchander le mois d'avance, et dès le lendemain je m'y établis. M^{me} R. admira ma célérité.

Je me rendis à la noce juive et j'y eus du plaisir, car

cette cérémonie a quelque chose de symbolique et de ridiculement grotesque tout à la fois ; mais je résistai à tout l'art que Lia mit en œuvre pour me prendre encore dans ses filets. Je louai à son père une voiture fermée, que je plaçai ainsi que les chevaux dans ma petite maison. De cette manière je me trouvais le maître d'aller où bon me semblait, par devant et par derrière, de nuit et de jour ; car j'étais absolument à la ville et aux champs. Je fus obligé d'indiquer mon logement au curieux Gama, et je crus ne devoir rien cacher à Désarmoises, car le besoin le tenait entièrement sous ma dépendance. Malgré cela, ma porte, par mes ordres, était toujours fermée pour eux comme pour tout le monde, à moins que je ne donnasse des instructions particulières pour ouvrir aux personnes que j'attendais. Je n'avais aucun sujet de douter de la fidélité de mes deux domestiques.

C'est dans cette bienheureuse maison que je passai en revue toutes les jolies demoiselles de M^{me} R. Celle que je voulais exploiter y venait toujours accompagnée d'une autre qui lui servait de chaperon, et que je renvoyais d'ordinaire après lui avoir donné sa part au gâteau. La dernière, appelée Victorine, jolie comme un cœur et tendre comme une colombe, avait le malheur d'être ce qu'on appelle *barrée*, et elle n'en savait rien. M^{me} R. qui n'en savait rien non plus, me l'avait donnée pour vierge ; et je la crus telle pendant deux heures de suite, espérant toujours de venir à bout de vaincre le charme, ou plutôt de briser la coquille. Tout fut inutile. Enfin, épuisé de fatigue, je voulus voir à quoi tenait l'impossibilité. Je la mis en posture, et armé d'une bougie je commençai l'inspection. Je vis une membrane charnue, percée d'un petit trou que la tête d'une grosse épingle aurait à peine pu y passer. Victorine m'encouragea à forcer le passage avec mon petit doigt, mais je fis de vains efforts pour percer ce mur, que la nature avait rendu impénétrable par les moyens ordinaires. J'étais tenté de me servir d'un bistouri pour détruire l'obstacle, et la jeune fille m'excitait à le faire ; mais craignant une hémorrhagie qui m'aurait peut-être mis

dans de cruels embarras, je me retins et je fis bien.

La pauvre Victorine, condamnée à mourir vierge, à moins qu'un habile chirurgien ne lui fit la même opération que l'on fit à M^{me} Cheruffini peu de temps après que M. Lepri l'eut épousée, pleura de douleur lorsque je lui dis :

— Ma chère enfant, ton petit dieu Hymen défie l'amour le plus vigoureux de pénétrer dans son temple. Mais je l'apaisai en l'assurant qu'un bon chirurgien pouvait aisément la rendre femme parfaite.

Le lendemain je contai l'accident à M^{me} R. Elle me dit en riant :

— Mais voilà un accident heureux pour Victorine; cela peut lui faire fortune.

Le comte de Padoue la fit opérer quelques années après et fit sa fortune. A mon retour d'Espagne, je la trouvai enceinte, ce qui m'empêcha de me payer de mes inutiles efforts.

Le jeudi saint, de grand matin, on vint m'annoncer Moïse et Lia. Je ne m'attendais pas à leur visite, mais je leur fis grand accueil. Pendant la semaine sainte, les juifs n'osaient pas se montrer dans les rues de Turin, je leur conseillai donc de passer les trois jours chez moi; et, quand je vis que le fripon m'offrit l'achat d'une belle bague, je vis que je n'aurais pas beaucoup de peine à les persuader.

— Je ne pourrai, lui dis-je, acheter cette bague que des mains de Lia. Il sourit, s'imaginant sans doute que je lui en ferais présent; mais je m'étais déjà promis de tromper son espérance. Je leur donnai noblement à diner et à souper, et le soir ils allèrent se coucher dans une jolie chambre à deux lits peu distante de la mienne. J'aurais pu les faire coucher séparément et placer Lia dans une chambre qui touchait à la mienne et qui m'aurait facilité auprès d'elle une excursion nocturne; mais j'avais trop fait pour Lia pour consentir à rien devoir à une surprise ou même au simple mystère. Je voulais qu'elle vint d'elle-même.

Le lendemain Moïse, voyant que je n'avais pas encore

acheté la bague et ayant des affaires qui l'obligeaient à sortir, me demanda la voiture pour toute la journée, en me disant qu'il reviendrait le soir pour reprendre sa fille. Je fis atteler et à son départ je lui achetai la bague pour six cents sequins, mais aux conditions que je voulus. J'étais chez moi; Lia ne pouvait pas me tromper. Dès que le père fut parti, je m'emparai de la fille. Elle fut docile et amoureuse toute la journée. Je l'avais mise dans l'état de nature, et, quoique son corps fût tout ce qu'on peut imaginer de plus parfait, j'en usai et j'en abusai de toutes les manières. Le soir son père la trouva un peu fatiguée, mais il se montra aussi content que moi. Lia le fut moins, car elle s'attendait qu'au moment de son départ je lui ferais présent de la bague; mais je me bornai à lui dire que je voulais me réserver le plaisir de la lui porter chez elle.

Le lundi de Pâques, un homme m'apporte un billet qui me citait à la police.

CHAPITRE III.

Ma victoire contre le vicaire directeur de la police. — Mon départ. — Chambéry. — La fille de Désarmoises. — M. Morin. — M. M. d'Aix. — La pensionnaire. — Lyon. — Paris.

Cette citation, qui ne me prédisait rien d'agréable, me surprit et me déplut beaucoup; cependant, comme je ne pouvais pas l'é luder, je fis atteler et me rendis au bureau du vicaire directeur de la police. Je le trouvai assis à une grande table, entouré d'une vingtaine de personnes debout. C'était un homme d'une soixantaine d'années, souverainement laid, ayant son énorme nez à moitié rongé d'un ulcère que cachait un gros emplâtre de soie noire, la bouche extrêmement fendue, les lèvres grosses et des yeux de chat extrêmement petits et surmontés de deux sourcils très-épais à moitié blancs. Dès que ce dégoûtant person-

nage me vit, il me dit : — Vous êtes le chevalier de Seingalt ?

— C'est mon nom, et je viens m'informer de ce qu'il y a pour votre service.

— Je vous ai fait venir pour vous ordonner de partir dans trois jours au plus tard.

— Et, comme vous n'avez pas le droit de me donner un ordre pareil, moi, je suis venu pour vous dire que ne je partirai que quand cela me plaira.

— Je vous ferai mettre hors des portes par force.

— A la bonne heure. Je ne puis pas résister à la force, mais j'espère que vous y penserez à deux fois ; car on ne chasse pas d'une ville bien policée un homme qui ne contrevient point aux lois du pays et qui a cent mille francs chez un banquier.

— C'est fort bien ; mais, en trois jours, vous avez le temps de plier bagage et d'arranger vos affaires avec votre banquier. Je vous conseille d'obéir, c'est le roi qui vous l'ordonne.

— Si je parlais, je deviendrais complice de votre injustice, et je ne vous obéirai pas ; mais, puisque vous mettez le nom du roi en avant, je vais sur-le-champ me présenter à Sa Majesté, qui reniera vos paroles ou qui révoquera l'ordre injuste que vous venez de m'intimer si publiquement.

— Est-ce que le roi, par exemple, n'est pas le maître de vous faire partir ?

— Oui, par la force et non par la justice. Il est aussi le maître, par la force, de me faire mettre à mort ; mais il faut qu'il me fournisse le bourreau, car il n'a pas pouvoir de faire que je me suicide.

— Vous raisonnez fort bien, mais vous obéirez.

— Je raisonne bien sans l'avoir appris de vous, et je n'obéirai pas.

En achevant ces mots je lui tournai le dos ; et, sans le saluer, je sortis.

J'étais furieux, Je me sentais disposé à résister ouvertement à tous les suppôts de la police de l'infâme vicaire.

Cependant, m'étant bientôt calmé, j'appelai la prudence à mon aide, et, me rappelant M. le chevalier Raiberti, que j'avais connu chez la danseuse qu'il entretenait, je me décidai à lui aller demander conseil. Il était premier commis au département des affaires étrangères. J'ordonnai à mon cocher de me conduire chez lui et je lui contai toute l'histoire, finissant par lui dire que j'avais besoin de parler au roi, car j'étais décidé à ne partir que par la force. Ce brave homme me conseilla de m'adresser de préférence au chevalier Osorio, qui tenait alors le portefeuille des affaires étrangères, et qui parlait au roi quand il voulait. Son conseil me sourit, et je me rendis à l'instant chez ce ministre, Sicilien et homme de beaucoup d'esprit. Il me reçut fort bien, et, après lui avoir conté le fait, je le priai de vouloir bien en informer Sa Majesté, ajoutant que, comme l'ordre du vicaire me paraissait horriblement injuste, j'étais déterminé à n'y obtempérer que par force. Il me promit de faire ce que je souhaitais et me dit de repasser le lendemain.

En le quittant je fis un tour de promenade à pied pour me distraire; puis je me rendis chez l'abbé Gama, espérant être le premier à lui faire part de ma ridicule aventure. Je me trompais; il savait déjà que j'avais reçu l'ordre de partir et de quelle façon j'avais répondu au vicaire. Quand il sut que je persistais dans la résolution de ne pas obéir, il n'osa point condamner ma fermeté, tout extraordinaire qu'elle lui parut; car le cher abbé ne comprenait pas beaucoup comment on pouvait refuser d'obtempérer à un ordre intimé par l'autorité. Il m'assura que, dans tous les cas, si je partais il m'enverrait les instructions qui m'étaient nécessaires, partout où je le lui dirais.

Le lendemain, le chevalier Osorio me reçut de l'air le plus affable. J'en augurai bien. Le chevalier Raiberti lui avait parlé de moi, et il me dit qu'il avait entretenu le roi de mon affaire, ainsi que le comte d'Aglié, et que je pourrais rester aussi longtemps que je voudrais. Ce comte d'Aglié n'était autre que le dégoûtant vicaire. Il me dit que je devais aller chez lui et qu'il m'accorderait le temps dont

j'avais besoin pour terminer mes affaires à Turin.

— Je n'ai d'autres affaires ici, lui dis-je, que de dépenser de l'argent, en attendant des instructions de la cour de Portugal pour le congrès qu'on doit tenir à Augsbourg, et où je dois représenter S. M. T. F.

— Vous croyez donc que ce congrès aura lieu ?

— Personne n'en doute.

— Quelqu'un croit qu'il s'en ira en fumée. Je suis au reste charmé de vous être utile, et j'apprendrai avec plaisir comment le vicaire vous aura reçu.

Je ne me sentais pas d'aise. Je me rendis de suite chez le vicaire, heureux de pouvoir me montrer victorieux, et curieux de voir la mine qu'il ferait en me voyant. Je ne pouvais pas cependant me flatter de le trouver décontenancé, car ces sortes de gens ont un véritable front de géolier : la rougeur ne s'y montre jamais.

Dès qu'il m'aperçut, il me dit : — Le chevalier Osorio m'a dit que vous aviez des affaires qui vous obligent à passer encore quelques jours à Turin. Ainsi vous pouvez rester, mais il faut me dire à peu près de combien de jours vous avez besoin.

— C'est une chose qu'il m'est impossible de vous dire.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— J'attends de la cour de Portugal des instructions pour le congrès qui doit avoir lieu à Augsbourg, et, pour pouvoir déterminer l'époque de mon départ, il faudrait que je pusse interroger S. M. T. F. Je crois cependant que je pourrai partir pour Paris dans environ un mois. Si ce temps ne me suffisait pas, j'aurais l'honneur de vous en prévenir.

— Vous me ferez plaisir.

Lui ayant cette fois tiré ma révérence et reçu la sienne, je sortis et je retournai chez M. le chevalier Osorio, qui me dit, en souriant, que j'avais attrapé le vicaire, car j'avais pris un terme indéfini, qui me mettait fort à mon aise.

Le politique Gama, qui croyait fermement à la réunion

du congrès, éprouva une joie extrême quand je lui dis que le chevalier Osorio ne croyait pas qu'il aurait lieu. Il était ravi de se voir plus sûr qu'un ministre ; cela le relevait à ses propres yeux, tant les hommes aiment à se flatter en caressant une idée favorite. Je lui dis que, quelles que fussent les idées du chevalier, je me rendrais à Augsbourg et que je partirais dans trois ou quatre semaines.

M^{me} R. me fit les plus grands compliments, car elle était enchantée que j'eusse humilié le vicaire ; cependant nous jugeâmes convenable de suspendre nos petits soupers avec ses filles. Comme j'avais goûté de toutes, ce sacrifice ne me parut pas infiniment pénible.

Je vécus ainsi jusqu'à la moitié du mois de mai, époque à laquelle je quittai Turin, après avoir reçu de l'abbé Gama une lettre pour lord Stormon, qui devait être à Augsbourg plénipotentiaire du roi d'Angleterre. C'était avec ce noble insulaire que je devais me concerter dans ma mission.

Désirant faire ma visite à M^{me} d'Urfé avant de me rendre en Allemagne, je lui écrivis de m'envoyer à Lyon une lettre pour M. de Rochebaron, dont il pouvait m'arriver d'avoir besoin. J'en demandai une également à M. Raiberti pour Chambéry, ou je voulais m'arrêter trois ou quatre jours pour visiter à la grille de son couvent la divine M. M., à laquelle je pensais toujours avec une vive tendresse. J'écrivis à mon ami Valenglard en le priant de rappeler à M^{me} Morin qu'elle m'avait promis de me faire voir une ressemblance à Chambéry.

Mais voici encore un événement digne d'être cité et qui me fut très-préjudiciable.

Cinq ou six jours avant mon départ, Désarmoises, triste, abattu, vint m'apprendre qu'on lui avait signifié l'ordre de partir de Turin dans les vingt-quatre heures.

— Savez-vous pourquoi ? lui dis-je.

— Hier, au café du Commerce, le comte Scarnafisch se permit de dire que la France soudoie le gazetier de Berne pour le faire parler à sa guise. Je lui dis que c'était faux ; il s'emporta, sortit du cabinet tout en colère et

me lança un regard qui n'était pas équivoque. Je sortis après pour lui faire entendre raison ou lui accorder satisfaction; mais il n'a ni assez de raison ni assez de courage; il ne voulut point m'entendre et je soupçonne qu'il est allé se plaindre. Demain de bonne heure il faudra que je décampe.

— Vous êtes Français, et, pouvant réclamer la protection de votre ambassadeur, vous auriez tort de partir si subitement.

— D'abord l'ambassadeur est absent, et puis mon cruel père me désavoue. J'aime mieux partir et vous aller attendre à Lyon. Je vous prie seulement de me prêter encore cent écus, dont je vous tiendrai compte.

— Ce sera, lui dis-je, un compte facile, mais long à tenir.

C'est possible; mais, si je puis, croyez que je reconnaitrai vos bontés.

Je lui donnai cent écus en lui souhaitant un bon voyage, et je lui dis que je m'arrêterais quelques jours à Chambéry.

Ayant pris une lettre de crédit sur Augsbourg, je quittai Turin et en trois jours j'arrivai à Chambéry. Comme, de mon temps, il n'y avait qu'une seule auberge dans cette ville, je ne fus pas embarrassé du choix, mais je me trouvai bien logé.

En entrant dans ma chambre, je fus frappé de la rencontre d'une très-jolie personne qui sortait d'une pièce contiguë à mon logement. — Qui est cette jeune dame? dis-je à la fille qui m'accompagnait. — C'est, me répondit-elle, la femme d'un jeune monsieur qui garde le lit pour guérir d'un coup d'épée qu'il a reçu il y a quatre jours en venant de France.

Je n'avais pu voir cette femme sans sentir l'aiguillon de la concupiscence. En sortant pour aller à la poste, je vois sa porte entr'ouverte, je m'arrête, et, en ma qualité de voisin, je lui offre mes services. Elle me remercie poliment et m'invite à entrer. Voyant un beau jeune homme au lit, sur son séant, je m'approchai et m'informai de son état.

— Le chirurgien lui a défendu de parler, me dit la jeune dame, à cause d'un coup d'épée qu'il a reçu dans la poitrine à une demi-lieu d'ici. Nous espérons qu'il sera guéri en peu de jours pour pouvoir continuer notre voyage.

— Et où voulez-vous aller, madame?

— A Genève.

Au moment où je voulais sortir, la fille de l'auberge vint me demander si je voulais souper seul dans ma chambre où si je souperais avec madame. Riant de sa bêtise, je lui dis que je souperais dans ma chambre, ajoutant que je n'avais pas l'honneur de connaître madame.

A ces mots, la jeune dame me dit que, si je voulais bien lui faire l'honneur de souper chez elle, je lui ferais plaisir ; le mari, à voix basse, me répéta cette assurance. J'acceptai avec reconnaissance et je crus m'apercevoir que cela leur était agréable. En sortant, la jolie dame m'ayant accompagné jusqu'à l'escalier, je pris la liberté de lui baiser la main ; ce qui, en France, est une déclaration d'amour aussi respectueuse que tendre.

Je trouvai à la poste une lettre de Valenglard qui m'annonçait que M^{me} Morin était prête à venir à Chambéry, si ie voulais lui envoyer une voiture ; et une autre de Désar-moises, datée de Lyon. Il me disait qu'en sortant de Chambéry, il avait rencontré dans une voiture sa fille avec un coquin qui l'avait enlevée, et qu'il lui avait enfoncé son épée dans le corps, et qu'il l'aurait tué s'il avait pu arrêter la voiture qui les conduisait à Chambéry. Il ne doutait pas qu'ils ne fussent arrêtés en cette ville et il me priaît de chercher à persuader sa fille de retourner à Lyon. Il ajoutait que, si elle ne le voulait pas, je devais lui rendre le service de demander main-forte, et prendre fait et cause pour un malheureux père qui réclamait une fille chérie, m'assurant qu'elle n'était pas mariée. Il me suppliait de lui répondre par un exprès, et m'envoyait son adresse.

Il ne m'était pas difficile de juger que cette fille n'était autre que ma voisine ; mais j'étais loin de me sentir disposé à répondre aux intentions du père.

Dès que je fus rentré, je fis partir le Duc avec une ber-

line à quatre places que j'envoyai à M^{me} Morin, la prévenant par lettre que, n'étant à Chambéry que pour elle, je l'y attendrais à sa commodité. Cela fait, je m'abandonnai à la joie que m'inspirait la singulière aventure que m'offraient la fortune et un concours particulier de circonstances toutes romanesques.

M^{me} Désarmoises et son ravisseur m'avaient inspiré de l'amitié, et je ne me mettais pas en peine de rechercher si le sentiment qui me guidait était vice ou vertu; mais, sans m'en rendre compte, je sentais qu'il y avait de l'un et de l'autre; car, si d'un côté j'étais amoureux, de l'autre j'éprouvais une véritable satisfaction de pouvoir aider ces deux jeunes amants, d'autant plus que je connaissais la passion criminelle du père assassin.

Je passai dans leur chambre et je trouvai le malade entre les mains du chirurgien. La blessure, quoique profonde, n'était point dangereuse: la suppuration s'était établie sans inflammation, et le jeune homme n'avait besoin que de temps et de repos. Quand le docteur fut sorti, je lui fis mon compliment sur son état, lui conseillant la diète et le silence. Puis, remettant à M^{me} Désarmoises la lettre que je venais de recevoir de son père, je les saluai en leur disant que j'allais attendre dans ma chambre que l'heure du souper fût venue. J'étais certain qu'après avoir lu la lettre de son père elle viendrait me parler.

En effet, un quart d'heure après elle vint frapper modestement à la porte, et, dès que je l'eus fait entrer, elle me remit modestement ma lettre en me demandant ce que je pensais faire.

— Rien. Je me croirai heureux, si vous me mettez à portée de pouvoir vous être utile.

— Je respire!

— Avez-vous pu croire le contraire? Vous m'avez vivement intéressé dès que je vous ai vue, et vous pouvez disposer de moi. Êtes-vous mariés?

— Non, mais nous le serons en arrivant à Genève.

— Asseyez-vous, et contez-moi bien vos affaires. Je sais

que votre père a le malheur d'être amoureux de vous et que vous le fuyez.

— Il vous l'a dit, à ce que je vois, et j'en suis bien aise. Il vint à Lyon il y a un an, et, dès que je le sus arrivé, je me retirai chez une amie de ma mère, car il me serait impossible de rester une heure en présence de mon père sans m'exposer aux plus monstrueuses violences. Le jeune homme que vous avez vu au lit est le fils unique d'un riche négociant de Genève. C'est mon père qui l'introduisit chez nous il y a deux ans, et nous ne tardâmes pas à nous aimer. Mon père étant reparti, mon amant s'adressa à ma mère et me demanda en mariage; mais mon père étant à Marseille, ma mère crut ne pas pouvoir disposer de moi sans son consentement. Elle lui écrivit, mais il répondit qu'à son retour à Lyon il ferait connaître sa détermination. Mon amant partit pour Genève et, son père consentant à notre union, il revint avec tous les renseignements nécessaires et bien recommandé par M. Tolosan. Lorsque mon père vint de Marseille, je me sauvai, comme je vous l'ai dit, et mon ami me fit demander à lui par M. Tolosan. « Je ne répondrai, dit-il, que lorsque ma fille sera rentrée chez moi. » M. Tolosan m'ayant rendu la réponse de mon père, je lui dis que j'étais prête à obéir si ma mère voulait venir me prendre et me tenir sous sa garde; mais, lorsque ce bon monsieur lui fit cette proposition, elle lui dit qu'elle connaissait trop son mari pour oser m'exposer à me loger sous le même toit. M. Tolosan parla de nouveau à mon père afin d'obtenir son consentement, mais en vain. Il partit quelques jours après et nous apprimes qu'il était d'abord à Aix en Savoie, puis à Turin, et, voyant enfin qu'il ne voulait se déterminer à rien, mon amant me proposa de partir avec lui, me faisant assurer par M. Tolosan qu'il m'épouserait dès que nous serions arrivés à Genève. Ma mère ayant consenti à cette démarche, nous partîmes il y a huit jours. Le malheur a voulu que nous ayons pris la route de la Savoie et que nous ayons rencontré mon père à peu de distance de cette ville. Dès qu'il nous eut reconnus, il fit arrêter la voiture, et, s'approchant, il

voulut me forcer de descendre. Je me mis à crier, et mon amant, m'ayant prise entre ses bras, pour me protéger, mon père se saisit de son épée et la lui enfonça dans la poitrine. Il aurait redoublé sans doute, mais, voyant du monde qui accourait à mes cris et à ceux du voiturier, et, croyant probablement mon ami mort, il remonta à cheval et se sauva à toute bride. Je vous montrerai l'épée encore toute sanglante.

— Je suis obligé de répondre à sa lettre, et je pense au moyen de vous obtenir son consentement.

— Il n'est pas nécessaire, car nous serons bien mariés et heureux sans cela.

— Sans aucun doute; mais vous ne pouvez pas mépriser votre dot.

— Quel dot, mon Dieu! Il n'a rien.

— Mais à la mort de son père, le marquis Désarmois...

— C'est une fable. Mon père n'a qu'une petite pension viagère pour avoir servi trente ans comme courrier. Son père est mort depuis vingt ans, et ma mère, ma sœur et moi ne vivons que de leur travail.

Je fus confondu de l'impudente effronterie de cet homme qui, après m'en avoir imposé si longtemps, me mettait à même de découvrir son imposture. Je me tus. On vint nous dire que le souper était servi, et nous restâmes trois heures à table, parlant sans cesse de cette affaire. Le pauvre blessé n'eut qu'à m'écouter pour connaître mes sentiments. Sa jeune amie, aussi spirituelle que jolie, plaisanta sur la folle passion de son père, et m'apprit que, depuis l'âge de onze ans, il l'avait aimée en fou.

— Vous avez toujours su lui résister? lui dis-je.

— Oui, toujours lorsqu'il a voulu pousser trop loin le badinage.

— Et le badinage a-t-il duré longtemps?

— Deux ans. J'avais treize ans quand, me jugeant mûre, il tenta de me cueillir; mais je me mis à crier, et me sauvant toute nue de son lit, j'allai me réfugier dans celui de

ma mère, qui, depuis ce jour-là, n'a plus permis que je couchasse avec lui.

— Vous couchiez avec lui ! Comment votre mère pouvait-elle souffrir cela ?

— Elle ne pouvait pas penser que son amour fût criminel ; et moi j'étais loin d'y entendre malice. Je croyais que ce qu'il me faisait et ce qu'il me faisait faire n'étaient que bagatelles.

— Mais quant au bijou, vous l'avez sauvé ?

— Je l'ai gardé pour mon amant.

Le pauvre amant, qui souffrait plus de la faim que de sa blessure, se mit à rire à ces mots ; et elle alla le couvrir de ses baisers. Pendant cela j'étais dans une irritation complète. La narration avait été trop naïve pour que je pusse y rester froid, et surtout en la regardant, car elle avait tout ce qu'on peut désirer dans une femme ; et je pardonnais presque à son père d'en être amoureux, et d'avoir oublié qu'elle était sa fille. Lorsqu'elle vint me reconduire, je lui fis sentir ce qu'elle avait réveillé en moi et elle se prit à rire ; mais mes domestiques étaient là, force me fut de la laisser partir.

Le lendemain de très-bonne heure, j'écrivis à son père en lui annonçant que sa fille était décidée à ne plus quitter son amant ; que celui-ci n'était que légèrement blessé ; qu'à Chambéry ils étaient en sûreté sous la protection des lois ; et, qu'enfin, connaissant leur histoire et les jugeant bien assortis, je ne pouvais que les approuver de vouloir vivre l'un pour l'autre. Quand ma lettre fut achevée, je passai dans leur chambre pour la leur faire lire, et, voyant la belle fugitive embarrassée pour m'exprimer les sentiments de sa reconnaissance, je priai le malade de me permettre de l'embrasser.

— Commencez par moi, me dit-il en m'ouvrant ses bras.

Mon amour hypocrite se couvrit alors du manteau de la tendresse paternelle. Après avoir embrassé l'amant, j'embrassai amoureusement la maîtresse ; et, les nommant mes enfants, je leur offris ma bourse pleine d'or s'ils en avaient besoin. Dans ces entrefaites le chirurgien étant venu, je rentrai dans ma chambre.

M^{me} Morin arriva sur les onze heures avec sa fille, précédées de le Duc en courrier, qui les annonçait par un roulement de coups de fouet. Je la reçus à bras ouverts, la remerciant vivement du plaisir qu'elle avait bien voulu me procurer.

La première nouvelle qu'elle me donna fut que M^{me} Roman était maîtresse de Louis XV, qu'elle habitait une belle maison à Passy, et qu'étant grosse de cinq mois elle était sur le chemin de devenir reine de France comme mon divin oracle le lui avait prédit.

— A Grenoble, ajouta-t-elle, on ne parle que de vous, et je vous conseille de ne pas y revenir, à moins que vous ne soyez résigné à devenir des nôtres; car on ne vous laisserait pas partir. Vous auriez à vos pieds toute la noblesse et surtout les femmes jalouses et curieuses de connaître le sort de leurs filles. Il n'y a plus personne maintenant qui ne croie à l'astrologie judiciaire, et Valenglard triomphe. Il a parié cent louis contre cinquante que ma nièce accouchera d'un prince. Il est sûr de gagner; mais s'il perd on se moquera de lui.

— Il ne perdra pas, soyez-en sûre.

— Est-ce bien sûr?

— L'horoscope n'a-t-il pas été vrai dans le principal? Il faudrait que j'eusse fait une grande faute de calcul pour que la fin ne réponde pas au commencement.

— Vous me ravissez.

— Je vais à Paris, et j'espère que vous me donnerez une lettre pour M^{me} Varnier qui me procurera le plaisir de voir votre nièce.

— Vous ne pouvez pas en douter, et demain vous l'aurez.

Je lui présentai mademoiselle Désarmoises sous le nom de famille de son amant, après m'être assuré toutefois que celle-ci dînerait avec nous. Après le dîner nous allâmes ensemble au couvent de M. M., qui, dès qu'on lui eut annoncé sa tante, descendit à la grille, fort surprise d'une visite inattendue; mais il lui fallut toute sa présence d'esprit pour ne pas se trahir en me voyant. Quand sa tante

m'eût présenté par mon nom, elle me dit, avec cet à-propos si naturel aux femmes, que pendant son séjour à Aix elle m'avait vu cinq ou six fois à la fontaine; mais que je ne pouvais pas la reconnaître, car elle n'y avait jamais été que sous le voile. J'admirai autant sa finesse et son esprit que sa figure ravissante; elle me paraissait embellie et sans doute que mes regards le lui apprirent. Nous passâmes une heure à parler de Grenoble et de ses anciennes connaissances qu'elle se rappelait avec plaisir; ensuite elle nous quitta pour aller prendre une jeune pensionnaire qu'elle aimait et qu'elle voulait présenter à sa tante.

Je saisis cet instant pour dire à M^{me} Morin que j'étais émerveillé de la ressemblance, qu'elle avait même le son de voix de ma M. M. de Venise; et je la priai de me procurer le bonheur de déjeuner le lendemain avec sa nièce et de lui faire accepter douze livres d'un excellent chocolat que j'apportais de Gênes. — Je vous engage, me dit-elle, à lui offrir ce présent vous-même; car, quoique bonne, elle est femme, et un présent nous fait plus de plaisir de la main d'un homme que de la part d'une femme.

M. M. revint avec la supérieure, deux autres nonnes et la jeune pensionnaire, Lyonnaise belle à ravir. Je fus obligé de faire la chouette à toutes ces béguines, et M^{me} Morin dit à sa nièce que je désirais essayer d'un excellent chocolat que j'avais apporté de Gênes; mais je souhaitais qu'il fût fait par sa converse. — Monsieur, me dit M. M., ayez la bonté de m'envoyer le chocolat et demain nous déjeunerons ensemble avec ces chères sœurs.

Aussitôt que je fus de retour à l'auberge, j'envoyai le chocolat avec un billet très-respectueux, et je soupai dans la chambre de M^{me} Morin avec sa fille et M^{lle} Désarmoises, dont je devenais épris de plus en plus; cependant je ne parlai que de M. M., et je crus m'apercevoir que la tante devinait que la belle nonne ne m'était pas étrangère.

Je déjeunai au couvent, et je me souviens que le chocolat, les biscuits et les confitures furent servis avec une recherche qui tenait beaucoup de la coquetterie. Quand nous

eûmes déjeuné, je dis à M. M. qu'il ne lui serait pas aussi facile de me donner à diner à une table de douze couverts assis à la même table, mais dont la moitié serait dans le couvent et l'autre moitié dans le parloir séparée par une mince grille. — Je serais curieux de voir cela, lui dis-je, si vous vouliez me permettre d'en faire les frais. — Volontiers, répliqua M. M.; et ce diner mi-sacré mi-profane fut fixé pour le lendemain.

M. M. se chargea de tout, et me promit d'inviter six religieuses. M^{me} Morin, qui connaissait mes goûts, lui dit de ne rien épargner, et moi je la prévins que j'enverrais les vins qui seraient nécessaires.

Ayant reconduit M^{me} Morin, sa fille et M^{lle} Désarmoises, je me rendis chez M. Magnan, auquel j'avais été recommandé par le chevalier Raiberti, et l'ayant prié de me faire trouver des vins excellents, il me pria de faire prendre à sa cave tout ce que je pourrais désirer. Je fus servi à souhait.

Ce M. Magnan était un homme d'esprit, d'une figure agréable, très à son aise. Il occupait hors de la ville une maison vaste et commode, où son épouse, femme aimable et encore très-appétissante, faisait les honneurs au milieu de dix enfants, dont quatre demoiselles fort jolies, l'ainée surtout qui avait alors dix-neuf ans. Il était gastronome par excellence et se piquait de l'être; pour m'en convaincre, il m'invita à diner pour le surlendemain.

Nous allâmes au couvent sur les onze heures, et après une heure d'entretien, au moment où l'horloge sonna midi, on vint nous prévenir que le diner était servi. La table offrait un joli coup d'œil; elle était couverte de beau linge éclatant de blancheur et ornée de plusieurs petits vases de fleurs artificielles, mais parfumées selon l'espèce: de sorte que le parloir en était embaumé. La fatale grille était moins légère que je ne l'avais espéré; ce qui fit que je me trouvais assis à la gauche de M. M., et tout à fait en pure perte. J'avais la belle Désarmoises à ma droite, et cette charmante personne entretint la gaieté parmi nous en nous faisant une foule de jolis contes.

Le Duc et Costa nous servaient en dehors, et les religieuses étaient servies par leurs converses. L'abondance des mets, l'excellence et la variété des vins, mille propos aimables, quelquefois équivoques et toujours pour rire, firent durer ce repas pendant trois heures. Nous avions tous un brin de gaieté en sus de la raison, ou, pour parler nettement, nous étions tous gris, et sans la fatale grille j'aurais eu bon marché des onze femelles mes convives. Ma jeune Désarmoises surtout était d'une gaieté si folle, que si je ne l'avais pas retenue, il est probable qu'elle aurait scandalisé toutes les nonnes qui n'auraient pas demandé mieux. Il me tardait de la tenir en tête-à-tête pour éteindre le feu qu'elle avait allumé dans tous mes sens, et je pouvais me promettre un succès complet à la première rencontre. Après le café, nous passâmes dans un autre parloir et nous y restâmes jusqu'à l'entrée de la nuit. M^{me} Morin prit congé de sa nièce, et l'échange des remerciements, les serremments de mains et les assurances de souvenirs entre les nonnes et moi durèrent un grand quart d'heure. Après avoir dit à haute voix à M. M. qu'avant mon départ j'aurais l'honneur de la voir, nous rentrâmes à l'auberge très-contents de cette partie de plaisir, unique dans son genre, et dont je jouis encore toutes les fois que je me la rappelle.

La bonne M^{me} Morin me laissa une lettre pour M^{me} Varnier sa cousine, et je lui promis de lui écrire de Paris, et dans le plus grand détail, tout ce qui aurait rapport à la belle Roman. Je fis présent à sa fille d'une belle paire de boucles d'oreilles et à elle de douze livres de chocolat que M. Magnan me procura, et que M^{me} Morin reçut comme venant de Gènes. Elle partit à huit heures précédée par le Duc en courrier, lequel fut chargé d'aller faire mes complimens à la famille du concierge.

Je trouvai chez le voluptueux Magnan un diner à la Lucullus, et je lui promis d'aller loger chez lui toutes les fois que je passerais à Chambéry : je lui ai tenu parole.

En sortant de chez ce gastronome, j'allai faire une visite à M. M., qui vint toute seule à la grille. Après m'avoir

exprimé sa reconnaissance de la visite brillante que j'avais su lui faire sous les auspices de sa tante, elle ajouta que j'étais venu troubler sa tranquillité.

— Je suis tout prêt, mon cœur, à franchir le mur de ton jardin plus lestement que ton fatal bossu.

— Hélas ! cela n'est pas possible, car, crois-moi, tu as déjà des espions. On est certain ici que nous nous sommes connus à Aix. Oublions tout, mon cher ami, pour nous épargner le tourment de vains désirs.

— Donne-moi ta main.

— Non, c'est fini. Je t'aime encore, je t'aimerai probablement toujours, mais il me tarde de te savoir parti, et, par ton départ, tu me donneras une preuve de ton amour.

— C'est affreux ! et tu m'étonnes. Tu parais jouir d'une santé parfaite ; tu me sembles devenue plus belle, je te sais faite pour le culte du plus aimable des dieux ; je ne comprends pas qu'avec du tempérament tu puisses vivre contente dans une continuelle abstinence.

— Hélas ! à défaut de la réalité, nous nous contentons du badinage. Je ne te cacherai pas que j'aime ma jeune pensionnaire. C'est un amour qui nourrit ma tranquillité. C'est une passion innocente. Ses caresses assouvissent un feu qui me ferait mourir si je n'atténuais sa force par des badinages.

— Et ta conscience n'en souffre pas ?

— Je n'en suis pas inquiète.

— Mais tu sais que tu pêches ?

— Aussi je m'en confesse.

— Et que dit le confesseur ?

— Rien. Il m'absout, et je suis heureuse.

— Et ta jolie pensionnaire se confesse aussi ?

— Sûrement ; mais elle ne s'avise pas de dire au confesseur ce qu'elle ne croit pas être un péché.

— Je m'étonne que le confesseur ne l'ait pas instruite ; car instruire en ce sens est une jouissance.

— Notre confesseur est un sage vieillard.

— Je partirai donc sans avoir reçu de toi un simple baiser ?

— Rien.

— Puis-je revenir demain ? Je partirai après-demain.

— Viens, mais je ne descendrai pas seule, car on pourrait former des conjectures. Je viendrai avec ma petite. Cela sauvera les apparences. Viens après diner, mais à l'autre parloir.

Si je n'avais pas connu M. M. à Aix, sa religion m'aurait surpris ; mais tel était son caractère. Elle aimait Dieu, et ne croyait pas que ce père généreux, qui nous a faits avec des passions, manquerait d'indulgence parce qu'elle n'avait pas la force de dompter la nature. Je me retirai à mon auberge, fâché que cette belle nonne ne voulût plus de moi, mais persuadé que la Désarmoises me dédommagerait.

Je trouvai cette belle assise sur le lit de son amant, que la diète et la fièvre avaient rendu excessivement faible. Elle me dit qu'elle viendrait souper dans ma chambre pour laisser le malade tranquille, et ce bon jeune homme me serra la main comme pour me témoigner sa reconnaissance.

Comme j'avais copieusement diné chez Magnan, je ne touchai presque pas au souper ; mais ma compagne, qui n'avait diné que légèrement, mangea et but d'un appétit dévorant. Je la regardais avec une sorte d'admiration, et elle jouissait de mon étonnement. Quand mes domestiques m'eurent quitté, je défiai ma belle à me tenir tête contre un bol de punch qui la mit dans cette espèce de gaieté qui ne demande qu'à rire et qui rit de se trouver destituée de force et d'usage de raison. Je ne puis cependant me faire le reproche d'avoir abusé de son ivresse, car dans toute la volupté de son âme elle vint au-devant de toutes les jouissances auxquelles je l'excitai jusqu'à deux heures du matin. Nous étions rendus quand nous nous séparâmes.

Je dormis jusqu'à onze heures ; et quand j'allai lui souhaiter le bonjour, je la trouvai joyeuse et fraîche comme une rose. Je lui demandai comment elle avait passé le reste de la nuit.

— Comme le commencement, me dit-elle, à merveille.

— A quelle heure voulez-vous diner ?

— Je ne dînerai pas ; je préfère réserver tout mon appétit pour le souper. Son amant, se mêlant à la conversation, me dit d'une voix faible, mais d'un ton poli et calme :

— Il est impossible de lui tenir tête.

— A boire ou à manger ? lui dis-je.

— A manger, à boire et à autre chose, répondit-il avec un sourire. Elle rit et l'embrassa avec tendresse.

Ce petit dialogue me convainquit que la Désarmoises devait adorer son amant ; car outre qu'il était très-joli garçon, c'était le caractère qui pouvait le plus convenir à ses dispositions. Je dinai seul. Le Duc arriva pendant mon dessert. Il me dit que les filles du concierge et la jolie cousine l'avaient obligé à différer son départ pour m'écrire, et me remit de leur part trois lettres et trois douzaines de gants dont elles me faisaient présent. Leurs lettres me contenaient que de fortes instances pour m'engager à aller passer un mois chez elles, me donnant suffisamment à entendre que je serais content d'elles. Je n'étais pas assez hardi pour retourner dans une ville où, avec la réputation que je m'étais faite, j'aurais dû faire l'horoscope de toutes les filles de bonnes familles ou me faire des ennemis en me montrant impoli.

Après le diner et la lecture de mes lettres de Grenoble, je me rendis au couvent, où, après avoir fait avertir M. M., j'entrai dans le parloir qu'elle m'avait indiqué. Elle ne tarda pas à descendre avec la jeune et belle pensionnaire qui me remplaçait imparfaitement dans ses fureurs amoureuses. Elle n'avait pas achevé sa douzième année, mais elle était grande, forte et très-développée pour son âge. La douceur, la vivacité, la candeur et la finesse se mariaient sur son beau visage et lui donnaient un charme ravissant. Elle avait un corset bien fait qui laissait à découvert une poitrine blanche, bien formée, et sur laquelle l'imagination suppléait facilement les globes qui devaient bientôt l'orner. Cette intéressante tête, d'où pendaient deux superbes tresses d'ébène, et cette poitrine faisaient deviner tout le reste, et l'imagination vagabonde en faisait une Vénus en

herbe. Je commençai par lui dire qu'elle était fort jolie et qu'elle rendrait heureux l'époux que Dieu lui destinait. Je savais que ce compliment devait la faire rougir. C'est cruel, mais c'est par là que le langage de la séduction commence. Une jeune personne de son âge qui ne rougirait pas quand on lui parle de mariage serait ou imbécile ou déjà endoctrinée, experte dans les exploits du libertinage. Malgré cela, la source de la rougeur qui éclate sur le visage d'une jeune fille à l'approche d'une idée alarmante est un véritable problème : car elle peut être l'indice de la pudicité pure, elle peut l'être de la honte, et souvent un mélange de l'une et de l'autre. C'est alors un combat entre le vice et la vertu, et d'ordinaire c'est la vertu qui succombe. Les désirs, vrais satellites du vice, en viennent facilement à bout. Comme je connaissais la pensionnaire par le récit de M. M., je ne pouvais pas ignorer d'où provenait chez elle la rougeur qui relevait ses jeunes attraits.

Faisant semblant de ne m'être aperçu de rien, j'entretins un instant M. M., puis je revins à l'assaut. Elle avait déjà repris contenance. Quel âge avez-vous, ma belle enfant ?

— J'ai treize ans.

— Tu te trompes, mon cœur, lui dit son amie, tu n'as pas encore accompli ta douzième année.

— Le temps viendra, ajoutai-je, où, au lieu d'augmenter, vous diminuerez le nombre de vos ans.

— Je ne mentirai jamais, monsieur, j'en suis bien sûre.

— Vous voulez donc vous faire religieuse, ma belle amie ?

— Je n'ai pas encore cette vocation ; mais rien ne m'obligera à mentir, quand bien même je vivrais dans le monde.

— Vous vous trompez, car vous commencerez à mentir dès que vous aurez un amant.

— Mon amant mentira donc aussi ?

— Bien certainement.

— Si la chose était ainsi, l'amour serait bien vilain ; mais je ne le crois pas, car j'aime ma bonne amie, et je ne lui déguise jamais la vérité.

— Mais vous n'aimerez pas un homme comme vous aimez une femme.

— Tout de même.

— Non, car vous ne couchez pas avec elle, et vous coucherez avec votre mari.

— C'est égal; mon amour serait le même.

— Comment! vous ne coucheriez pas plus volontiers avec moi qu'avec M. M.?

— Non, en vérité, car vous êtes un homme et vous me verriez.

— Vous ne voulez pas qu'un homme vous voie?

— Non.

— Vous savez donc que vous êtes laide?

A ces mots, se tournant vers son amie avec un air de dépit bien prononcé :

— Dit-il vrai, lui dit-elle, que je suis laide?

— Non, mon cœur, lui répondit M. M. en se pâmant de rire, non, bien le contraire, car tu es très-jolie. En disant cela elle la prit entre ses genoux et l'embrassa avec tendresse.

— Votre corset vous serre trop, mademoiselle; il est impossible que vous ayez la taille aussi fine.

— Vous vous trompez, monsieur, car vous pourriez y passer la main.

— Je n'en crois rien.

M. M. la mit alors près de la grille, la tourna de côté, et me dit de m'en assurer. En même temps elle lui retroussa la robe. — C'est vrai, lui dis-je, et je vous fais réparation d'honneur. Mais je maudissais en moi-même la chemise et la grille.

— Je crois, dis-je à M. M., que c'est un petit homme.

Sans attendre la réponse, je travaillai si bien que j'acquis par le toucher la conviction de son sexe, et je pus m'assurer que la petite ainsi que son institutrice étaient bien aises que j'acquiesse cette certitude.

Ayant retiré ma main, la petite donna un baiser à M. M., dont l'air riant la rassura, et demanda à son amie la liberté de s'absenter un moment. Je devais l'avoir mise dans le

cas d'être un instant seule, et moi-même j'étais dans un état d'irritation complète.

Dès que la petite fut sortie :

— Sais-tu bien, dis-je à M. M., que l'éclaircissement que tu m'as procuré me rend malheureux.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'ayant trouvé ta pensionnaire charmante, je me suis sentie l'envie de la posséder.

— J'en suis fâchée, car tu ne pourrais pas aller au delà de ce que tu as fait ; et puis, mon ami, je te connais, et, bien même tu pourrais te satisfaire sans danger quand elle, je ne te l'abandonnerais pas, car tu me la gâterais.

— Comment ?

— Penses-tu qu'après avoir été heureuse avec toi elle

— pourrait l'être avec moi ? Je perdrais trop à la comparaison.

— Donne-moi ta main.

— Pas du tout.

— Tiens.

— Je ne veux rien voir.

— Pas un peu ?

— Du tout.

— Mais en veux-tu à ma main et à mes yeux ?

— Au contraire. Si tu as eu du plaisir, j'en suis bien aise, et si tu lui a donné des désirs, elle m'en aimera davantage.

— Quel bonheur, mon ange, si nous pouvions nous trouver ensemble tous les trois en liberté !

— Je le sens ; mais ce n'est pas possible.

— Es-tu sûre que nous sommes à l'abri de tout œil curieux ?

— Très-sûre.

— La hauteur d'appui de cette fatale grille m'a dérobé bien des charmes ?

— Pourquoi ne t'es-tu pas mis à l'autre ? Elle est beaucoup plus basse.

— Allons-y.

— Non, pas aujourd'hui, car je ne saurais trouver d'excuse à ce changement.

— Je reviendrai demain, et je partirai pour Lyon à l'entrée de la nuit.

La petite étant revenue, je me mis debout devant elle. J'avais une foule de superbes breloques à mes chaînes de montre, et je n'avais pas eu le temps de me remettre entièrement en état de décence. Elle s'en aperçut; et mes breloques servant de prétexte à sa curiosité, elle me demanda si elle pouvait les voir,

— Tant qu'il vous plaira, mon bijou; les voir et les toucher aussi.

M. M., prévoyant ce qui allait arriver, nous dit qu'elle allait revenir. Je me hâtai de faire perdre à la trop curieuse pensionnaire tout l'intérêt qu'elle pouvait prendre aux breloques en lui mettant entre les mains un bijou d'une autre nature. Elle ne dissimula point son ravissement ni le plaisir qu'elle trouvait à satisfaire sa curiosité sur un objet tout nouveau pour elle, et dont, pour la première fois de sa vie, elle était maîtresse d'examiner toutes les parties en détail. Mais bientôt une effusion de liquide radical changea son examen en surprise, et je ne l'interrompis point dans sa ravissante contemplation.

Voyant M. M. revenir à pas lents, je baissai la toile et je m'assis. Mes montres étaient encore sur la hauteur d'appui. M. M. demanda à sa jeune amie si elle avait trouvé les breloques jolies.

— Oui, répondit la petite, mais d'un ton triste et rêveur.

Elle venait de faire en moins de deux heures un si long voyage qu'elle avait bien de quoi réfléchir. Je passai le reste de la journée à conter à M. M. mes aventures depuis que je l'avais quittée; comme il était trop tard pour pouvoir finir mon récit ce jour-là, je lui promis de revenir le lendemain à la même heure pour l'achever.

La petite, qui avait tout écouté, quoique j'eusse l'air de ne parler qu'à son amie, me dit qu'elle mourait d'envie de savoir comment j'avais fini avec la maîtresse du duc de Matalone.

Je soupai avec ma belle Désarmoises, et, après lui avoir donné des marques de tendresse jusqu'à minuit et l'avoir

assurée que je ne retardais mon départ que par amour pour elle, j'allai me coucher. Dès que j'eus diné, le lendemain, je me rendis au couvent, où, après avoir fait prévenir M. M., j'allai me placer derrière la grille qui avait la hauteur d'appui beaucoup plus convenable que celle derrière laquelle je me trouvais la veille.

Bientôt M. M. arriva seule, mais, prévoyant mon impatience, elle m'annonça que sa jolie compagne ne tarderait pas à venir.

— Tu lui a mis l'imagination en feu. Elle m'a tout conté en faisant mille folies et m'appelant son cher mari. Tu l'as séduite, et je suis bien aise que tu partes, car je crois qu'elle en perdrait la raison. Tu vas voir comment elle s'est vêtue.

— Es-tu bien sûre de sa discrétion ?

— Oui, j'en suis parfaitement sûre ; mais je te prie seulement de ne lui rien faire en ma présence. Quand je verrai le moment, je m'éloignerai.

— Tu es une divinité, mon cœur ; mais tu serais mieux que cela si tu voulais...

— Je ne veux rien pour moi, mon ami, parce que cela ne se peut pas.

— Tu pourrais...

— Non, je ne saurais avec toi me contenter d'un vain jeu qui ne ferait que donner une nouvelle ardeur à des feux mal éteints. Je te l'ai dit, je souffre, mais n'en parlons jamais plus.

Mais voilà le jeune adepte, l'air riant, l'œil plein de feu, vêtue d'une douillette courte ouverte par-devant, et une petite jupe de mousseline brodée qui ne lui dépassait pas le bas du mollet. Elle avait l'air d'une sylphide.

A peine assise elle me rappela l'endroit où j'avais interrompu mon récit. Je continuai ; et quand j'en fus à l'instant où donna Lucrezia me fit voir Leonilda toute nue, M. M. sortit, et la petite friponne me demanda aussitôt comment j'avais fait pour m'assurer que ma fille était pucelle.

La prenant alors à travers la fatale grille, contre

laquelle elle vint coller son joli corps, je lui montrai comment j'avais pu m'en assurer; et la petite trouva tant de plaisir à ce jeu que, loin d'éprouver aucune souffrance, elle se pâma deux fois en me pressant la main officieuse. Puis elle me donna la sienne pour me rendre le plaisir que je lui avais donné; et comme pendant cette douce occupation M. M. reparut, elle se hâta de me dire:

— Cela ne fait rien; je lui ai tout dit. Mon amie est bonne; elle ne sera pas fâchée.

M. M. en effet fit semblant de ne rien voir, et la précocite petite essuya sa main avec une sorte de volupté qui décelait combien elle était contente d'elle-même.

Je me remis à continuer mon histoire; mais lorsque j'en fus à la pauvre barrée de Turin, leur peignant toutes les peines que je m'étais vainement données pour la satisfaire, la petite devint si curieuse du fait que, pour que je pusse mieux l'instruire, elle s'offrit à moi dans la posture la plus séduisante. M. M. me voyant debout se sauva, prévoyant que je ne pourrais pas m'empêcher de lui manquer de parole.

— Mettez-vous à genoux sur la hauteur d'appui, me dit la jeune friponne, et laissez-moi faire.

Lecteur, vous devinez son intention, et elle aurait réussi sans doute si à l'orifice le feu qui me consumait n'avait distillé ma force.

La charmante néophyte sentit l'aspersion; mais persuadée bientôt de ma défaillance, elle se retira avec un peu de dépit. Mes doigts officieux s'efforcèrent de la dédommager, et j'eus le bonheur de la voir heureuse.

Je quittai ces êtres charmants à l'entrée de la nuit; leur promettant d'aller les revoir dans un an; mais en me retirant je ne pus m'empêcher de réfléchir combien ces asiles, que l'on croit réservés à la prière et à la pureté des mœurs, recèlent des germes de corruption, et combien une mère, souvent timorée, crédule et confiante, est dupe de croire que l'enfant de ses affections échappera dans la cellule d'une nonnette à l'exemple du vice et de la séduction qu'elle redoute pour elle dans le monde. Sous les verrous,

les désirs deviennent frénétiques ; et quels désirs que ceux qui naissent du besoin de l'amour !

De retour à l'auberge, je pris congé du blessé, que j'eus la satisfaction de laisser hors de danger. Je le priai en vain de disposer de ma bourse ; il me dit en m'embrassant qu'il se trouvait muni d'assez d'argent, et que d'ailleurs il n'aurait qu'à faire écrire à son père pour avoir tout ce qu'il pourrait désirer. Je lui promis de m'arrêter à Lyon et d'obliger Désarmoises à se désister de toute poursuite, lui disant que j'avais sur lui des droits qui l'empêcheraient de me refuser. Je lui tins parole. Après nous être donné le baiser d'adieu, j'emmenai sa future pour souper et rire jusqu'à minuit ; mais pour notre congé elle ne dut pas être contente de moi, car je ne lui parlai de ma tendresse qu'une seule fois : la jeune amie de M. M. m'avait presque mis à sec.

Je partis à la pointe du jour, et le lendemain j'arrivai à Lyon à l'hôtel du Parc. Avant fait inviter Désarmoises à venir me parler, je lui dis, sans rien déguiser, que les charmes de sa fille m'avaient séduit, que son amant était un très-aimable garçon, digne d'elle, et que j'attendais de son amitié qu'il donnât sans condition son consentement à leur mariage. Il fit tout ce que je voulus quand je lui eus déclaré que je ne pouvais continuer à être son ami qu'autant qu'il acquiescerait à tout et dans l'instant. Il me fit un écrit en présence de deux témoins, et, sans aucun retard, je l'envoyai par un exprès à Chambéry.

Ce faux marquis, comme il y en a tant, voulut me donner à dîner dans sa pauvre demeure. Sa fille cadette n'avait rien de son aînée, et sa femme me fit pitié. Avant de sortir, ayant adroitement mis six louis dans un morceau de papier, je les lui mis dans la main sans que son mari s'en aperçût. Un regard de reconnaissance me fit voir que ce présent était le bienvenu.

Étant obligé d'aller à Paris, je donnai à Désarmoises l'argent nécessaire pour qu'il allât m'attendre à Strasbourg avec mon Espagnol.

Je crus bien faire en n'emmenant que Costa; j'étais conseillé par mon mauvais génie.

Je pris la route du Bourbonnais, j'arrivai à Paris le troisième jour, et je descendis rue et hôtel du Saint-Esprit.

Avant de me coucher, j'écrivis un billet à M^{me} d'Urfé et je le lui envoyai par Costa. Je lui promettais d'aller dîner avec elle le lendemain. Costa était assez joli garçon; et comme il parlait mal le français et qu'il était un peu bête, j'étais sûr que M^{me} d'Urfé le prendrait pour un être extraordinaire. Elle me répondit qu'elle m'attendrait avec la plus vive impatience.

— Dis-moi, Costa, comment cette dame t'a reçu et comment elle a lu mon billet.

— Monsieur, elle ma regardé à travers un miroir, en prononçant des mots que je n'ai pas compris; puis, ayant fait trois fois le tour de sa chambre en brûlant des parfums, elle est venue d'un air majestueux me regarder attentivement, et, ensuite, avec un sourire très-agréable, elle m'a dit d'attendre sa réponse dans la chambre d'entrée.

CHAPITRE IV.

Mon séjour à Paris et mon départ pour Strasbourg, où je trouve la Renaud.
— Mes malheurs à Munich et mon triste séjour à Augsburg.

A dix heures du matin, rafraîchi par le sentiment agréable de me retrouver dans ce Paris si imparfait, mais si attrayant qu'aucune ville au monde ne peut lui disputer d'être la ville par excellence, je me rendis chez ma chère M^{me} d'Urfé, qui me reçut à bras ouverts. Elle me dit que le jeune d'Aranda se portait bien, et que, si je le voulais, elle le ferait dîner avec nous le lendemain. Je lui dis que cela me serait agréable, puis je l'assurai que l'opération par laquelle elle devait renaître homme se ferait aussitôt que Quérillinte, l'un des trois chefs des rose-croix, serait sorti des cachots de l'inquisition de Lisbonne.

— C'est pourquoi, ajoutai-je, je dois me rendre à Augsbourg dans le courant du mois prochain, où sous prétexte de m'acquitter d'une commission que je me suis procurée du gouvernement, j'aurai des conférences avec le comte de Stormont pour faire délivrer l'adepte. A cet effet, madame, j'aurai besoin d'une bonne lettre de crédit, de montres et de tabatières pour faire des présents à propos, car nous aurons des profanes à séduire.

— Je me charge volontiers de tout cela, mon cher ami; mais vous n'avez pas besoin de vous presser, car le congrès ne s'assemblera qu'en septembre.

— Il n'aura jamais lieu, madame, croyez-moi; mais les ministres des puissances belligérantes se réuniront également. Si, contre mes prévisions, le congrès se tenait, je me verrais dans la nécessité de faire un voyage à Lisbonne. Dans tous les cas, je vous promets que nous nous reverrons cet hiver. Les quinze jours que je vais passer ici me sont nécessaires pour détruire une cabale de Saint-Germain.

— Saint-Germain! il n'oserait pas retourner à Paris.

— Je suis certain, au contraire, qu'il y est en ce moment, mais il s'y tient caché. Le messenger d'État qui lui ordonna de partir de Londres l'a convaincu que le ministre anglais n'a pas été la dupe de la demande que le comte d'Affri fit de sa personne au nom du roi aux États-Généraux.

Tout ce récit était hasardé sur des probabilités, et on verra que je devinai juste.

M^{me} d'Urfé me fit alors compliment sur la charmante fille que j'avais fait partir de Grenoble. Valenglard lui avait tout écrit.

— Le roi l'adore, me dit-elle, et elle ne tardera pas à le rendre père. Je suis allée lui faire une visite à Passy avec la duchesse de Lauraguais.

— Elle accouchera d'un fils qui fera le bonheur de la France; et dans trente ans d'ici vous verrez des choses merveilleuses qu'il m'est malheureusement interdit de

vous dire avant votre transformation. Lui avez-vous parlé de moi?

— Pour cela, non; mais je suis sûre que vous trouverez le moyen de la voir, quand ce ne serait que chez M^{me} Varnier.

Elle ne se trompait pas; mais voici ce que le hasard amena, comme pour augmenter de plus en plus la folie de cette excellente dame.

Vers les quatre heures, nous causions de mes voyages, de mes projets, lorsque l'envie lui vint d'aller au bois de Boulogne. Elle me pria de l'accompagner, et je me rendis à ses désirs. Quand nous fûmes aux environs de Madrid, nous descendîmes; et, nous étant enfoncés dans le bois, nous allâmes nous asseoir au pied d'un arbre. Il y a aujourd'hui dix-huit ans, me dit-elle, que je me suis endormie seule à la même place où nous sommes. Pendant mon sommeil, le divin Horosmadis descendit du soleil et me tint compagnie jusqu'à mon réveil. En ouvrant les yeux, je le vis me quitter et remonter au ciel. Il me laissa enceinte d'une fille qu'il m'a enlevée il y a dix ans, sans doute pour me punir de ce qu'après lui je me suis oubliée un moment jusqu'à aimer un mortel. Ma divine Iriasis lui ressemblait.

— Vous êtes bien sûre que M. d'Urfé n'était pas son père?

— M. d'Urfé nem'a plus connue depuis qu'il m'a vue couchée à côté du divin Anaël.

— C'est le génie de Vénus Louchait-il?

— Extrêmement. Vous savez donc qu'il louche?

— Je sais aussi que dans la crise amoureuse il délouche.

— Je n'y ai pas fait attention. Il m'a aussi quittée à cause d'une faute que j'ai commise avec un Arabe.

— Il vous avait été envoyé par le génie de Mercure, ennemi d'Anaël.

— Il le faut bien, et j'eus bien du malheur.

— Non, cette rencontre vous a rendue apte à la transformation.

Nous nous acheminions vers la voiture quand tout à coup Saint-Germain s'offrit à nos regards; mais dès qu'il nous

eut aperçus, il rebroussa chemin et alla se perdre dans une autre allée. L'avez-vous vu? lui dis-je. Il travaille contre nous, mais nos génies l'ont fait trembler.

— Je suis stupéfaite. J'irai demain matin à Versailles pour donner cette nouvelle au duc de Choiseul. Je suis curieuse de voir ce qu'il dira.

Je quittai cette dame en entrant à Paris, et me rendis à pied chez mon frère, qui demeurait à la porte Saint-Denis. Il me reçut en poussant des cris de joie ainsi que sa femme, que je trouvai fort jolie, mais fort malheureuse, car le ciel avait refusé à son époux la faculté de prouver qu'il était homme, et elle avait le malheur d'en être amoureuse. Je dis le malheur, car son amour la rendait fidèle; sans cela son mari la traitant fort bien et la laissant parfaitement libre, elle aurait pu facilement trouver remède à son malheur. Elle était rongée de chagrin, parce que, ne devinant pas l'impuissance de mon frère, elle s'imaginait qu'il ne la privait de l'objet de ses désirs que parce qu'il ne répondait pas à l'amour qu'elle avait pour lui; et elle était excusable, car son mari paraissait un Hercule, et il l'était partout, excepté là où elle l'aurait voulu tel. Le chagrin lui occasionna une consommation dont elle mourut cinq ou six ans plus tard. Elle ne mourut pas pour punir son époux, mais nous verrons par la suite que sa mort fut pour lui une véritable punition.

Le lendemain j'allai faire une visite à M^{me} Varnier pour lui remettre la lettre de M^{me} Morin. J'en fus parfaitement reçu, et elle eut la bonté de me dire qu'il n'y avait personne au monde qu'elle eût plus désiré connaître que moi, car sa nièce lui avait raconté tant de choses, qu'elle en était devenue extrêmement curieuse. On sait que c'est la plus forte maladie des femmes. Vous verrez ma belle nièce, monsieur, ajouta-t-elle, et ce sera d'elle-même que vous apprendrez tout ce qui la concerne et l'état de son cœur.

Elle lui écrivit un billet à l'instant et mit sous la même enveloppe la lettre que m'avait remise M^{me} Morin. Si vous désirez connaître la réponse que me fera ma nièce, me dit M^{me} Varnier, je vous engage à dîner. J'acceptai,

et à l'instant elle fit fermer la porte à tout le monde.

Le petit Savoyard qui avait porté la lettre à Passy revint à quatre heures avec un billet conçu en ces termes :

« Le moment où je verrai M. le chevalier de Seingalt sera un des plus heureux de ma vie. Faites qu'il se trouve chez vous après-demain à dix heures, et s'il ne pouvait pas à cette heure, veuillez me le faire savoir. »

Après la lecture de ce billet, ayant promis d'être exact au rendez-vous, je quittai M^{me} Varnier et je me rendis chez M^{me} du Romain, qui m'obligea de lui fixer un jour tout entier pour la satisfaire sur une foule de questions qu'elle avait à me faire, et pour lesquelles il me fallait le secours de mon oracle.

Le lendemain, je sus de M^{me} d'Urfé la plaisante réponse que lui avait faite M. le duc de Choiseul lorsqu'elle lui avait annoncé la rencontre qu'elle avait faite du comte de Saint-Germain dans le bois de Boulogne. Je n'en suis pas surpris, lui avait dit ce ministre, puisqu'il a passé la nuit dans mon cabinet.

— Ce duc, homme d'esprit et surtout homme du monde, était d'un naturel expansif, et ne savait garder le secret que lorsqu'il s'agissait d'objets de haute importance; bien différent en cela de ces diplomates de fabrique qui croient se donner de l'importance en faisant les mystérieux sur des misères dont le secret importe aussi peu que la divulgation. Il est vrai que rarement une affaire paraissait importante à M. de Choiseul; et, au fait, si la diplomatie n'était pas la science de l'intrigue et de l'astuce, si la morale et la vérité étaient la base des affaires d'État, comme cela devrait être, le mystère serait plus ridicule que nécessaire.

Le duc de Choiseul avait fait semblant de disgracier Saint-Germain en France pour l'avoir à Londres en qualité d'espion; mais lord Halifax n'en fut pas la dupe, il trouva même la ruse grossière; mais ce sont là des gentillesses que tous les gouvernements se prêtent et se rendent pour n'avoir point de reproches à se faire.

Le petit d'Aranda, après m'avoir fait beaucoup de caresses, me pria d'aller déjeuner avec lui à son pensionnat, m'assurant que M^{lle} Viard me verrait avec plaisir.

Le lendemain je n'eus garde de manquer au rendez-vous de la belle Roman. J'étais chez M^{me} Varnier un quart d'heure avant l'arrivée de cette éblouissante brune, et je l'attendais avec un battement de cœur qui me prouvait que les petites faveurs que j'avais pu me procurer n'avaient pas suffi pour éteindre les feux qu'elle avait allumés en moi. Quand elle parut, son embonpoint m'imposa. Une sorte de respect qu'il me sembla devoir à une sultane féconde m'empêcha de l'approcher avec des démonstrations de tendresse; mais elle était bien loin de se croire plus faite pour être respectée qu'alors que je l'avais connue à Grenoble, pauvre mais immaculée. Elle me le dit en termes clairs après m'avoir cordialement embrassé. — On me croit heureuse, me dit-elle, tout le monde envie mon sort; mais peut-on être heureux quand on a perdu sa propre estime? Il y a six mois que je ne ris plus que du bout des lèvres, tandis qu'à Grenoble, pauvre et manquant presque du nécessaire, je riais d'une gaieté franche et sans contrainte. J'ai des diamants, des dentelles, un hôtel superbe, des équipages, un beau jardin, des femmes pour me servir, une dame de compagnie qui me méprise peut-être, et quoique je sois traitée en princesse par les premières dames de la cour qui viennent me voir familièrement, il n'y a pas de jour où je n'éprouve quelques mortifications.

— Des mortifications?

— Oui, des placets qu'on me présente pour solliciter des grâces, et que je suis forcée de renvoyer, en m'excusant sur mon impuissance, n'osant rien demander au roi

— Mais pourquoi ne l'osez-vous pas?

— Parce qu'il ne m'est pas possible de parler à mon amant sans avoir le monarque devant mes yeux. Ah! le bonheur est dans la simplicité et non dans le faste.

— Il est dans la conformité de son état, et il faut vous

efforcer de vous mettre à la hauteur de celui que le destin vous a fait.

— Je ne le puis ; j'aime le roi et je crains toujours de lui déplaire. Je trouve toujours qu'il me donne trop pour moi ; cela fait que je n'ose rien lui demander pour d'autres.

— Mais le roi serait heureux, j'en suis sûr, de vous prouver son amour en vous accordant des grâces pour les personnes auxquelles vous paraîtriez prendre de l'intérêt.

— Je le crois bien, et cela me rendrait heureuse, mais je ne puis me vaincre. J'ai cent louis par mois pour mes épingles ; je les distribue en aumônes et en présents : mais avec économie, pour arriver à la fin du mois. Je me suis fait une idée fautive, sans doute, mais qui me domine malgré moi ; je pense que le roi ne m'aime que parce que je ne l'importune pas.

— Et vous l'aimez ?

— Comment ne pas l'aimer ? Poli à l'excès, bon, doux, beau, *bagatelier* et tendre, il a tout ce qu'il faut pour subjuguier le cœur d'une femme. Il ne cesse de me demander si je suis contente de mes meubles, de ma garde-robe, de mes gens, de mon jardin ; si je désire quelque changement. Je l'embrasse, je le remercie, je lui dis que tout est pour le mieux, et je suis heureuse de le voir content.

— Vous parle-t-il du rejeton dont vous allez le doter ?

— Il me dit souvent que, dans mon état, je dois donner tous mes soins à ma santé. Je me flatte qu'il reconnaîtra mon fils pour prince de son sang ; la reine étant morte, il le doit en conscience.

— N'en doutez pas.

— Ah ! que mon fils me sera cher ! Quel bonheur d'être sûre que ce ne sera pas une fille ! Mais je n'en dis rien à personne. Si j'osais parler au roi de l'horoscope, je suis sûre qu'il voudrait vous connaître ; mais je crains la calomnie.

— Et moi aussi, ma chère amie. Continuez à vous taire là-dessus, et que rien ne vienne troubler un bonheur qui ne peut que s'accroître et que je suis heureux de vous avoir procuré.

Nous ne nous séparâmes point sans verser des larmes. Elle sortit la première après m'avoir embrassé et m'appelant son meilleur ami. Je restai seul avec M^{me} Varnier pour me remettre un peu, et je lui dis qu'au lieu de lui tirer son horoscope j'aurais dû l'épouser.

— Elle aurait été plus heureuse. Vous n'avez peut-être prévu ni sa timidité ni son manque d'ambition.

— Je puis vous assurer, madame, que je n'ai compté ni sur son courage, ni sur son ambition. J'ai perdu de vue mon bonheur, pour ne penser qu'au sien. Mais c'est fait. Je me consolerais cependant si je la voyais parfaitement heureuse. J'espère que cela viendra, surtout si elle accouche d'un fils.

Après avoir dîné avec M^{me} d'Urfé, nous décidâmes de renvoyer d'Aranda à sa pension, afin d'être plus libres dans nos fonctions cabalistiques; ensuite j'allai à l'Opéra, où mon frère m'avait donné rendez-vous pour me mener souper chez M^{me} Vanloo, qui me reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Vous aurez le plaisir, me dit-elle, de souper avec M^{me} Blondel et son mari. Le lecteur se rappellera que c'était Manon Baletti, que j'avais dû épouser.

— Sait-elle que je suis ici ? dis-je.

— Non, je me suis ménagé le plaisir de voir sa surprise.

— Je vous remercie de n'avoir pas voulu jouir de la mienne. Nous nous reverrons, madame; mais pour aujourd'hui je vous dis adieu, car, en homme d'honneur, je crois ne devoir jamais me trouver volontairement dans un endroit où sera M^{me} Blondel.

Je sortis, laissant tout le monde ébahi; et, ne sachant où aller, je pris un fiacre et j'allai souper avec ma belle-sœur, qui m'en sut un gré infini. Mais, pendant tout le petit souper, la charmante femme ne fit que se plaindre de son mari, qui n'aurait pas dû l'épouser, puisqu'il savait n'être pas en état de faire auprès d'une femme les fonctions d'un homme.

— Pourquoi n'en avez-vous pas essayé avant de vous marier.

— Mais était-il convenable que j'en fisse les avances? et puis, comment croire qu'un aussi bel homme ne serait bon à rien? Voici l'histoire. « Je dansais, comme vous le savez, à la Comédie-Italienne, et j'étais entretenue par M. de Saucy, trésorier aux économats du clergé. Ce fut lui qui conduisit votre frère chez moi. Il me plut et je ne fus pas longtemps à m'apercevoir qu'il m'aimait. Mon amant m'avertit que c'était le moment de faire ma fortune en me faisant épouser. Dans cette idée je formai le plan de ne lui rien accorder. Il venait chez moi le matin, me trouvait souvent seule au lit; nous causions, il paraissait s'enflammer, mais tout finissait par des baisers. Je l'attendais à une déclaration en forme pour amener la conclusion que je désirais. C'est alors que M. de Saucy me fit une rente viagère de mille écus, moyennant quoi je me suis retirée du théâtre.

« La belle saison étant venue, M. de Saucy invita votre frère à passer un mois à la campagne, m'emmenant avec lui, et, pour que tout fût couvert du voile de la décence, il fut convenu que je serais présentée comme sa femme. Cette proposition plut à Casanova, n'y voyant qu'un badinage, et ne pensant pas peut-être qu'elle pût tirer à conséquence. Il me présenta donc comme sa femme à toute la famille de mon amant ainsi qu'aux parents, conseillers au parlement, militaires, petits-maitres, et dont les femmes étaient du grand ton. Il trouva plaisant que le bon ordre de la comédie le mit en droit d'exiger que nous couchassions ensemble. Je ne pouvais pas m'y refuser sans m'exposer à faire la plus mauvaise figure; d'ailleurs, loin de me sentir la moindre répugnance pour cette concession, je n'y voyais qu'un prompt acheminement à ce qui faisait l'objet de tous mes vœux.

« Mais que vous dirai-je? votre frère, tendre en me donnant mille marques de son amour, m'ayant en sa possession pendant trente nuits de suite, ne vint jamais à la conclusion qui doit sembler si naturelle en pareille circonstance.

— Vous auriez dû juger alors qu'il en était incapable,

car, à moins d'être de marbre ou d'avoir fait vœu de chasteté en s'exposant à la plus violente des tentations, sa conduite était impossible.

— Cela vous paraît, mais le fait est qu'il ne se montra ni capable ni incapable de me donner des preuves de son ardeur.

— Pourquoi ne pas vous en assurer par vous-même?

— Un sentiment de vanité, d'orgueil même mal entendu ne me permit pas de me désabuser. Je ne soupçonnais pas la vérité, je me faisais mille idées qui flattaient mon amour-propre. Il me semblait que, m'aimant véritablement, il était possible qu'il craignît de m'éprouver avant d'être sa femme. Cela m'empêcha de me résoudre à l'épreuve humiliante d'aller aux enquêtes.

— Tout cela, ma chère belle-sœur, aurait pu être naturel, quoique peu ordinaire, si vous aviez été une jeune innocente; mais mon frère savait bien que votre noviciat était fait et parfait.

— Tout cela est très-vrai; mais que n'imagine pas la tête d'une femme amoureuse et que l'amour-propre aiguillonne autant que l'amour.

— Vous raisonnez fort bien, mais un peu tard.

— Je ne le sais que trop. Enfin nous revînmes à Paris, lui à sa demeure ordinaire, moi à ma petite maison, lui continuant à me faire la cour, moi le recevant et ne comprenant rien à une conduite si étrange. M. de Saucy, qui savait que rien de sérieux n'avait eu lieu entre nous, se perdit en conjectures et ne pouvait résoudre l'énigme. — Il a peur sans doute de te faire un enfant, me dit-il, et de se voir par là obligé de t'épouser. Je commençais à le croire aussi; mais je trouvais que cette manière de raisonner était étrange pour un homme amoureux.

» M. de Nesle, officier aux gardes-françaises, mari d'une jolie femme qui m'avait connue à la campagne, alla chez votre frère pour me faire une visite. Ne m'y trouvant pas, il lui demanda pourquoi je ne vivais pas avec lui. Il lui répondit tout bonnement que je n'étais pas sa femme et que ce n'avait été qu'une plaisanterie. M. de

Nesle vint chez moi pour savoir si cela était vrai ; et dès qu'il sut la vérité, il me demanda si je trouverais mauvais qu'il réussit à obliger Casanova à m'épouser. Je lui répondis que, bien au contraire, il me ferait grand plaisir. Il n'en voulut pas davantage. Il alla dire à votre frère que sa femme n'aurait jamais voulu converser avec moi d'égale à égale si je ne lui avais été présentée par lui-même comme son épouse, titre qui m'avait rendue apte à jouir de tous les privilèges de la bonne compagnie ; que son imposture était un affront pour toute la société, et qu'il devait réparer ses torts en m'épousant dans la huitaine ou accepter avec lui un duel au dernier sang. Il ajouta encore que dans le cas où il succomberait dans ce combat, il serait vengé par tous les hommes que son action avait offensés comme lui. Casanova lui répondit en riant que, bien loin de se battre pour ne pas m'épouser, il était prêt à rompre des lances pour m'avoir. — Je l'aime, et, si je lui plais, je suis tout disposé à lui donner ma main. Veuillez, ajouta-t-il, vous charger de préparer les voies, et je serai à vos ordres quand il vous plaira.

• M. de Nesle l'embrassa, lui promit de se charger de tout, puis vint me donner cette nouvelle, qui me combla de joie, et dans la semaine tout fut achevé. M. de Nesle nous donna un magnifique souper le jour de nos noces, et depuis ce jour j'ai le titre de sa femme ; mais titre vain, puisque, malgré la cérémonie et le oui fatal, je ne suis pas mariée, puisque votre frère est complètement nul. Je suis malheureuse, et il en a toute la faute, car il devait se connaître. Il m'a horriblement trompée.

— Mais il y a été forcé ; il est moins coupable qu'il n'est à plaindre. Je vous plains aussi beaucoup, et pourtant je vous donne tort ; car, après avoir couché tout un mois avec lui sans qu'il vous donnât une seule preuve de sa puissance, vous ne pouviez que supposer la vérité. Eussiez-vous même été parfaitement novice, M. de Saucy aurait dû vous mettre au fait ; car il doit bien savoir qu'il n'est pas au pouvoir d'un homme de se trouver côte à côte d'une jolie femme, et la presser à nu entre ses bras pendant si

longtemps, sans se trouver, malgré sa volonté, dans une situation physique telle, qu'il sera forcé de se dévoiler s'il n'est pas entièrement privé de la faculté qui fait son essence.

— Tout cela me semble vrai dans votre bouche ; et pourtant nous n'y avons pensé ni l'un ni l'autre, tant à le voir on est porté à le croire un Hercule.

— Je ne vois qu'un remède à votre mal, ma chère belle-sœur, c'est de faire annuler votre mariage ou de prendre un amant, et je crois mon frère trop raisonnable pour vous gêner en cela.

— Je suis parfaitement libre, mais je ne puis penser ni à un amant ni à un divorce ; car le bourreau me traite si bien que mon amour pour lui ne fait que s'accroître, ce qui sans doute augmente mon malheur.

Je voyais cette pauvre femme si malheureuse, que j'aurais volontiers consenti à la consoler ; mais il ne fallait pas y penser. Cependant sa confiance avait momentanément soulagé sa douleur ; je lui en fis compliment, et, après l'avoir embrassée de manière à lui prouver que je n'étais pas mon frère, je lui souhaitai une bonne nuit.

Le lendemain j'allai voir M^{me} Vanloo, qui me dit que M^{me} Blondel l'avait chargée de me remercier de ce que je n'étais pas resté, mais que son mari l'avait priée de me dire qu'il était bien fâché de ne m'avoir pas vu pour m'exprimer toute son obligation.

— Il a apparemment trouvé sa femme toute neuve ; mais ce n'est pas ma faute, et il n'en doit d'obligation qu'à Manon Baletti. On m'a dit qu'il a un joli poupon, qu'il demeure au Louvre, et qu'elle habite dans une autre maison, rue Neuve-des-Petits-Champs.

— C'est vrai ; mais il soupe tous les soirs avec elle.

— C'est un drôle de ménage !

— Très-bon, je vous assure. Blondel ne veut avoir sa femme qu'en bonne fortune. Il dit que cela entretient l'amour, et que, n'ayant jamais eu une maîtresse digne d'être sa femme, il est bien aise d'avoir trouvé une femme digne d'être sa maîtresse.

Je donnai tout le jour suivant à M^{me} du Romain, nous

occupant jusqu'au soir de questions fort épineuses. Je la laissai très-contente. Le mariage de M^{lle} Cotenfau, sa fille, avec M. de Polignac, arrivé cinq ou six ans plus tard, fut la conséquence de nos calculs cabalistiques.

La belle marchande de bas de la rue des Prouvaires que j'avais tant aimée n'était plus à Paris; un certain M. de Langlade l'avait enlevée, et son mari était dans la misère. Camille était malade, Coraline était devenue marquise et maîtresse en titre de M. le comte de la Marche, fils du prince de Conti, auquel elle avait donné un fils que j'ai connu vingt ans plus tard portant la croix de Malte et le nom de chevalier de Montréal. Plusieurs autres jeunes personnes que j'avais connues étaient allées figurer en province en qualité de veuves, ou étaient devenues inaccessibles.

Tel était Paris de mon temps. Les changements qui s'y faisaient en filles, en intrigues, en principes, allaient aussi rapidement que les modes.

Je donnai tout un jour à mon ancien ami Baletti, qui avait quitté le théâtre après avoir perdu son père et épousé une jolie figurante; il travaillait sur l'herbe mélisée, espérant parvenir à trouver la pierre philosophale.

Je fus agréablement surpris au foyer de la Comédie-Française en voyant le poète Poinciset, qui, après m'avoir embrassé à plusieurs reprises, me dit qu'à Parme M. du Tillot l'avait comblé de bienfaits.

— Il ne m'a point placé, me dit-il, parce qu'en Italie on ne sait que faire d'un poète français.

— Savez-vous quelque chose de lord Limore? lui dis-je.

— Oui, il a écrit de Livourne à sa mère en lui annonçant qu'il allait passer aux Indes, et que, si vous n'aviez pas eu la bonté de lui donner mille louis, il serait actuellement dans les prisons de Rome.

— Je m'intéresse beaucoup à son sort, et je verrais volontiers milady avec vous.

— Je vous annoncerai, et je suis bien sûr qu'elle vous retiendra à souper, car elle a la plus grande envie de vous voir.

— Comment vous trouvez-vous ici? lui dis-je; êtes-vous content d'Apollon?

— Il n'est pas le dieu du Pactole; je suis sans le sou, je n'ai pas une chambre, et j'accepterai volontiers à souper si vous voulez m'inviter. Je vous lirai le *Cercle*, que les comédiens ont reçu et que j'ai dans ma poche. Je suis sûr que cette pièce aura du succès.

Ce *Cercle* était une petite pièce en prose dans laquelle le poète jouait le jargon du médecin Herrenschwand, frère de celui que j'avais connu à Soleure. Elle eut effectivement un grand succès de vogue.

Je le menai à souper, et le pauvre nourrisson des Muses mangea comme quatre. Le lendemain il vint m'annoncer que la comtesse Limore m'attendait à souper.

Je trouvai cette dame, belle encore, avec M. de Saint-Albin, archevêque de Cambrai, amant suranné qui dépendait pour elle tout le revenu de son archevêché. Ce digne prince de l'Église était un des fils naturels du duc d'Orléans, le célèbre régent de France, et d'une comédienne. Il soupa avec nous, mais il n'ouvrit la bouche que pour manger; et sa maîtresse ne me parla que de son fils, dont elle portait aux nues l'esprit et les talents, tandis qu'au fait lord Limore n'était qu'un vaurien; mais je crus devoir faire la chouette. Il y aurait eu de la cruauté à la contredire. Je la quittai en lui promettant de lui écrire s'il m'arrivait de rencontrer son fils.

Poinsinet, qui était, comme on dit, sans feu ni lieu, vint passer la nuit dans ma chambre; et, le lendemain, après lui avoir fait prendre deux tasses de chocolat, je lui donnai de quoi se louer une chambre. Je ne l'ai plus revu, s'étant noyé quelques années après, non dans l'Hippocrène, mais dans le Guadalquivir. Il me dit qu'il avait passé huit jours chez M. de Voltaire, et qu'il s'était hâté de retourner à Paris pour faire sortir de la Bastille l'abbé Morellet.

Je n'avais plus rien à faire à Paris, et je n'attendais pour en partir que les habits que je faisais faire et une croix de rubis et de diamants de l'ordre dont le saint-père m'avait décoré.

J'attendais le tout dans cinq ou six jours, lorsqu'un contre-temps m'obligea de partir précipitamment. Voici cet événement, que j'écris à contre-cœur, car ce fut une imprudence de ma part qui faillit me coûter la vie et l'honneur, comptant pour rien plus de cent mille francs. Je plains les sots qui, tombés dans le malheur, s'en prennent à la fortune, tandis qu'ils ne devraient s'en prendre qu'à eux seuls.

Je me promenais aux Tuileries vers les dix heures du matin, lorsque j'eus le malheur de rencontrer la Dangenancour avec une autre fille. Cette Dangenancour était une figurante de l'Opéra avec laquelle, avant mon dernier départ de Paris, j'avais désiré vainement de faire connaissance. Me félicitant de l'heureux hasard qui me la faisait rencontrer si à propos, je l'abordai et je n'eus pas besoin de beaucoup la prier pour lui faire accepter un diner à Choisy.

Nous nous dirigeâmes vers le Pont-Royal, et là, prenant un fiacre, nous partons. Après avoir ordonné le diner, nous sortions pour faire un tour de jardin, quand je vis sortir d'un fiacre deux aventuriers que je connaissais et deux filles amies de celles que je conduisais. La malencontreuse hôtesse, qui se trouvait sur la porte, vint nous dire que si nous voulions être servis ensemble, elle nous donnerait un diner excellent : je ne dis rien, ou plutôt je me rendis au *oui* de mes deux grivoises. Nous dinâmes effectivement très-bien, et, après avoir payé, au moment où nous allions retourner à Paris, je m'aperçus que je n'avais pas une bague que pendant le diner j'avais ôtée de mon doigt pour la laisser voir à l'un des deux aventuriers, nommé Santis, qui s'était montré curieux de l'examiner. C'était une jolie miniature dont l'entourage en brillants m'avait coûté vingt-cinq louis. Je priai très-poliment Santis de me rendre ma bague; il me répondit avec un grand sang-froid qu'il me l'avait rendue. Si vous me l'aviez rendue, répliquai-je, je l'aurais, et je ne l'ai pas. Il persiste; les filles ne disaient rien, mais l'ami de Santis, Portugais, nommé Xavier, osa me dire qu'il l'avait

vu me la rendre. — Vous en avez menti, lui dis-je, et saisissant Santis à la cravate, je lui dis qu'il ne sortirait pas que je n'eusse ma bague. Mais en même temps, le Portugais s'étant levé pour secourir son ami, je fais un pas en arrière, et, l'épée à la main, je réitère mon propos. L'hôtesse étant survenue et jetant les hauts cris, Santis me dit que si je voulais écouter deux mots à l'écart il me persuaderait. Croyant bonnement qu'il avait honte de me restituer ma bague en présence de tout le monde, mais qu'il allait me la remettre tête à tête, je rengainai en lui criant : Sortons ! Xavier monta dans le fiacre avec les quatre donzelles et ils retournèrent à Paris.

Santis me suivit derrière le château, et là, prenant un air riant, il me dit que, voulant faire une plaisanterie, il avait mis ma bague dans la poche de son ami, mais qu'à Paris il me la rendrait.

— C'est un conte, lui dis-je, votre ami prétend vous avoir vu me la rendre, et vous l'avez laissé partir. Me croyez-vous assez neuf pour être dupe d'un badinage de cette espèce ? Vous êtes deux voleurs. En disant cela j'allonge la main pour saisir la chaîne de sa montre, mais il recule et tire son épée. Je tire la mienne, et, à peine en garde, il me porte une botte allongée que je pare ; et, me fendant sur lui, je le traverse d'outre en outre. Il tombe en appelant au secours. Je rengaine mon épée, et sans m'embarrasser de lui, je vais rejoindre mon fiacre et je pars pour Paris.

Je descendis dans la place Maubert et me rendis à pied à mon hôtel en prenant une rue détournée. J'étais sûr que personne ne serait allé me chercher à mon logement, car mon hôte même ne savait pas mon nom.

J'employai le reste de ma journée à faire mes malles, et, après avoir ordonné à Costa de les placer sur ma voiture, j'allai chez M^{me} d'Urfé, que j'informai de mon aventure, en la priant, lorsque ce qu'elle devait me donner serait prêt, de le consigner à Costa, qui viendrait me rejoindre à Augsbourg. J'aurais dû lui dire de m'expédier le tout par un de ses domestiques ; mais mon bon génie

m'avait abandonné ce jour-là. Au reste, je ne croyais pas que Costa fût un voleur.

De retour à l'hôtel du Saint-Esprit, je donnai mes instructions au coquin en lui commandant de faire diligence, d'être discret, et lui remettant l'argent nécessaire pour le voyage.

Ma voiture attelée de quatre chevaux de louage qui me menèrent à la seconde poste, je partis de Paris et je ne m'arrêtai qu'à Strasbourg, où je trouvai Désarmoises et mon Espagnol.

N'ayant rien à faire dans cette ville, je voulais passer le Rhin sur-le-champ, mais Désarmoises me persuada d'aller avec lui à l'Esprit pour y voir une jolie personne qui n'avait différé son départ pour Augsbourg que dans l'espoir que nous pourrions faire le voyage ensemble. — C'est une jeune dame de vos connaissances, me dit le faux marquis ; mais j'ai dû lui donner ma parole d'honneur de ne point vous dire son nom. Elle n'a avec elle que sa femme de chambre, et je suis sûr que vous serez content de la voir.

Ma curiosité me fit céder. Je suis Désarmoises et j'entre dans une chambre où je vois une jolie femme, mais que je ne reconnus pas d'abord. Ma mémoire me revenant, je vis que c'était une danseuse que j'avais trouvée charmante sur le théâtre de Dresde, il y avait alors huit ans. Elle appartenait alors au comte de Brühl, grand écuyer du roi de Pologne, électeur de Saxe ; mais je n'avais pas même tenté de lui faire ma cour. La trouvant alors riche en équipage et prête à partir pour Augsbourg, je me peignis de suite tout le plaisir qu'une pareille rencontre allait me procurer.

Après les allures ordinaires d'une agréable reconnaissance de part et d'autre, nous fixâmes notre départ au lendemain matin pour aller ensemble à Augsbourg. La belle allait à Munich ; mais, comme je n'avais rien à faire dans cette petite capitale, nous demeurâmes d'accord qu'elle irait toute seule.

— Je suis bien sûre, me dit-elle ensuite, que vous pren-

drez le parti d'y venir vous-même, car les ministres des puissances qui doivent composer le congrès ne se rendront à Augsbourg que dans le courant du mois de septembre.

Nous soupâmes ensemble et le lendemain nous partîmes, elle dans sa voiture, avec sa femme de chambre, et moi dans la mienne avec Désarmoises, précédé de le Duc en courrier; mais, à Rastadt, nous changeâmes d'allure; la Renaud crut donner moins sujet aux spéculations de la curiosité en venant dans ma voiture qu'en restant dans la sienne, et Désarmoises alla volontiers occuper sa place auprès de la suivante. Nous ne tardâmes pas à devenir intimes. Elle me fit part de ses affaires, au moins en apparence, et moi je lui confiai tout ce que je n'avais pas intérêt de lui taire. Je lui dis que j'avais une commission de la cour de Lisbonne; elle me crut, et je crus aussi qu'elle n'allait à Munich et à Augsbourg que pour y vendre ses diamants.

La conversation étant tombée sur Désarmoises, elle me dit que je pouvais fort bien le garder en ma société, mais que je ne devais point lui permettre de se donner le titre de marquis.

— Mais, lui dis-je, il est fils du marquis Désarmoises de Nancy.

— Ce n'est qu'un vieux courrier auquel le département des affaires étrangères fait une mince pension. Je connais le marquis Désarmoises qui vit à Nancy, et qui n'est pas aussi âgé que lui.

— Il est dans ce cas un peu difficile qu'il soit son père.

— L'hôte de l'Esprit l'a connu courrier.

— Comment l'as-tu connu?

— Nous avons diné ensemble à table d'hôte. Après le dîner, il vint me trouver dans ma chambre et me dit qu'il attendait quelqu'un pour partir pour Augsbourg et que nous pourrions faire le voyage ensemble. Il vous nomma et, après quelques questions que je lui fis, je jugeai que ce ne pouvait être que vous, et nous voilà, ce dont je suis bien aise. Mais écoutez, je vous conseille de renoncer

aux faux noms et aux fausses qualités; pourquoi vous faites-vous appeler Seingalt?

— C'est mon nom, ma chère; mais il n'empêche pas que ceux qui me connaissent d'ancienne date ne puissent m'appeler aussi Casanova; car je suis l'un et l'autre. Vous pouvez très-bien comprendre cela.

— Oui, je le comprends. Votre mère est à Prague; et, comme elle ne reçoit rien de sa pension, à cause de la guerre, je crois qu'elle peut se trouver un peu gênée.

— Je le sais; mais je n'oublie pas mes devoirs de bon fils; je lui ai envoyé de l'argent.

— Je vous en félicite. Où logerez-vous à Augsbourg?

— Je louerai une maison; et, si cela vous amuse, je vous en ferai la maîtresse, et vous en ferez les honneurs.

— C'est charmant, mon ami! Nous y donnerons de bons soupers et nous passerons la nuit à jouer.

— Le plan est délicieux.

— Je me charge de vous trouver une excellente cuisinière; celles de Bavière sont justement renommées. Nous ferons bonne figure au congrès, et on dira que nous nous aimons à la folie.

— Bien entendu, mon cœur, que je n'entends point raillerie sur le compte de la fidélité.

— Sur ce point, mon ami, fiez-vous à moi. Vous savez bien comment je vivais à Dresde.

— Je m'y fie, mais pas en aveugle, je t'en préviens. En attendant, mettons de l'égalité entre nous, et dis-moi tout. Cela convient mieux à l'amour.

— Eh bien, embrasse-moi.

Ma belle Renaud n'aimait pas à voyager la nuit parce qu'elle aimait à souper copieusement et à se coucher lorsque la tête lui tournait. La chaleur du vin en faisait alors une bacchante difficile à contenter; mais, quand je n'en pouvais plus, je la priais de me laisser tranquille, et force lui était de m'obéir.

Arrivés à Augsbourg, nous allâmes descendre aux Trois Maures, mais l'hôte, en nous disant qu'il nous ferait servir un bon diner, m'annonça qu'il ne pourrait point me

loger, parce que le ministre de France avait retenu l'hôtel tout entier. Je pris le parti d'aller trouver M. Carli, banquier, auprès duquel j'étais accrédité, et dans l'instant il me procura une jolie maison meublée avec un jardin que je louai pour six mois, et que la Renaud trouva fort de son goût.

Il n'y avait encore personne à Augsbourg. La Renaud, devant se rendre à Munich, me fit comprendre que je m'ennuierais pendant son absence, et sut m'engager à l'accompagner. Nous nous logeâmes à l'auberge du Cerf, où nous nous trouvâmes fort bien; Désarmoises alla se loger ailleurs. Mes affaires n'ayant rien de commun avec ma nouvelle compagne, je lui donnai une voiture et un laquais de place spécialement pour elle, et j'en pris autant pour moi.

L'abbé Gama m'avait remis une lettre du commandeur Almada pour lord Stormon, ministre d'Angleterre à la cour de Bavière. Ce seigneur se trouvant à Munich, je m'empressai de faire ma commission. Il me reçut fort bien, et m'assura que, lorsqu'il en serait temps, il ferait tout ce qui dépendrait de lui, lord Halifax l'ayant informé de toute l'affaire. En sortant de chez sa seigneurie bretonne, j'allai faire ma cour à M. de Folard, ministre de France, auquel je présentai une lettre que m'avait fait remettre M. de Choiseul par M^{me} d'Urfé. M. de Folard me fit beaucoup d'accueil et m'invita à diner pour le lendemain, et le jour suivant il me présenta à l'électeur.

Pendant les quatre funestes semaines que je passai à Munich, la maison de ce ministre fut la seule que je fréquentai. J'appelle ces quatre semaines funestes, et à bon droit; car pendant ce temps je perdis tout mon argent, je mis en gage pour plus de quarante mille francs de bijoux que je n'ai jamais dégagés, et enfin, ce qui est le pis, parce que je perdis ma santé. Mes assassins furent cette Renaud et ce Désarmoises qui me devait tant et qui me récompensa si mal.

Le troisième jour de mon arrivée à Munich, je fus obligé de faire une visite particulière à l'électrice douairière

de Saxe. Ce fut mon beau-frère, qui était à la suite de cette princesse, qui m'y engagea, en me disant que je ne pouvais pas m'en dispenser, car elle me connaissait; et d'ailleurs elle s'était déjà informée de moi. Je n'eus pas à me repentir de ma condescendance, car l'électrice me reçut bien et me fit beaucoup causer; elle était curieuse comme toutes les personnes oisives qui ne savent point se suffire, parce qu'elles ne trouvent point assez de ressources dans leur esprit ni dans leur instruction.

J'ai fait bien des sottises dans ma vie; je le confesse avec autant de candeur que Rousseau, j'y mets moins d'amour-propre que ce malheureux grand homme; mais j'en ai fait peu d'aussi fortes et d'aussi absurdes que celle d'aller à Munich, alors que je n'y avais rien à faire. Mais j'étais dans une crise; c'était une époque où mon fatal génie allait *crescendo* de sottise en sottise depuis mon départ de Turin, et même depuis mon départ de Naples. Ma chute de nuit, ma soirée chez Limore, ma liaison avec Désarmoises, ma partie à Choisy, ma confiance en Costa, mon union avec la Renaud, et, plus que tout, mon inconcevable ineptie de me livrer en dupe au jeu de pharaon dans une cour où les joueurs qui tenaient la banque étaient réputés les plus habiles de l'Europe à corriger la fortune! Là se trouvait entre autres le fameux, l'infâme Affisio, l'associé du duc Frédéric de Deux-Ponts, que ce prince décorait du titre de son aide de camp, et que tout le monde connaissait pour le plus adroit coquin qu'il fût possible d'imaginer.

Je jouais tous les jours, et, perdant souvent sur parole, l'embarras de devoir payer le lendemain me causait des chagrins cuisants. Quand j'eus épuisé mon crédit chez les banquiers, il fallut recourir aux juifs qui ne prêtent que sur gages, et ce fut Désarmoises qui fut mon entremetteur avec la Renaud, qui finit par se rendre maîtresse de tout. Ce ne fut pas là le plus affreux service qu'elle me rendit; elle me communiqua un mal qui la rongea, mais qui, en exerçant ses ravages à l'intérieur, laissait son extérieur intact, et d'autant plus dangereux

que sa fraîcheur semblait annoncer la santé la plus parfaite. Enfin ce serpent sorti de l'enfer pour ma ruine m'avait tellement mis sous le charme, que je négligeai la maladie pendant un mois, parce qu'elle sut me persuader qu'elle serait déshonorée si, pendant notre séjour à Munich, je m'étais mis entre les mains d'un chirurgien, toute la cohue de la cour sachant que nous vivions maritalement ensemble.

Je ne me conçois pas quand je réfléchis à cette incroyable condescendance, surtout lorsque chaque jour je renouvelais le poison qu'elle avait infiltré dans mes veines.

Mon séjour à Munich fut une espèce de malédiction, ou plutôt pendant ce mois fatal je les vis toutes réunies comme pour me donner un avant-goût de tous les maux que souffrent les âmes des réprouvés. La Renaud aimait le jeu, et Désarmoises taillait de moitié avec elle. Je ne voulus jamais être de leur partie, car le faux marquis trichait sans aucun ménagement et souvent avec plus d'impudence que d'adresse. Il invitait chez moi des gens de mauvaise compagnie qu'il traitait à mes frais; puis dans leur jeu il se passait chaque soir des scènes scandaleuses.

L'électrice douairière de Saxe me causa la plus sensible mortification les deux dernières fois que j'eus l'honneur de lui parler.

— On sait ici, monsieur, comment vous vivez avec la Renaud et la vie qu'elle mène chez vous, peut-être à votre insu, me dit cette princesse; cela vous fait grand tort, et je vous conseille d'en finir.

Elle ne savait pas que j'y étais forcé de toutes les manières. Il y avait un mois que j'étais parti de Paris, et je n'avais encore reçu aucune nouvelle de M^{me} d'Urfé ni de Costa. Je ne pouvais pas en deviner la raison, mais je commençais à soupçonner la fidélité de mon Italien. J'appréhendais aussi que ma bonne M^{me} d'Urfé fût morte, ou devenue sage, ce qui pour moi aurait eu le même résultat; et l'état où je me trouvais me mettait dans la l'impuissance de retourner à Paris pour m'y informer de tout ce qu'il

m'était si nécessaire de savoir, autant pour la tranquillité de mon âme que pour le rétablissement de ma bourse.

J'étais donc dans une détresse complète; et ce qui me peinait le plus, c'est que j'étais forcé de m'avouer que j'éprouvais un commencement d'abattement, fruit ordinaire de l'âge; je n'avais plus cette confiance insouciant que donnent la jeunesse et le sentiment de la force, et cependant l'expérience ne m'avait pas assez mûri pour me corriger. Néanmoins, par un reste de cette habitude que donne un caractère résolu, je pris soudainement congé de la Renaud en lui disant que je l'attendrais à Augsbourg. Elle ne fit aucun effort pour me retenir, mais elle me promit de me rejoindre au plus tôt, étant au moment de vendre avantageusement ses pierreries. Je partis précédé de le Duc et bien aise que Désarmoises trouvât bon de rester avec l'indigne créature dont je lui devais la malheureuse connaissance. Arrivé à ma jolie maison d'Augsbourg, je me mis au lit, décidé à n'en sortir que mort ou délivré du venin qui me rongait. M. Carli, mon banquier, que je priai de passer chez moi, me recommanda un certain Kefalides, élève du fameux Fayet, qui, plusieurs années auparavant, m'avait délivré d'un mal pareil à Paris. Ce Kefalides passait pour le meilleur chirurgien d'Augsbourg. Après avoir examiné mon état, il m'assura qu'il me guérirait par des sudorifiques sans avoir à recourir à fatal bistouri. Il commença en conséquence par me mettre à la diète la plus sévère, m'ordonna des bains et me soumit à des frictions mercurielles. Je subissais ce régime depuis six semaines, et loin de me trouver guéri, je me sentais dans un état pire que lorsqu'il m'avait entrepris. J'étais d'une maigreur épouvantable, et j'avais deux tumeurs inguinales d'une grosseur monstrueuse. Je dus me résoudre à les laisser ouvrir; mais cette opération douloureuse, outre qu'elle faillit me coûter la vie, ne servit de rien. Il coupa maladroitement l'artère, ce qui occasionna une hémorrhagie qu'on eut beaucoup de peine à arrêter, et qui m'aurait donné la mort sans les soins que je reçus de M. Algardi,

médecin bolonais qui était au service du prince-évêque d'Augsbourg.

Ne voulant plus entendre parler de Kefalides, le docteur Algardi me prépara en ma présence quatre-vingt-dix pilules composées de dix-huit grains de manne. Je prenais une de ces pilules le matin, buvant ensuite un grand verre de lait coupé, et une autre le soir, après quoi je mangeais une soupe d'orge, et c'était là toute ma nourriture. Ce remède héroïque me rendit la santé en deux mois et demi, temps que je passai dans de grandes souffrances ; mais je ne commençai à reprendre mon embonpoint et mes forces que vers la fin de l'année.

Ce fut pendant mes souffrances que j'appris les circonstances de l'évasion de Costa emportant les diamants, les montres, les tabatières, le linge et les habits brodés que M^{me} d'Urfé lui avait remis pour moi dans une bonne malle avec cent louis qu'elle lui avait donnés pour son voyage. Cette bonne dame m'envoya une lettre de change de cinquante mille francs, que fort heureusement elle n'eut pas le temps de remettre à mon voleur, et cette somme vint fort à propos pour m'arracher à l'espèce d'indigence où m'avait plongé mon inconduite.

J'eus à la même époque un autre chagrin qui me fut bien sensible, ce fut de découvrir que le Duc me volait. Je lui aurais pardonné s'il ne m'avait forcé à une publicité que je n'aurais pu éviter qu'en me compromettant. Malgré cela, je le gardai jusqu'à mon retour à Paris au commencement de l'année suivante.

Vers la fin du mois de septembre, quand on fut certain qu'il n'y aurait point de congrès, la Renaud passa par Augsbourg avec Désarmoises pour retourner à Paris ; mais elle n'osa pas venir me voir, dans la crainte que je ne lui fisse rendre mes effets, dont elle s'était emparée, sans m'en prévenir, et sans doute elle me supposait instruit de cette friponnerie. Quatre ou cinq ans plus tard elle épousa, à Paris, un certain Bohmer, le même qui donna au cardinal de Rohan le fameux collier qu'il croyait destiné à la malheureuse Marie-Antoinette, reine

de France. Elle était à Paris quand j'y revins, mais je ne fis aucune démarche pour la voir, voulant tout oublier si la chose était possible. Je le devais, car, dans tout ce que je fis pendant cette malheureuse année, ce que je trouvais de plus méprisable, c'est la triste conduite que j'avais menée, ou plutôt ma propre personne. Cependant je n'aurais pas assez méprisé l'infâme Désarmoises pour me priver du plaisir de lui couper les oreilles s'il m'en avait laissé le temps ; mais le vieux coquin, qui prévoyait sans doute le traitement que je lui réservais, s'esquiva. Il est mort misérable et étique en Normandie peu de temps après.

A peine ma santé fut-elle rétablie, qu'oubliant tous mes malheurs passés je recommençais à me divertir. Anna Midel, mon excellente cuisinière, qui avait été si longtemps oisive, dut se mettre en besogne pour satisfaire mon appétit glouton ; car pendant trois semaines je fus affecté d'une faim dévorante, mais nécessaire à mon tempérament afin de rendre à mon individu sa première forme. Le graveur mon hôte et la jolie Gertrude sa fille, que je faisais manger avec moi, me regardaient avec une sorte de stupeur et craignaient des suites funestes de mon intempérance. Mon cher docteur Algardi, qui m'avait sauvé la vie, me prédisait une indigestion qui devait me mener au tombeau ; mais le besoin de manger était plus fort que ses raisons ; je n'écoutais rien, et je fis bien ; car, à force de bien manger, je recouvrai mon état primitif, et je me sentis bientôt apte à recommencer mes offrandes au dieu pour lequel je venais de tant souffrir.

Ma cuisinière et Gertrude, toutes deux jeunes et jolies, me rendirent amoureux, et, la reconnaissance s'en mêlant, je leur fis part de mon amour à toutes deux à la fois ; car j'avais prévu qu'en les attaquant séparément je n'aurais vaincu ni l'une ni l'autre. En outre, je savais que je n'avais pas beaucoup de temps à perdre, parce que je m'étais engagé avec M^{me} d'Urfé à souper avec elle le premier jour de l'an 1762, dans un appartement qu'elle m'avait meublé rue du Bac. Elle l'avait orné de superbes ta-

piisseries que René de Savoie avait fait faire, et sur lesquelles toutes les opérations du grand œuvre étaient représentées. Elle m'avait écrit qu'elle avait été à Choisy, et qu'elle y avait appris que l'Italien Santis, que j'y avais étendu d'un coup d'épée qui l'avait traversé d'outre en outre, après avoir été guéri de sa blessure, avait été enfermé à Bicêtre pour cause de flouteries.

Gertrude et Anna Midel m'occupèrent agréablement pendant le reste de mon séjour à Augsbourg ; mais elles ne me captivèrent pas au point de me faire négliger la bonne société ; j'allais passer mes soirées d'une manière très-agréable chez le comte Max de Lamberg, qui demeurait avec le titre de grand maréchal à la cour du prince-évêque. Son épouse, femme charmante, avait tout ce qu'il faut pour attirer bonne et nombreuse compagnie. Je fis chez ce comte la connaissance du baron de Selen-tin, capitaine au service de Prusse, établi à Augsbourg, où il recrutait pour son maître. Ce qui m'attachait particulièrement au comte Lamberg, c'était son génie littéraire. Savant de première classe et surtout fort érudit, il a publié plusieurs ouvrages fort estimés. J'ai entretenu avec lui un commerce de lettres qui n'a cessé qu'à sa mort, arrivée par sa faute il y a quatre ans, en 1792 ; mais j'aurais dû dire par celle de ses médecins, qui le traitèrent par le mercure d'une maladie où Vénus n'avait aucune part, et qui ne servit qu'à le faire calomnier après sa mort.

Sa veuve, toujours aimable, vit encore en Bavière, chérie de ses amis et de ses filles, qu'elle a parfaitement mariées.

Dans ce temps-là, une pauvre petite troupe de comédiens, mes compatriotes, arriva à Augsbourg, et je lui fis obtenir la permission de représenter sur un petit mauvais théâtre. Comme elle donna occasion à une petite histoire qui m'amusa parce que j'en fus le héros, je vais la donner à mes lecteurs dans l'espoir de leur être agréable.

CHAPITRE V.

Les comédiens et la comédie. — Bassi. — La Strasbourgeoise. —
Le comte femelle. — Mon retour à Paris. — Mon arrivée à Metz.
— La jolie Raton et la fausse comtesse de Lascaris.

Une femme laide, mais dégourdie et causeuse comme une Italienne, s'étant présentée chez moi, me supplia de vouloir bien intercéder auprès des magistrats pour que l'on permît à la troupe dont elle faisait partie de jouer la comédie. Elle était laide, mais elle était Italienne et pauvre, et, sans lui demander son nom, sans m'informer si la troupe en valait la peine, je lui promis de m'employer pour elle, et je lui obtins sans difficulté la grâce qu'elle sollicitait.

Étant allé à la première représentation, je reconnus avec surprise dans le premier acteur un Vénitien avec lequel, vingt ans plus tôt, j'avais étudié au collège de Saint-Cyprien. Il s'appelait Bassi, et, comme moi, il avait quitté le métier de prêtre. Sa fortune lui avait fait embrasser le métier d'histriion, et, selon toute apparence, il était dans la misère, tandis que moi, lancé par le hasard dans une route tout aventureuse, j'avais l'air d'être dans l'opulence.

Curieux de connaître ses aventures, et attiré par ce sentiment de bienveillance qui nous porte vers un compagnon de jeunesse et surtout de collège, voulant aussi jouir de sa surprise lorsqu'il m'aurait reconnu, j'allai le trouver sur la scène dès que la toile fut baissée. Il me reconnut de prime abord, poussa un cri de joie, et, après m'avoir embrassé, il me présenta à sa femme, la même qui était venue me parler, et à sa fille, âgée de treize à quatorze ans, fort jolie et que j'avais vue danser avec plaisir. Il ne s'en tint pas là; voyant que je lui faisais bonne mine ainsi qu'à sa famille, il se tourna vers ses camarades, dont il était directeur, et me présenta sans façon

comme son meilleur ami. A ce nom d'ami, ces bonnes gens m'e voyant habillé comme un seigneur, portant une croix en sautoir, me firent prendre pour un fameux charlatan cosmopolite qu'on attendait à Augsbourg, et Bassi ne chercha point à les désabuser, ce qui me parut singulier.

Quand la troupe se fut dépouillée de ses guenilles de théâtre, et qu'elle fut costumée avec ses guenilles de tous les jours, la laide Bassi s'attacha à mon bras et m'emmena en disant que j'irais souper avec elle. Je me laissai conduire, et bientôt nous arrivâmes dans une habitation telle que je me l'étais imaginée. C'était une immense chambre au rez-de-chaussée qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de dortoir ; une longue table dont la moitié était couverte d'un chiffon de nappe qui portait l'empreinte d'un service mensuel, tandis qu'à l'autre bout, dans un sale chaudron, on lavait quelques vases de terre qui étaient restés là depuis le diner et qui devaient figurer au souper. Une seule chandelle, fichée dans le goulot d'une bouteille cassée, éclairait ce taudis ; et comme on n'avait point de mouchettes, la laide Bassi y pourvoyait très-adroitement au moyen du pouce et de l'index, et sans façon s'essuyait à la nappe après avoir jeté par terre le bout de la mèche.

Un acteur, valet de la troupe, portant longues moustaches, car il ne jouait que les rôles d'assassin ou de voleur de grand chemin, servit un énorme plat de viande réchauffée qui nageait au milieu d'une quantité d'eau bourbeuse que l'on décorait du nom de sauce, et la famille affamée se mit à y tremper du pain après l'avoir dépecée avec les doigts ou à belles dents, faute de couteau et de fourchettes ; mais tout étant à l'unisson, nul n'avait le droit de faire le dégoûté. Un grand pot de bière passait de convive en convive, et au milieu de cette misère la gaieté se montrait sur tous les visages, ce qui me forçait à me demander ce que c'est que le bonheur. Pour la clôture, le cuisinier convive mit sur la table un second plat rempli de morceaux de porc frits à la poêle, et le tout fut expédié de grand appétit. Bassi me fit la grâce de me

dispenser de prendre part à ce ragoutant banquet, et je lui en sus gré.

Après ce banquet de caserne, il me fit brièvement le récit de ses aventures toutes ordinaires, comme celles d'un pauvre diable, et pendant cela sa jolie fille, assise sur mes genoux, m'excitait de son mieux à la traiter en innocente. Il finit sa narration par me dire qu'il allait à Venise, où il était sûr de faire fortune pendant le carnaval. Je lui souhaitai tout le bonheur possible; et lorsqu'il me demanda quel métier je faisais, le caprice me fit lui répondre que j'étais médecin.

— Ce métier vaut bien mieux que le mien, me dit-il, et je suis heureux de pouvoir vous faire un présent d'importance.

— Et quel est ce présent? lui demandai-je.

— C'est, répondit Bassi, la thériaque vénitienne, que vous pourrez vendre à deux florins la livre, et qui ne vous coûtera que quatre gros.

— Votre présent me sera très-agréable; mais, dites-moi, êtes-vous content de votre recette?

— Je ne puis pas me plaindre pour un premier jour, puisque après avoir payé tous les frais, j'ai pu donner un florin à chacun des acteurs. Mais je suis fort embarrassé pour jouer demain, car ma troupe est en révolte et ne veut point jouer, à moins que je ne leur paye d'avance un florin à chacun.

— Leur exigence est cependant bien modeste.

— Je le sais, mais je suis sans le sou et je n'ai rien à mettre en gage; sans cela je les contenterais; et ils s'en repentiraient ensuite, car je suis certain de faire au moins demain cinquante florins.

— Combien êtes-vous?

— Quatorze, en comptant ma famille. Pouvez-vous me prêter dix florins? Je vous les rendrai demain après la comédie.

— Volontiers; mais je veux avoir le plaisir de vous donner à souper à tous à l'auberge la plus voisine du théâtre. Voici dix florins.

Le pauvre diable s'évertua en remerciements et se chargea d'ordonner le souper à un florin par tête comme je lui avais dit. J'avais besoin de m'amuser et de rire en voyant quatorze affamés manger avec un appétit dévorant.

La troupe joua le lendemain ; mais trente ou quarante personnes au plus ayant assisté à la comédie, le pauvre Bassi eut à peine de quoi payer l'orchestre et le luminaire. Il était au désespoir et, loin de pouvoir me payer, il vint me supplier de lui prêter dix autres florins, toujours sur l'espoir d'une bonne recette pour le jour suivant. Je le consolai en lui disant que nous en parlerions après souper et que j'allais l'attendre à l'auberge avec toute sa troupe.

Je fis durer ce souper pendant trois heures, à force de l'humecter de vin du marquisat ; et cela parce qu'une jeune Strasbourgeoise, la soubrette de la troupe, m'intéressa de prime abord au point de me faire concevoir le désir de la posséder. De la figure la plus attrayante, avec une voix délicieuse, cette fille me faisait pâmer de rire en prononçant l'italien avec l'accent hétérogène de l'Alsace, qu'elle accompagnait de gestes à la fois agréables et comiques qui donnaient à tout son être un charme difficile à décrire.

Déterminé à me rendre maître de cette jeune actrice dès le lendemain, avant de quitter l'auberge, je dis à la troupe assemblée :

— Messieurs et mesdames, je vous prends à mes gages pour huit jours à cinquante florins par jour ; mais à condition que vous jouerez pour mon compte et que vous payerez les frais du théâtre. Bien entendu que vous mettez les prix des places à tel prix que je voudrai et que cinq personnes de la troupe, que je désignerai à volonté, souperont tous les soirs avec moi. Si la recette est supérieure à cinquante florins, vous vous partagerez le surplus.

Ma proposition fut accueillie avec des cris de joie, et, ayant fait venir encre, plume et papier, nous nous engageâmes réciproquement.

— Pour demain, dis-je à Bassi, je laisse les billets au

même prix d'hier et d'aujourd'hui; pour après-demain, nous verrons. Je vous engage à souper pour demain avec votre famille et la jeune Strasbourgeoise, que je ne veux point séparer de son cher Arlequin.

Il annonça le lendemain un spectacle choisi fait pour attirer beaucoup de monde; mais, malgré cela, le parterre ne fut occupé que par une vingtaine de manants, et les loges restèrent à peu près vides.

A souper, Bassi, qui avait donné un fort joli spectacle, s'approcha tout confus de moi et me remit dix à douze florins. Je les pris en lui disant: — Courage! et je les partageai entre les convives présents. Nous eûmes un bon souper que j'avais eu soin de commander à leur insu, et je les tins à table jusqu'à minuit, leur donnant à boire de bon vin, et faisant mille folies avec la petite Bassi et la jolie Strasbourgeoise, que j'avais à mes côtés, me souciant peu de l'Arlequin jaloux, qui faisait la moue à cause des libertés que je prenais avec sa belle. Celle-ci se prêtait à mes caresses d'assez mauvaise grâce, parce qu'elle espérait que l'Arlequin l'épouserait, et elle ne voulait pas lui donner motif de fâcherie. A la fin du souper, nous nous levâmes, et je la pris entre mes bras en riant et lui faisant des caresses qui parurent sans doute trop significatives à l'amant, qui vint me l'arracher. Trouvant à mon tour son intolérance un peu grossière, je le pris par les épaules et je le mis à la porte à coups de pied; ce qu'il reçut très-humblement. Cependant la scène devint lugubre, car la belle Strasbourgeoise se mit à pleurer à chaudes larmes. Bassi et sa laide femme, roués dans le métier, se moquaient de la pauvre pleureuse, et la jeune Bassi lui disait que son amant avait été le premier à me manquer d'égards; mais elle continuait à gémir, et finit par me dire qu'elle ne viendrait plus souper avec moi si je ne trouvais pas moyen de faire revenir son amant.

— Je vous promets d'arranger tout cela à la satisfaction générale, lui dis-je, et quatre sequins que je lui mis dans la main ramenèrent si bien la gaieté que bientôt on ne vit plus le moindre nuage. Elle voulut même me convaincre

qu'elle n'était pas cruelle, et qu'elle le serait moins encore si je voulais ménager la jalousie d'Arlequin. Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et elle fit tout son possible pour me convaincre qu'elle serait parfaitement docile à la première occasion.

J'ordonnai à Bassi d'annoncer sur l'affiche du lendemain que les billets du parterre étaient à deux florins et ceux des loges à un ducat, mais que le paradis serait ouvert gratis aux premiers occupants.

— Nous n'aurons personne, dit-il d'un air effrayé.

— Cela se peut, mais nous verrons. Vous demanderez à la police douze soldats pour le maintien de l'ordre, je les payerai.

— Nous en aurons besoin pour la canaille qui viendra assiéger les places gratis; mais pour le reste...

— Encore une fois, nous verrons. Faites à ma guise, et, succès ou non, nous rirons à souper comme de coutume.

Le lendemain j'allai trouver l'Arlequin dans son petit taudis, et, moyennant deux louis et la promesse solennelle de respecter sa maîtresse, je le rendis doux comme un gant.

L'affiche de Bassi fit rire toute la ville. On le traitait de fou; mais lorsqu'on sut que cette spéculation venait de l'entrepreneur et que l'entrepreneur fut connu, ce fut moi que l'on taxa de folie: mais que m'importait! Le soir, le paradis fut encombré une heure avant le spectacle; mais le parterre fut vide, et les loges pareillement, à l'exception du comte de Lamberg, de l'abbé Bolò, Génois, et d'un jeune homme qui me parut une femme déguisée.

Les acteurs se surpassèrent, et les applaudissements du paradis rendirent le spectacle très-gai.

Quand nous fûmes à l'auberge, Bassi me présenta les trois ducats de la recette; mais, comme de raison, je lui en fis présent, ce qui lui constituait un commencement d'aisance. Je m'assis à table, entre la mère et la fille Bassi, laissant ma belle Strasbourgeoise à côté de son amant. Je dis au directeur de continuer sur le même pied, et de lais-

ser rire ceux qui en auraient envie, et je l'engageai à me faire jouir de ses meilleures pièces.

Lorsque le souper et le vin m'eurent mis en gaieté, ne pouvant rien faire avec la Strasbourgeoise à cause de son amant, je m'en donnai en toute liberté avec la jeune Bassi qui se prêtait avec grâce à tout ce que je voulais, son père et sa mère ne faisant que rire, tandis que le sot Arlequin enrageait de ne pouvoir en faire autant avec sa Dulcinée. Mais quand, à la fin du souper, j'exposai à ses yeux la petite dans son état de nature et que je me montrai paré comme Adam avant d'avoir mangé la fatale pomme, le sot fit un mouvement pour s'en aller et prit la Strasbourgeoise par le bras en l'engageant à sortir. Alors, de l'air le plus sérieux et le plus impératif, je lui commandai d'être sage et de rester là, et lui tout ébahi se contenta de tourner le dos; mais sa belle ne l'imita pas, et, sous prétexte de défendre la petite, qui me logeait déjà commodément, elle se plaça si bien qu'elle augmenta ma jouissance, en s'en procurant elle-même autant que ma main vagabonde pouvait lui en donner.

Cette bacchanale ayant mis en feu la vieille Bassi, elle se mit à exciter son mari à lui donner une preuve de sa tendresse conjugale; et lui de céder, pendant que le modeste Arlequin, qui s'était approché du feu, tenait sa tête penchée dans ses mains et restait immobile. Heureuse de cette position, la Strasbourgeoise tout en feu, cédant à la nature, me laissa faire tout ce que je voulus, et remplaçant sur le bord de la table la jeune Bassi, que je venais de quitter, j'exécutai le grand œuvre dans toute la perfection, et ses violentes pressions me prouvèrent qu'elle avait été au moins aussi active que moi.

A la fin de l'orgie, je vidai ma bourse sur la table, et je jouis de voir l'avidité avec laquelle on se partagea une vingtaine de sequins.

La fatigue et l'intempérance, dans un temps où je n'avais pas encore pleinement recouvré mes forces, m'avaient procuré un long sommeil. Je venais de me lever, au moment où je reçus une citation pour comparaître à l'hôtel de ville

devant le bourgmestre qui était d'office. Je me hâtai de m'habiller pour m'y rendre, tant j'étais curieux de savoir ce qu'on me voulait. Je savais que je n'avais rien à craindre.

Lorsque je parus, ce magistrat m'adressa la parole en allemand ; mais je fis la sourde oreille, et pour cause, car je connaissais à peine assez de mots pour demander les choses indispensables. Dès qu'il fut instruit de mon ignorance, il me parla en latin, non cicéronien, mais pédantesque, tel qu'on le trouve en général dans les universités de l'Allemagne. Pourquoi, me dit-il, portez-vous un faux nom ?

— Mon nom n'est point faux. Informez-vous-en auprès du banquier Carli, qui m'a payé cinquante mille florins.

— Je sais cela ; mais vous vous appelez Casanova et non Seingalt, pourquoi prenez-vous ce dernier nom ?

— Je prends ce nom, ou plutôt je l'ai pris, parce qu'il est à moi. Il m'appartient si légitimement que, si quelqu'un osait le porter, je le lui contesterais par toutes les voies et par tous les moyens.

— Et comment ce nom vous appartient-il ?

— Parce que j'en suis l'auteur ; mais cela n'empêche pas que je ne sois aussi Casanova.

— Monsieur, ou l'un ou l'autre. Vous ne pouvez pas avoir deux noms à la fois.

— Les Espagnols et les Portugais en ont souvent une demi-douzaine.

— Mais vous n'êtes ni Portugais et Espagnol, vous êtes Italien : et, après tout, comment peut-on être l'auteur d'un nom ?

— C'est la chose du monde la plus simple et la plus facile.

— Expliquez-moi cela.

— L'alphabet est la propriété de tout le monde ; c'est incontestable. J'ai pris huit lettres, et je les ai combinées de façon à produire le mot Seingalt. Ce mot ainsi formé m'a plu et je l'ai adopté pour mon appellatif, avec la ferme persuasion que, personne ne l'ayant porté avant moi, per-

sonne n'a le droit de me le contester, et bien moins encore de le porter sans mon consentement.

— C'est une idée fort bizarre ; mais vous l'appuyez d'un raisonnement plus spécieux que solide, car votre nom ne peut être que celui de votre père.

— Je pense que vous êtes dans l'erreur, car le nom que vous portez vous-même par droit d'hérédité n'a pas existé de toute éternité ; il a dû être fabriqué par un de vos ascendants qui ne l'avait point reçu de son père, quand bien même vous vous appelleriez Adam. En convenez-vous, monsieur le bourgmestre ?

— J'y suis forcé ; mais ce me semble une nouveauté.

— Vous voilà encore dans l'erreur. Loin que ce soit une nouveauté, c'est une chose fort ancienne ; et je m'engage à vous porter demain une kyrielle de noms, tous inventés par de très-honnêtes gens encore vivants, et qui en jouissent en paix, sans que personne s'avise de les citer à l'hôtel de ville pour en rendre compte à quelqu'un, à moins qu'ils ne les désavouent selon leur bon plaisir, au préjudice de la société.

— Mais vous conviendrez qu'il y a des lois contre les faux noms ?

— Oui, contre les faux noms ; mais je vous répète que rien n'est plus vrai que mon nom. Le vôtre que je respecte sans le connaître, ne peut pas être plus vrai que le mien ; car il est possible que vous ne soyez pas le fils de celui que vous croyez votre père.

Il fit un sourire, se leva et me conduisit jusqu'à la porte en me disant qu'il s'informerait de moi à M. Carli.

Je devais précisément y aller moi-même, et je m'y rendis à l'instant. Cette histoire le fit rire. Il me dit que le bourgmestre était catholique, honnête homme, riche et un peu bête ; en tout, une bonne pâte d'homme à laquelle on pouvait donner toutes les formes.

Le lendemain matin M. Carli vint me demander à déjeuner, et m'invita à dîner avec lui chez le même bourgmestre. Je l'ai vu hier, me dit-il, et, dans une longue conférence que j'ai eue avec lui, j'ai tellement rétorqué ses objections

sur l'article des noms, qu'il est maintenant tout à fait de votre avis.

J'acceptai l'invitation avec plaisir, car je prévoyais que j'y trouverais bonne compagnie. Je ne me trompais pas, il y avait des femmes charmantes et plusieurs hommes aimables. J'y trouvai entre autres la femme déguisée que j'avais vue à la Comédie. Je m'attachai à l'observer pendant le diner, et je ne tardai pas à me convaincre que j'avais bien jugé. Tout le monde cependant lui parlait comme si elle avait été un homme, et elle soutenait fort bien son rôle. Quant à moi, ayant envie de rire et ne voulant pas être pris pour dupe, je l'attaquai poliment sur le ton de la plaisanterie, mais ne lui adressant que des propos galants tels qu'on les adresse à une femme ; et, dans mes allusions, dans mes paroles équivoques, j'exprimais, sinon la certitude de son sexe, au moins plus que du doute. Elle faisait semblant de ne s'apercevoir de rien, et la société riait à demi de ma prétendue méprise.

Après diner, en prenant le café, le prétendu monsieur montra à un chanoine le portrait qui se trouvait sur le chaton d'une bague qu'il portait au doigt. Ce portrait était celui d'une demoiselle présente et très-ressemblant, chose facile puisque l'original était laid. Cela n'ébranla point ma conviction ; mais je commençai à réfléchir quand je lui vis baiser la main avec une tendresse mêlée de respect, et je cessai de plaisanter. M. Carli saisit un moment pour me dire que ce monsieur, malgré son air femelle, était un homme et, de plus, à la veille d'épouser la demoiselle à laquelle il venait de baiser la main.

— Cela peut être, lui dis-je, mais j'ai de la peine à le concevoir.

Le fait est pourtant qu'il l'épousa pendant le carnaval et qu'il reçut une brillante dot ; mais au bout d'un an la pauvre demoiselle attrapée mourut de chagrin, et ce ne fut qu'au lit de mort qu'elle en dit la raison. Ses sots parents, honteux d'avoir été dupés si grossièrement, n'osèrent rien dire et firent disparaître la trompeuse femelle, qui avait eu soin de mettre à l'avance la dot en sûreté. Cette histoire,

qui ne tarda pas à être connue, fait encore rire la bonne ville d'Augsbourg, et m'y donna un peu plus tard une grande renommée de perspicacité.

Je continuai à jouir de mes deux commensales et de la belle Strasbourgeoise, qui me coûta une centaine de louis. Au bout des huit jours, je laissai Bassi en liberté, ayant quelque argent. Il continua à jouer en remettant les places aux prix ordinaires et supprimant le gratis du paradis. Il fit d'assez bonnes affaires.

Je quittai Augsbourg vers la mi-décembre.

J'étais fort triste à cause de la charmante Gertrude, qui se croyait enceinte et qui ne put se résoudre à passer en France avec moi. Je l'aurais volontiers emmenée avec le consentement de son père, qui, ne pensant aucunement à lui donner un mari, aurait été tenté de s'en défaire en me la donnant pour amie.

Nous parlerons de cette bonne fille dans cinq ou six ans, ainsi que d'Anna Midel, excellente cuisinière, à laquelle je fis présent de quatre cents florins. Elle se maria quelque temps après, et, lors de mon second passage à Augsbourg, j'ai eu la douleur de la retrouver malheureuse.

Je partis avec Le Duc sur le siège du cocher, n'ayant jamais pu lui pardonner ; et, quand nous fûmes à Paris à moitié de la rue Saint-Antoine, je le fis descendre avec sa malle et je le laissai là, sans lui donner de certificat, malgré ses supplications. Je n'en ai plus entendu parler ; et je le regrette encore, car c'était un excellent serviteur, quoiqu'il eût de très-grands défauts. J'aurais dû peut-être me rappeler les services importants qu'il m'avait rendus à Stuttgart, à Soleure, à Naples, à Florence et à Turin ; mais j'étais indigné de l'effronterie avec laquelle il m'avait compromis devant le magistrat d'Augsbourg, où j'aurais été déshonoré si mon esprit ne m'avait suggéré le moyen de le convaincre d'un vol dont, sans cela, on m'aurait cru coupable.

J'avais beaucoup fait en le sauvant des mains de la justice, et d'ailleurs, je n'avais pas été avare à le récompenser

chaque fois que j'avais eu à me louer de son dévouement ou de son obéissance.

D'Augsbourg je me dirigeai sur Bâle par Constance, où je logeai à l'auberge la plus chère de la Suisse. Le maître, nommé Imhoff, était le premier des écorcheurs : mais je trouvai ses filles aimables, et, après m'y être amusé pendant trois jours, je poursuivis mon chemin. J'arrivai à Paris le dernier jour de l'an 1761, et j'allai descendre rue du Bac, à l'appartement que ma providence, M^{me} d'Urfé, m'avait fait préparer avec autant de recherche que d'élégance.

Je passai dans ce joli logement trois semaines entières sans aller nulle part, afin de convaincre cette bonne dame que je n'étais retourné à Paris que pour m'acquitter de la parole que je lui avais donnée de la faire renaître homme.

Nous passâmes ces trois semaines à faire les préparatifs nécessaires à cette divine opération, et ces préparatifs consistaient à rendre un culte particulier à chacun des génies des sept planètes aux jours qui leur sont consacrés. Après ces préparatifs, je devais aller prendre, dans un lieu qui devait m'être connu par l'inspiration des génies, une vierge, fille d'adepte, que je devais féconder d'un garçon par un moyen connu des seuls frères rose-croix. Ce fils devait naître vivant, mais seulement avec une âme sensitive. M^{me} d'Urfé devait le recevoir dans ses bras à l'instant où il viendrait au monde, et le garder sept jours auprès d'elle dans son propre lit. Au bout de ces sept jours, elle devait mourir en tenant sa bouche collée à celle de l'enfant, qui, par ce moyen, recevrait son âme intelligente.

Après cette permutation, ce devait être à moi à soigner l'enfant avec le magistère qui m'était connu, et, dès que l'enfant aurait atteint sa troisième année, M^{me} d'Urfé devait se reconnaître, et alors je devais commencer à l'initier dans la connaissance parfaite de la grande science.

L'opération devait se faire à la pleine lune d'avril, ou de mai, ou de juin. Avant tout, M^{me} d'Urfé devait faire

un testament en bonne forme pour instituer héritier universel l'enfant, dont je devais être le tuteur jusqu'à l'âge de treize ans.

Cette sublime folle trouva que cette divine opération était d'une vérité évidente, et elle brûlait d'impatience de voir la vierge qui devait être son vase d'élection. Elle me sollicita de hâter mon départ.

J'avais espéré, en faisant ainsi parler l'oracle, de lui inspirer quelque répugnance, puisque enfin il fallait qu'elle mourût, et je comptais sur l'amour naturel de la vie pour trainer la chose en longueur. Mais ayant trouvé tout le contraire, je me voyais dans la nécessité de lui tenir parole en apparence et d'aller chercher la vierge mystérieuse.

Je vis que j'avais besoin d'une friponne qu'il fallait que j'endoctrinasse, et je jetai les yeux sur la Corticelli. Elle devait être à Prague depuis neuf mois, et je lui avais promis à Bologne d'aller la voir avant la fin de l'année. Mais je venais d'Allemagne, d'où je n'avais pas rapporté de trop doux souvenirs, et le voyage me paraissait trop long dans la saison, et surtout pour si peu de chose. Je me décidai à m'épargner la peine d'une pareille course, et je me déterminai à la faire venir en France, en lui envoyant l'argent nécessaire et lui indiquant le lieu où je l'attendrais.

M de Fouquet, ami de M^{me} d'Urfé, était intendant de Metz; j'étais sûr qu'en me présentant avec une lettre de son amie, ce seigneur me ferait un accueil distingué. En outre, le comte de Lastic, son neveu, que je connaissais beaucoup, y était avec son régiment. Ces raisons me firent choisir cette ville pour y attendre la vierge Corticelli, qui ne devait guère s'attendre que je la destinasse à ce rôle. M^{me} d'Urfé m'ayant donné autant de lettres que j'en voulus, je quittai Paris le 25 janvier 1762, comblé de présents, et avec une ample lettre de crédit, dont je ne fis point usage, parce que ma bourse était abondamment fournie.

Je ne pris point de domestique, car, après le vol de

Costa et la friponnerie de Le Duc, il me semblait que je ne pouvais plus me fier à aucun. J'arrivai à Metz en deux jours et je descendis au Roi-Dagobert, excellente auberge où je trouvai le comte de Lovenhaupt, Suédois, que j'avais connu chez la princesse d'Anhalt-Zerbst, mère de l'impératrice de Russie, qui vivait à Paris. Il m'invita à souper avec le duc de Deux-Ponts, qui allait seul et incognito à Paris pour faire une visite à Louis XV, dont il fut l'ami constant jusqu'à sa mort.

Le lendemain de mon arrivée, j'allai porter mes lettres à M. l'intendant, qui me retint à dîner pour tous les jours. M. de Lastic n'était pas à Metz; ce qui me fit de la peine, car il aurait beaucoup contribué à l'agrément de mon séjour dans cette belle ville. J'envoyai le même jour cinquante louis à la Corticelli en lui écrivant de venir me joindre avec sa mère dès qu'elle serait libre, et de se faire accompagner de quelqu'un qui connût la route. Elle ne pouvait quitter Prague qu'au commencement du carême, et, pour m'assurer qu'elle ne me manquerait pas, je lui promettais dans ma lettre de faire sa fortune.

En quatre ou cinq jours je connus parfaitement la ville; mais je me dérobaux aux assemblées pour aller au théâtre, où une actrice de l'Opéra-Comique m'avait captivé. Elle s'appelait Raton et n'avait que quinze ou seize ans à la mode des actrices, qui en volent toujours deux ou trois. si plus ne peuvent : faiblesse au reste assez commune à toutes les femmes, et qu'il faut bien leur pardonner, puisque la jeunesse est pour elles le premier des avantages. Raton était moins belle qu'attrayante; et ce qui la rendait un objet digne d'envie, c'est qu'elle avait mis ses prémisses au prix de vingt-cinq louis. On pouvait passer une nuit avec elle pour l'essai moyennant un louis, les vingt-cinq n'étant dus qu'autant que le curieux parviendrait à l'achèvement de l'œuvre.

Il était notoire que plusieurs officiers et de jeunes conseillers au parlement avaient entrepris l'opération sans en venir à bout, et chacun avait payé son louis.

La singularité était trop piquante pour que je résistasse

au désir de l'épreuve. Je ne tardai donc pas à m'annoncer; mais, ne voulant pas être dupe, je pris mes précautions. Je dis à cette belle qu'elle viendrait souper avec moi, que je lui donnerais vingt-cinq louis si j'étais complètement heureux, et que dans le cas contraire elle en aurait six au lieu d'un, pourvu qu'elle ne fût pas barrée. Sa tante m'assura que je ne lui trouverais pas ce défaut. Je me souvenais de Victorine.

Raton vint souper avec sa tante, qui, au dessert, nous quitta pour aller passer la nuit dans un cabinet voisin. Cette fille était un chef-d'œuvre pour la perfection des formes; je ne me sentais pas d'aise en pensant que j'allais avoir entièrement à ma disposition, douce, riante, et me défiant à la conquête d'une toison, non pas d'or, mais d'ébène, que la plus brillante jeunesse de Metz avait vainement cherché à conquérir. Le lecteur pensera peut-être que, n'étant plus dans la vigueur du premier âge, les vains efforts que tant d'autres avaient faits avant moi auraient dû me décourager; mais bien le contraire: je me connaissais et ne faisais qu'en rire. Ceux qui l'avaient entreprise étaient des Français qui connaissaient mieux l'art de prendre d'assaut les places fortes que celui d'éluder l'art d'une jeune friponne qui s'escamote. Italien, je connaissais cela, et je m'étais disposé de façon à ne pas douter de la victoire.

Mais mes préparatifs furent superflus; car dès que Raton fut dans mes bras, sentant à la manière dont je l'attaquais que la ruse serait impuissante, elle vint au-devant de mes désirs, sans s'amuser à tenter l'escamotage, qui, aux yeux de combattants inexperts, la faisait paraître ce qu'elle n'était plus. Elle se livra de bonne foi, et, lorsque je lui eus promis de garder le secret, elle me rendit ardeur pour ardeur. Elle n'était pas à son coup d'essai, et par conséquent je n'aurais pas eu besoin de lui donner les vingt-cinq louis; mais j'étais satisfait, et, tenant fort peu à cette sorte de primauté, je la récompensai comme si j'avais été le premier à mordre à la grappe.

Je gardai Raton à un louis par jour jusqu'à l'arrivée de

la Corticelli; et il fallut bien qu'elle me restât fidèle, car je ne la perdais pas de vue. Je me trouvais si bien du régime de cette jeune fille, dont le caractère était tout à fait aimable, que je me repentis beaucoup de m'être mis dans la nécessité d'attendre mon Italienne, dont on m'annonça l'arrivée au moment où je sortais de la loge pour rentrer chez moi. Mon domestique de place me dit à haute voix que mon épouse, avec ma fille et un monsieur, venaient d'arriver de Francfort et qu'ils m'attendaient à l'auberge. — Imbécile, lui dis-je, je n'ai ni femme ni fille.

Cela n'empêcha pas que tout Metz ne sût que ma famille était arrivée.

La Corticelli me sauta au cou en riant à son ordinaire, et la vieille me présenta l'honnête homme qui les avait accompagnées de Prague à Metz. C'était un Italien nommé Monti, établi depuis longtemps à Prague, où il enseignait la langue italienne. Je fis loger convenablement M. Monti et la vieille : puis je menai dans ma chambre la jeune étourdie, que je trouvai changée à son avantage; elle avait grandi, ses formes s'étaient mieux prononcées, et ses manières gracieuses achevaient d'en faire une fort jolie fille.

CHAPITRE VI.

Je retourne à Paris avec la Corticelli improvisée comtesse de Lascaris. — L'hypostase manquée. — Aix la-Chapelle. — Duel. — Mimi d'Aché. — Trahison de la Corticelli qui ne retombe que sur elle-même. — Voyage à Sulzbach.

— Pourquoi, folle, as-tu permis à ta mère de se dire ma femme? crois-tu que cela puisse beaucoup me flatter? Elle devait se donner pour ta gouvernante, puisqu'elle voulait te faire passer pour ma fille.

— Ma mère est une entêtée qui se laisserait fouetter plutôt que de passer pour ma gouvernante; car dans ses

idées étroites, elle confond la qualification de gouvernante et celle de pourvoyeuse.

— C'est une folle ignorante; mais nous lui ferons entendre raison de bonne grâce ou par force. Mais je te vois bien montée; tu as donc fait fortune!

— J'avais captivé à Prague le comte de N....., qui a été généreux. Mais, avant tout, mon cher ami, je te prie de renvoyer M. Monti. Ce brave homme a sa famille à Prague; il ne peut pas rester longtemps ici.

— C'est juste, je le renverrai tout de suite.

— Le coche partait le soir même pour Francfort; je fis appeler Monti, et, après l'avoir remercié de sa complaisance, je le récompensai généreusement, et il partit très-satisfait.

N'ayant plus rien qui me retint à Metz, je pris congé de mes nouvelles connaissances; et le lendemain j'allai coucher à Nancy, d'où j'écrivis à M^{me} d'Urfé que je revenais avec une vierge, dernier rejeton de la famille Lascaris, qui avait régné à Constantinople. Je la priais de la recevoir de mes mains dans une maison de campagne qui appartenait à sa famille, et où il était nécessaire que nous restassions quelques jours pour nous occuper de quelques cérémonies cabalistiques.

Elle me répondit qu'elle m'attendait à Pont-Carré, vieux château à quatre lieues de Paris, et qu'elle y accueillerait la jeune princesse avec toutes les marques d'amitié qu'elle pouvait désirer. Je le dois d'autant plus, disait la sublime folle, que la famille de Lascaris est alliée à la famille d'Urfé, et que je dois renaître du fruit qui sortira de cette heureuse vierge. Je sentis qu'il fallait non refroidir son enthousiasme, mais le tenir en bride et en modérer la manifestation. Je lui écrivis donc derechef sur ce point, en lui expliquant pourquoi elle devait se contenter de la traiter de comtesse, et je finis par lui annoncer que nous arriverions avec la gouvernante de la jeune Lascaris le lundi de la semaine sainte.

Je passai une douzaine de jours à Nancy, occupé à donner des instructions à ma jeune étourdie et à convaincre

sa mère qu'elle devait se contenter d'être la très-humble servante de la comtesse de Lascaris. J'eus grand-peine à réussir : il fallut, non pas seulement que je lui représentasse que sa fortune tenait à sa parfaite soumission, mais que je la menaçasse de la renvoyer seule à Bologne. Je me suis bien repenti de ma persistance. L'obstination de cette femme était une inspiration de mon bon génie qui voulait me faire éviter la plus lourde faute que j'aie faite de ma vie !

Au jour fixé, nous arrivâmes à Pont-Carré. M^{me} d'Urfé, que j'avais prévenue de notre arrivée, fit baisser les ponts-levis du château, et se plaça debout sur la porte au milieu de tous ses gens, comme un général d'armée qui aurait voulu nous rendre la place avec tous les honneurs de la guerre. Cette chère dame, qui n'était folle que parce qu'elle avait trop d'esprit, fit à la fausse princesse une réception si distinguée, qu'elle en aurait été fort étonnée si je n'avais pas eu la précaution de l'en prévenir. Elle la pressa trois fois dans ses bras avec une effusion de tendresse toute maternelle, l'appela sa nièce bien-aimée, et lui conta toute sa généalogie et celle de la maison de Lascaris, pour lui faire voir à quel titre elle était sa tante. Ce qui me surprit très-agréablement, c'est que ma folle Italienne l'écouta avec un air de complaisance et de dignité, et ne rit pas un seul instant, quoique toute cette comédie dût lui paraître bien risible.

Dès que nous fûmes dans l'appartement, la fée fit des fumigations mystérieuses, encensa la nouvelle arrivée, qui reçut cet hommage avec toute la modestie d'une divinité d'Opéra ; et puis elle alla se jeter dans les bras de la prêtresse, qui la reçut avec le plus grand enthousiasme.

A table, la comtesse fut gaie, gracieuse, causante ; ce qui lui captiva l'amour de M^{me} d'Urfé, qui ne s'étonna point de lui entendre parler le français à bâtons rompus. Il ne fut pas question de la dame Laura, qui ne savait que son italien. On lui donna une bonne chambre où elle fut servie, et d'où elle ne sortit que pour aller à la messe.

Le château de Pont-Carré était une espèce de forteresse

qui, dans les temps de guerres civiles, avait soutenu des sièges. Il était de forme carrée, comme son nom l'indique, flanqué de quatre tours crénelées et entouré d'un large fossé. Les appartements étaient vastes, richement meublés, mais à l'antique. L'air était infesté de cousins venimeux qui nous dévoraient et nous faisaient au visage des ampoules fort douloureuses ; mais je m'étais engagé à y passer huit jours, et j'aurais été fort embarrassé de trouver un prétexte pour abrégier ce temps. Madame fit dresser un lit près du sien pour y coucher sa nièce, et je n'avais pas à craindre qu'elle cherchât à s'assurer de sa virginité, puisque l'oracle lui en avait fait la défense, sous peine de détruire l'effet de l'opération, que nous fixâmes au quatorzième jour de la lune d'avril.

Ce jour-là nous soupâmes sobrement, puis j'allai me coucher. Un quart d'heure après, madame vint me présenter la vierge de Lascaris. Elle la déshabilla, la parfuma, lui mit un voile superbe, et, lorsqu'elle l'eut placée à côté de moi, elle resta, voulant être présente à l'opération dont le résultat devait la faire renaître neuf mois après.

L'acte fut consommé dans toutes les formes et, quand cela fut fait, madame nous laissa seuls pour cette nuit, qui fut des mieux employées. Ensuite la comtesse coucha avec sa tante jusqu'au dernier jour de la lune, temps où je devais interroger l'oracle pour savoir si la jeune Lascaris avait conçu par mon opération. Cela pouvait être, car rien n'avait été épargné pour atteindre ce but ; mais je crus plus prudent de lui faire répondre que l'opération avait manqué, parce que le petit d'Aranda avait tout vu de derrière un paravent. M^{me} d'Urfé en fut au désespoir ; mais je la consolai par une seconde réponse dans laquelle l'oracle lui disait que ce qui n'avait pu se faire dans la lune d'avril, en France, pouvait se faire hors du royaume dans la lune de mai, mais qu'il fallait qu'elle envoyât à cent lieues de Paris, et au moins pour un an, le jeune curieux dont l'influence avait été si contraire. L'oracle, en outre, indiquait comment d'Aranda devait voyager ; il lui fallait un gouverneur, un domestique et son petit équipage en parfait état.

L'oracle avait parlé, il n'en fallait pas davantage. M^{me} d'Urfé pensa de suite à un abbé qu'elle aimait, et le jeune d'Aranda fut envoyé à Lyon, vivement recommandé à M. de Rochebaron, son parent. Le jeune homme fut enchanté d'aller voyager et n'a jamais eu la moindre connaissance de la petite calomnie que je me permis pour l'éloigner. Ce qui me fit agir ainsi n'était pas un vain caprice. Je m'étais aperçu, d'une manière à n'en pouvoir pas douter, que la Corticelli en était amoureuse et que sa mère favorisait son intrigue. Je l'avais surprise deux fois dans sa chambre avec le jeune homme, qui ne s'en souciait que comme un jeune adolescent se soucie de toutes les filles ; et comme je n'approuvais pas les desseins de mon Italienne, la signora Laura trouvait mauvais que je m'opposasse à l'inclination de la fille.

La grande affaire fut de penser au lieu étranger où nous nous rendrions pour renouveler l'opération mystérieuse. Nous nous déterminâmes pour Aix-la-Chapelle, et en cinq ou six jours tout fut prêt pour notre voyage.

La Corticelli, fâchée contre moi de ce que je lui avais enlevé l'objet de son amour, m'en fit de vifs reproches, et commença dès lors à avoir de mauvais procédés à mon égard ; elle alla jusqu'à se permettre des menaces si je ne faisais pas revenir celui qu'elle appelait le joli garçon. — Il ne vous convient pas d'être jaloux, me dit-elle, et je suis maîtresse de moi-même. — D'accord, ma belle, lui répondis-je, mais il me convient de t'empêcher, dans la situation où je t'ai mise, de te comporter comme une prostituée. La mère, furieuse, me dit qu'elle voulait retourner à Bologne avec sa fille, et pour l'apaiser je lui promis d'aller les y conduire moi-même après notre voyage d'Aix-la-Chapelle.

Cependant je n'étais pas tranquille, et, craignant des tracasseries, je hâtai mon départ. Nous partîmes au mois de mai dans une berline où j'étais avec M^{me} d'Urfé, la fausse Lascaris et une femme de chambre, sa favorite, appelée Brognol. Un cabriolet à deux places nous suivait ; il était occupé par la signora Laura et par une autre

femme de chambre. Deux domestiques à grande livrée étaient sur le siège de la berline. Nous nous reposâmes un jour à Bruxelles et un autre à Liège. A Aix nous trouvâmes grand nombre d'étrangers de la première distinction, et au premier bal M^{me} d'Urfé présenta ma Lascaris à deux princesses de Mecklembourg en qualité de sa nièce. La fausse comtesse reçut leurs caresses avec aisance et modestie, et elle fixa particulièrement l'attention du margrave de Baireuth et de la duchesse de Wurtemberg, sa fille, qui s'emparèrent d'elle et ne la quittèrent qu'à la fin du bal. J'étais sur les épines, crainte que mon héroïne ne se trahit par quelque sortie de coulisse. Elle dansa avec une grâce qui lui attira l'attention et les applaudissements de toute l'assemblée, et c'était à moi qu'on en faisait compliment. Je souffrais le martyre, car ces compliments me semblaient malins ; c'était comme si chacun avait deviné la danseuse d'Opéra déguisée en comtesse, et je me croyais déshonoré.

Ayant trouvé un moment pour parler en secret à cette jeune folle, je la conjurai de danser comme une demoiselle de condition et non comme une figurante de ballet ; mais elle était fière de ses succès, et elle osa me répondre qu'une demoiselle de condition pouvait fort bien savoir danser comme une danseuse, et qu'elle ne consentirait j' mais à danser mal pour me plaire. Ce procédé me dégoûta tellement de cette effrontée que, si j'avais su comment, je m'en serais défait dès l'instant ; mais je lui jurai en moi-même qu'elle ne perdrait rien pour attendre : et, soit vice ou vertu, la vengeance ne s'éteint jamais dans mon cœur que lorsqu'elle est satisfaite.

M^{me} d'Urfé, le lendemain de ce bal, lui fit présent d'un écrin contenant une très-belle montre garnie en brillants, une paire de boucles d'oreilles en diamants et une bague dont le chaton était enrichi d'une rose de cinq carats. Le tout valait soixante mille francs. Je m'en emparai, afin que l'idée ne lui vint point de s'en aller sans mon consentement.

En attendant, pour chasser l'ennui, je jouais, je perdais

mon argent et je faisais de mauvaises connaissances. La pire de toutes fut celle d'un officier français nommé d'Aché, qui avait une jolie femme et une fille plus jolie encore. Cette fille ne tarda pas à s'emparer de la place que, dans mon cœur, la Corticelli n'occupait déjà plus que superficiellement; mais dès que M^{me} d'Aché s'aperçut que je lui préférais sa fille, elle refusa de recevoir mes visites.

J'avais prêté dix louis à d'Aché, je crus en conséquence pouvoir me plaindre à lui de la conduite de sa femme à mon égard; mais il me répondit d'un ton brusque que, n'allant chez lui que pour sa fille, sa femme avait raison; que sa fille était faite pour trouver un mari, et que si j'avais de bonnes intentions je n'avais qu'à m'expliquer avec sa mère. Il n'y avait en tout cela d'offensant que le ton, et j'en fus effectivement offensé; cependant, connaissant cet homme pour un brutal, grossier, ivrogne, toujours prêt à ferrailer pour un oui ou pour un non, je pris le parti de me taire et d'oublier sa fille, ne voulant point me compromettre avec un homme de son espèce.

J'étais dans cette disposition et à peu près guéri de ma fantaisie pour sa fille, lorsque, quatre jours après notre entretien, j'entrai dans une salle de billard où ce d'Aché jouait avec un Suisse nommé Schmit, officier au service de Suède. Dès que d'Aché m'aperçut, il me dit si je voulais parier contre lui les dix louis qu'il me devait. On commençait la partie, je lui répondis :

— Oui, cela fera vingt ou rien. Ça va.

Vers la fin de la partie, d'Aché, se voyant en désavantage, fit un coup déloyal si marqué, que le garçon de billard le lui dit; mais d'Aché, que ce coup faisait gagner, s'empare de l'or qui était dans la blouse, et le met dans sa poche, sans faire aucun cas des observations du marqueur, ni de celles de son adversaire, qui, se voyant dupé, applique au fripon un coup de queue au travers du visage. Aussitôt d'Aché, qui avait amorti le coup en parant avec son bras, met l'épée à la main, et court sur Schmit qui était sans armes. Le garçon, jeune homme vigoureux,

saisit d'Aché à bras le corps et empêche le meurtre. Le Suisse sort en disant :

— Au revoir.

Le fripon devenu calme, me regarde et me dit :

— Nous voilà quittes.

— Très-quittes.

— C'est fort bien; mais, mille diables! vous étiez à portée de m'épargner un affront qui me déshonore.

— Je l'aurais pu, mais rien ne m'y obligeait. D'ailleurs vous devez connaître vos droits. Schmit n'avait pas son épée, mais je le crois homme de cœur; et il vous rendra raison si vous avez assez de courage pour lui rendre son argent, car enfin vous avez perdu.

Un officier nommé de Pyène me prit à l'écart et me dit qu'il me payerait lui-même les vingt louis que d'Aché avait mis dans sa poche, mais qu'il fallait que Schmit lui fit réparation l'épée à la main. Je n'hésitai pas à lui promettre que le Suisse s'acquitterait de son devoir, et je m'engageai à lui rendre une réponse affirmative le lendemain au lieu même où nous nous trouvions.

Je ne pouvais pas douter de mon fait; l'honnête homme qui porte une arme doit toujours être prêt à s'en servir pour repousser une injure qui blesse son honneur, ou pour rendre raison d'une injure qu'il peut avoir faite. Je sais que c'est un préjugé que l'on qualifie, et peut-être avec raison, de préjugé barbare; mais il est des préjugés sociaux auxquels un homme d'honneur ne saurait se soustraire, et Schmit me semblait être un homme comme il faut.

Je me rendis chez lui le lendemain à la pointe du jour : il était encore couché. Dès qu'il me vit : — Je suis certain, me dit-il, que vous venez m'inviter à me battre avec d'Aché. Je suis tout prêt à brûler une amorce pour lui faire plaisir, mais à condition qu'il commence à me payer les vingt louis qu'il m'a volés.

— Vous les aurez demain matin, et je serai avec vous. D'Aché sera secondé par M. de Pyène.

— C'est dit. Je vous attendrai ici au point du jour.

Je vis de Pyène deux heures après, et nous fixâmes le

rendez-vous pour le jour suivant à six heures du matin avec deux pistolets. Nous fîmes choix d'un jardin à une demi-lieue de la ville.

Au point du jour je trouvai mon Suisse qui m'attendait à la porte de son logement en fredonnant le Ranz des vaches, si cher à ses compatriotes. Je trouvai cela de bon augure.

— Vous voilà, me dit-il, partons.

Chemin faisant il me dit : — Je ne me suis jamais battu qu'avec d'honnêtes gens, et il m'est dur d'aller tuer un fripon; ce serait l'affaire d'un bourreau.

— Je sens, lui répliquai-je, qu'il est fort désagréable d'exposer ses jours contre de pareilles gens.

— Je ne risque rien, dit Schmit en riant, car je suis sûr de le tuer.

— Comment sûr?

— Très-sûr, car je le ferai trembler.

Il avait raison. Ce moyen est immanquable quand on sait s'en servir et qu'on a raison contre un lâche. Nous trouvâmes sur le lieu d'Aché et de Pyène, et nous vîmes cinq ou six personnes qui ne pouvaient être là que par curiosité.

D'Aché, tirant vingt louis de sa poche, les remit à son adversaire en lui disant : — Je ne puis m'être trompé, mais je vais vous faire payer cher votre brutalité. Puis, se tournant vers moi :

— Je vous dois vingt louis, me dit-il.

Je ne lui répondis pas.

Schmit, ayant mis son or dans sa bourse de l'air le plus tranquille et sans rien répondre au fanfaron, alla se placer entre deux arbres distants l'un de l'autre d'environ quatre pas, tira de sa poche deux pistolets de mesure, et dit à d'Aché :

— Vous n'avez qu'à vous mettre à dix pas et tirer le premier. La distance entre ces deux arbres est le lieu que je fixe pour ma promenade. Vous pourrez vous promener également, si cela vous fait plaisir, quand mon tour de tirer sera venu.

Il n'était pas possible de s'expliquer plus clairement ni de s'exprimer avec plus de calme.

— Mais, dis-je, il faudrait décider à qui le premier coup.

— C'est inutile, dit Schmit, je ne tire jamais le premier; d'ailleurs c'est le droit à monsieur.

De Pyène plaça son ami à la distance indiquée, puis il se mit à l'écart comme moi, et d'Aché tira sur son adversaire, qui se promenait à pas lents sans le regarder. Schmit se retourne du plus grand sang-froid, et lui dit : — Vous m'avez manqué, monsieur, j'en étais sûr : recommencez.

Je crus qu'il était fou, et je m'attendais à des pourparlers. Mais point du tout. D'Aché, autorisé à tirer le second coup, fit feu et manqua de nouveau son adversaire, qui, sans mot dire, mais d'un air ferme et sûr, tira son premier coup en l'air; puis, ajustant d'Aché de son second pistolet, il le frappa au milieu du front et l'étendit roide mort. Remettant ses pistolets dans sa poche, Schmit partit seul à l'instant même, comme s'il avait continué sa promenade. Je partis également deux minutes après, quand je fus certain que le malheureux d'Aché était sans vie.

J'étais ébahi, car un duel semblable me paraissait un rêve, un fait de roman, plus qu'une réalité. Je n'en revenais pas; car je n'avais pas saisi la moindre altération sur la figure impassible du Suisse.

J'allai déjeuner avec M^{me} d'Urfé, que je trouvai inconsolable, parce que c'était précisément le jour de la pleine lune, et qu'à quatre heures trois minutes je devais opérer la mystérieuse création de l'enfant dont elle devait renaître. Or la divine Lascaris, qui devait être le vase d'élection, se tortillait dans son lit, feignant des convulsions qui devaient me mettre dans l'impossibilité d'accomplir l'œuvre prolifique.

Au récit que me fit de ce contre-temps la désolée M^{me} d'Urfé, j'affectai un chagrin hypocrite; car la méchanceté de ma danseuse me servait à souhait : d'abord

parce qu'elle ne m'inspirait plus aucun désir, ensuite parce que je prévoyais que je tirerais parti de la circonstance pour me venger et la punir.

Je prodiguai des consolations à M^{me} d'Urfé, et ayant consulté l'oracle, je trouvai que la petite Lascaris avait été gâtée par un génie noir, et que je devais aller à la recherche de la fille prédestinée dont la pureté était sous l'égide des génies supérieurs. Voyant la folle parfaitement heureuse des promesses de l'oracle, je la quittai pour aller voir la Corticelli, que je trouvai sur son lit ayant sa mère auprès d'elle. — Tu as donc des convulsions, ma chère ? lui dis-je.

— Non, je me porte fort bien ; mais j'en aurai, me dit-elle, jusqu'au moment où tu me rendras mon écrin.

— Tu es devenue méchante, ma pauvre petite, et c'est en suivant les conseils de ta mère. Quant à l'écrin, avec une conduite pareille tu ne l'auras peut-être jamais.

— Je découvrirai tout.

— On ne te croira pas, et je te renverrai à Bologne sans te laisser aucun des présents que madame t'a faits.

— Tu dois me remettre l'écrin à l'instant ou je me déclarerai enceinte, et je le suis. Si tu ne me satisfais pas, je vais tout dire à ta vieille folle, sans me soucier de ce qui peut arriver.

Fort surpris, je me mis à la regarder sans mot dire, mais je réfléchissais aux moyens de me débarrasser de cette effrontée. La signora Laura me dit d'un air tranquille qu'il n'était que trop vrai que sa fille était grosse, mais qu'elle ne l'était pas de moi.

— Et de qui l'est-elle donc ? lui demandai-je.

— Elle l'est du comte de N... dont elle était la maîtresse à Prague.

Cela ne me semblait pas possible, car elle ne montrait aucun symptôme de grossesse ; mais enfin il se pouvait que cela fût. Obligé de prendre un parti pour déjouer ces deux friponnes, je sortis sans leur rien dire, et j'allai m'enfermer avec M^{me} d'Urfé pour consulter l'oracle sur l'opération qui devait la rendre heureuse.

Après une foule de questions plus obscures que les oracles que la pythie rendait sur le trépied de Delphes, et dont par conséquent j'abandonnais l'interprétation à ma pauvre infatuée d'Urfé, elle trouva elle-même, et je me gardai bien de la contredire, que la petite Lascaris était devenue folle. Secondant toutes ses craintes, je parvins à lui faire trouver dans la réponse d'une pile cabalistique que la princesse n'avait pu répondre à l'attente parce qu'elle avait été souillée par un génie noir ennemi de l'ordre des rose-croix ; et, comme elle était en bon chemin, elle ajouta d'elle-même que la jeune fille devait être grosse d'un gnome.

Elle fit ensuite une autre pile pour savoir comment il fallait que nous nous y prissions pour atteindre sûrement notre but, et je la dirigeai de manière à lui faire trouver qu'il fallait qu'elle écrivit à la lune.

Cette folie, qui aurait dû la ramener à la raison, la combla de joie ; elle était dans un enthousiasme d'inspiration et je fus certain alors que, lors même que j'aurais voulu lui démontrer le néant de ses espérances, j'y aurais perdu mon latin. Elle aurait tout au plus jugé qu'un génie ennemi m'avait infecté et que j'avais cessé d'être un parfait rose-croix. Mais j'étais loin d'entreprendre une cure qui m'aurait été si désavantageuse sans lui être utile. D'abord sa chimère la rendait heureuse, et sans doute le retour à la vérité l'aurait rendue malheureuse.

Elle reçut donc l'ordre d'écrire à la lune avec d'autant plus de joie qu'elle connaissait le culte qui plaît à cette planète et la cérémonie qu'il fallait faire ; mais elle ne pouvait l'exécuter qu'avec l'assistance d'un adepte, et je savais qu'elle comptait sur moi. Je lui dis que je serais tout à ses ordres, mais qu'il fallait attendre la première phase de la prochaine lune, ce qu'elle savait comme moi. J'étais bien aise de gagner du temps ; car, ayant beaucoup perdu au jeu, il m'était impossible de quitter Aix-la-Chapelle avant d'avoir reçu le montant d'une lettre de change que j'avais tirée sur M. d'O. à Amsterdam. En attendant, nous convinmes que, la petite Lascaris étant

devenue folle, nous ne ferions aucune attention à tout ce qu'elle pourrait dire dans ses accès de folie; vu que, son esprit étant au pouvoir du mauvais génie qui la possédait, c'était lui qui lui inspirait ces paroles.

Nous jugeâmes néanmoins que, son état étant digne de pitié, afin de lui rendre son sort aussi doux que possible, elle continuerait à manger avec nous, mais que le soir, au sortir de table, elle irait coucher dans la chambre de sa gouvernante.

Après avoir ainsi disposé l'esprit de M^{me} d'Urfé à ne rien croire de tous les propos que la Corticelli pourrait lui dire et à ne s'occuper que de la lettre qu'elle devait écrire au génie Sélénis, qui habite la lune, je m'occupai sérieusement des moyens de regagner l'argent que j'avais perdu, ce qui ne pouvait pas se faire par la voie de la cabale. J'engageai l'écrin de la Corticelli pour mille louis et j'allai tailler dans un club d'Anglais, où je pouvais gagner beaucoup plus qu'avec des Français ou des Allemands.

Trois ou quatre jours après la mort de d'Aché, sa veuve m'écrivit un billet pour me prier de passer chez elle. Je la trouvai avec de Pyène. Elle me dit d'un ton affligé que, son mari ayant fait beaucoup de dettes, ses créanciers s'étaient emparés de tout, et qu'elle se trouvait dans l'impossibilité de subvenir aux frais que nécessitait un voyage, devant se rendre à Colmar au sein de sa famille, elle et sa fille.

— Vous êtes, ajouta-t-elle, la cause de la mort de mon mari, je vous demande mille écus; si vous me les refusez, je vous attaquerai en justice: car l'officier suisse étant parti, je ne puis attaquer que vous.

— Votre langage me surprend, madame, lui dis-je d'un ton froid, et, sans le respect que j'ai pour votre malheur, j'y répondrais avec l'amertume que votre procédé doit m'inspirer. D'abord je n'ai pas mille écus à jeter au vent, et alors même le ton de la menace serait peu propre à me faire faire un pareil sacrifice. Je suis au reste curieux de savoir de quelle façon vous vous y prendrez pour m'attaquer en justice. Quant à M. Schmit, il s'est battu

en brave et loyal champion, et j'ignore si vous gagneriez grand'chose à l'attaquer s'il était resté ici. Adieu, madame.

J'étais à peine à cinquante pas de la maison, quand je fus rejoint par de Pyène, qui me dit qu'avant que M^{me} d'Aché portât plainte contre moi, nous devions aller à l'écart pour nous couper la gorge. Nous étions tous deux sans épée.

— Votre intention n'est pas flatteuse, lui dis-je avec calme, et elle a quelque chose de brutal qui ne m'engage pas du tout à me compromettre avec un homme que je ne connais point et à qui je ne dois rien.

— Vous êtes un lâche.

— Je le serais peut-être si je vous imitais. L'opinion que vous pouvez avoir de moi m'est fort indifférente.

— Vous vous repentirez.

Peut-être; mais, en attendant, je vous prévient loyalement que je ne marche jamais sans une paire de pistolets en bon état et que je sais m'en servir. Les voilà, ajoutai-je en les tirant de ma poche, et en armant celui de la main droite.

A cette vue le fier spadassin proféra un jurement et s'enfuit d'un côté et je m'éloignai de l'autre.

A peu de distance de l'endroit où venait de se passer cette scène, je rencontrai un Napolitain nommé Maliterni, alors lieutenant-colonel et aide de camp du prince de Condé, qui commandait l'armée française. Ce Maliterni était un bon vivant, toujours prêt à obliger et toujours à court d'argent. Nous étions amis, et je lui contai ce qui venait de m'arriver.

— Je serais, lui dis-je, fâché de me compromettre avec de Pyène et, si vous pouvez m'en débarrasser, je vous promets cent écus.

— Ce ne sera pas impossible, me dit-il; je vous en dirai quelque chose demain.

Il vint en effet me voir le lendemain matin en m'annonçant que mon coupeur de gorge était parti d'Aix au point du jour par un ordre supérieur en bonne forme, et il me

remît en même temps un ample passe-port de M. le prince de Condé.

J'avoue que cette nouvelle me fut agréable. Je n'ai jamais craint de croiser mon épée avec le premier venu, sans avoir pourtant jamais cherché le barbare plaisir de répandre le sang d'un homme ; mais cette fois j'éprouvais une extrême répugnance à me commettre avec un homme que je n'avais pas lieu de juger plus délicat que son ami d'Aché. Je remerciai donc vivement Maliterni en lui remettant les cent écus que je lui avais promis, et que je considérais comme trop bien employés pour les regretter.

Maliterni, rieur de premier ordre et créature du maréchal d'Estrées, ne manquait ni d'esprit ni de connaissances ; mais il manquait d'ordre et peut-être un peu de délicatesse. Du reste, il était d'un commerce fort agréable ; car il était d'une gaieté imperturbable et il avait beaucoup d'usage du monde. Parvenu au grade de maréchal de camp en 1768, il alla épouser à Naples une riche héritière qu'il laissa veuve l'année d'après son mariage.

Le lendemain du départ de de Pyène, je reçus de M^{lle} d'Aché un billet dans lequel elle me priait, de la part de sa mère malade, d'aller la voir. Je lui répondis qu'elle me trouverait à tel endroit à une heure que je lui indiquais, et que là elle pourrait me dire ce qu'elle désirait.

Je la trouvai au rendez-vous avec sa mère, qui y vint malgré sa prétendue maladie. Plaintes, larmes, reproches, rien ne fut épargné. Elle m'appela son persécuteur, et me dit que le départ de de Pyène, son seul ami, la mettait au désespoir, qu'elle avait engagé tous ses effets, qu'elle n'avait plus de ressources, et que moi, étant riche, je devais la secourir si je n'étais pas le dernier des hommes.

— Je suis loin d'être insensible à votre sort, madame, et quoique je ne le sois pas à vos injures, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous vous êtes montrée la dernière des femmes en excitant de Pyène, qui du reste est peut-être un honnête homme, à m'assassiner. Bref, riche ou non, quoique je ne vous doive rien, je vous donnerai de quoi dégager vos effets, et il se peut que je vous conduise à

Colmar moi-même ; mais il faut que vous consentiez à ce que je commence ici même par donner à votre charmante fille des marques de mon amour.

- Et vous osez me faire cette affreuse proposition ?
- Affreuse ou non, je vous la fais.
- Jamais.
- Adieu, madame.

J'appelai le sommelier pour lui payer les rafraîchissements que j'avais fait venir, et je mis six doubles louis dans la main de la jeune personne ; mais l'orgueilleuse mère, s'en étant aperçue, lui défendit de les accepter. Je n'en fus pas surpris, malgré la détresse où elle se trouvait, car cette mère était charmante et valait encore mieux que sa fille, ce qu'elle savait. J'aurais dû la préférer et terminer ainsi toute contestation ; mais le caprice ! En amour on ne se rend pas compte de cela. Je sentais qu'elle devait me haïr, d'autant plus que, n'aimant pas sa fille, elle était humiliée de l'avoir pour rivale préférée.

En les quittant, tenant dans la main six doubles louis que l'orgueil ou le dépit avait refusés, j'allai à la banque de pharaon et je décidai de les sacrifier à la fortune ; mais cette déité capricieuse, non moins fière que l'orgueilleuse veuve, les refusa comme elle, et, les ayant laissés cinq fois sur une carte, je faillis d'un seul coup faire sauter la banque. Un Anglais, nommé Martin, m'offrit de se mettre de moitié avec moi ; j'acceptai la partie, parce que je le connaissais bon joueur, et en huit ou dix jours nous fîmes si bien nos affaires que non-seulement, après avoir dégagé l'écrin, je me trouvai couvert de mes autres pertes, mais encore en gain d'une assez forte somme.

Pendant ce temps, la Corticelli, enragée contre moi, avait tout dévoilé à M^{me} d'Urfé, lui avait fait l'historique de sa vie, de notre connaissance et de sa grossesse. Mais plus elle mettait de vérité dans son récit, plus la bonne dame se confirmait dans l'idée qu'elle était folle, et ne faisait que rire avec moi de la prétendue folie de ma maîtresse. Elle mettait toute sa confiance dans les instructions que Sénélis lui donnerait dans sa réponse.

Cependant de mon côté, ne pouvant pas être indifférent à la conduite de cette fille, je pris le parti de lui faire envoyer à manger dans la chambre de sa mère, ayant soin de tenir seul compagnie à M^{me} d'Urfé, et l'assurant que nous trouverions facilement un autre vase d'élection, la folie de Lascaris la rendant absolument incapable de participer à nos mystères.

Bientôt la veuve d'Aché, forcée par le besoin, se trouva dans la nécessité de me céder sa Mimi ; mais je la réduisis par la douceur, et de façon que, dans le commencement, je sauvai les apparences au point qu'elle put faire semblant de tout ignorer. Je retirai tout ce qu'elle avait mis en gage, et content de sa conduite, quoique sa fille ne se fût pas encore livrée à toute mon ardeur, je formai le plan de les mener toutes deux à Colmar avec M^{me} d'Urfé. Pour décider cette dame à cette bonne action sans qu'elle se doutât du motif, je songeai à lui faire recevoir cet ordre de la lune dans la lettre qu'elle attendait ; j'étais certain que, de cette manière, elle obéirait en aveugle.

Voici comment je m'y pris pour exécuter la correspondance entre Sélénis et M^{me} d'Urfé.

Au jour fixé d'après la lune, nous allâmes souper ensemble à un jardin hors de la ville, où, dans une chambre au rez-de-chaussée, j'avais préparé tout ce qui était nécessaire au culte, ayant dans ma poche la lettre qui devait descendre de la lune en réponse à celle que M^{me} d'Urfé avait préparée avec soin, et que nous devions expédier à son adresse. A quelques pas de la chambre des cérémonies, j'avais fait placer une large baignoire remplie d'eau tiède mêlée des essences qui plaisent à l'astre des nuits et dans laquelle nous devions nous plonger à la fois à l'heure de la lune, qui tombait ce jour-là à une heure après minuit.

Quand nous eûmes brûlé les aromates et répandu les essences propres au culte de Sélénis, et récité les prières mystérieuses, nous nous dépouillâmes complètement, et, tenant ma lettre cachée dans la main gauche, de la droite je conduisis gravement M^{me} d'Urfé au bord de la baignoire,

où se trouvait une coupe d'albâtre, pleine d'esprit de genièvre auquel je mis le feu en prononçant des mots cabalistiques que je ne comprenais point, et qu'elle répéta en me remettant la lettre adressée à Sélénis. Cette lettre, je la brûlai à la flamme du genièvre sur laquelle la lune donnait en plein, et la crédule d'Urfé m'assura qu'elle avait vu monter les caractères qu'elle avait tracés elle-même, en suivant les rayons de cet astre.

Après cela nous entrâmes dans le bain; et la lettre que je tenais cachée dans ma main, étant écrite en cercle et en caractères d'argent sur un papier vert glacé, parut à la surface de l'eau dix minutes après. Dès que M^{me} d'Urfé l'eut aperçue, elle la recueillit avec onction et sortit du bain avec moi.

Après nous être essuyés et parfumés, nous reprîmes nos vêtements. Quand nous fûmes dans un état décent, je dis à madame qu'elle pouvait lire la lettre qu'elle avait déposée sur un coussin de satin blanc parfumé. Elle obéit, et une tristesse visible s'empara d'elle lorsqu'elle lut que son hypostase était différée jusqu'à l'arrivée de Quérilinte, qu'elle verrait au printemps de l'année suivante à Marseille. Le génie lui disait en outre que la jeune Lascaris ne pouvait que lui nuire, et qu'elle devait s'en remettre à mes dispositions pour s'en débarrasser. Il finissait par lui ordonner de m'engager à ne pas laisser à Aix une femme qui avait perdu son mari et qui avait une fille que les génies destinaient à rendre de grands services à notre ordre. Elle devait la faire passer en Alsace avec sa fille et ne pas les perdre de vue jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées, afin que notre influence les mit à l'abri des périls qui les menaceraient si elles étaient livrées à elles-mêmes.

M^{me} d'Urfé, qui, indépendamment de sa folie, était très-bienfaisante, me recommanda cette veuve avec toute la chaleur du fanatisme et de l'humanité, et se montra fort impatiente de savoir toute leur histoire. Je lui dis froidement tout ce qui me sembla propre à la raffermir dans sa résolution, et lui promis de lui présenter ces dames le plus tôt possible.

Nous retournâmes à Aix et nous passâmes le reste de la nuit ensemble à discourir de tout de qui occupait son imagination. Tout étant pour le mieux au gré de mes projets, je ne m'occupai plus que du voyage en Alsace et du soin de me ménager la complète jouissance de Mimi, après avoir si bien mérité ses faveurs par le service que je lui rendais.

Le lendemain je jouai heureusement, et, pour compléter ma journée, j'allai jouir de l'agréable surprise de M^{me} d'Aché en lui annonçant que j'avais pris la résolution de la conduire moi-même à Colmar avec sa Mimi. Je lui dis qu'il fallait que je commençasse par les présenter à la dame que j'avais l'honneur d'accompagner; et je la priai de se tenir prête pour le lendemain, parce que la marquise était impatiente de la connaître. Je vis clairement qu'elle avait de la peine à se persuader que ce que je lui disais était vrai; car elle supposait la marquise amoureuse de moi, et elle ne pouvait pas accorder cette idée avec l'empressement que M^{me} d'Urfé témoignait de me mettre en présence de deux femmes qui pouvaient être de dangereuses rivales.

J'allai les prendre le lendemain à une heure convenue, et M^{me} d'Urfé les reçut avec des démonstrations dont elles durent être fort surprises, car elles ne pouvaient pas savoir qu'elles devaient cette réception à une recommandation venue de la lune. Nous dinâmes en partie carrée, et les deux dames s'entretenirent en femmes qui connaissaient le monde. Mimi fut charmante, et j'en eus un soin particulier; ce que sa mère savait bien à quoi attribuer, et ce que la marquise attribuait à l'affection que lui portaient les rose-croix.

Le soir, nous allâmes tous au bal, où la Corticelli, toujours attentive à me causer tous les chagrins possibles, dansa comme il n'est pas permis que danse une jeune personne bien née. Elle fit des entrechats à huit, des pirouettes, des cabrioles, des battements à mi-jambe, enfin toutes les grimaces d'une saltimbanque d'opéra. J'étais au supplice. Un officier, qui peut-être ignorait que je passais

pour son oncle, mais qui peut-être n'en faisait que semblant, me demanda si c'était une danseuse de profession. J'en entendis un autre derrière moi qui disait qu'il lui semblait l'avoir vue danser au théâtre de Prague le carnaval dernier. Je devais accélérer mon départ, car je prévoyais que cette malheureuse finirait par me coûter la vie si nous restions à Aix.

M^{me} d'Aché, ayant, comme je l'ai dit, le ton de la bonne compagnie, captiva entièrement les suffrages de M^{me} d'Urfé, qui croyait voir dans son amabilité une nouvelle faveur de Sélénis. Sentant qu'après les services que je lui rendais d'une manière si distinguée elle me devait quelque reconnaissance, M^{me} d'Aché, feignant d'être un peu indisposée, quitta le bal la première; de sorte que, lorsque je ramenai sa fille chez elle, je me trouvai tête à tête en parfaite liberté. Profitant de ce hasard fait à loisir, je restai deux heures avec Mimi, qui se montra douce, complaisante et passionnée, au point qu'en la quittant je n'avais plus rien à désirer.

Le troisième jour, je mis la mère et la fille en habit de voyage, et, m'étant pourvu d'une berline élégante et comode, nous quittâmes Aix avec joie. Une demi-heure avant le départ, je fis une rencontre fatale par les conséquences qu'elle eut plus tard. Un officier flamand que je ne connaissais point m'aborda, et, me peignant la triste situation où il se trouvait, il me mit dans le cas de ne pouvoir m'empêcher de lui donner douze louis. Dix minutes après, il m'apporta un billet dans lequel il reconnaissait sa dette et le temps où il voulait me payer. Ce billet m'apprit qu'il se nommait Malingan. Dans dix mois le lecteur saura le reste.

Au moment du départ, j'indiquai à la Corticelli une voiture à quatre places dans laquelle elle devait aller avec sa mère et deux femmes de chambre. A cet aspect, elle frémit; sa fierté se trouva blessée, et je crus un moment qu'elle allait en perdre l'esprit : pleurs, injures, malédictions, rien ne fut épargné. J'étais impassible; et M^{me} d'Urfé, riant des folies de sa prétendue nièce, se

montra bien aise de se voir en face de moi et d'avoir à côté d'elle la protégée du puissant Sélénis, tandis que Mimi me témoignait de mille manières le bonheur qu'elle éprouvait de se trouver auprès de moi.

Nous arrivâmes à Liège le lendemain à la tombée de la nuit, et j'insinuai à M^{me} d'Urfé d'y séjourner le jour suivant, voulant y prendre des chevaux pour aller à Luxembourg par les Ardennes; c'était un détour que je me ménageais pour posséder plus longtemps ma charmante Mimi.

M'étant levé de bonne heure, je sortis pour voir la ville. En descendant le grand pont, une femme, enveloppée dans une mantille noire de façon à ne laisser distinguer que le bout de son nez, m'aborde et me prie de vouloir bien la suivre dans une maison dont elle me fait voir la porte ouverte.

— N'ayant pas l'avantage de vous connaître, lui dis-je, la prudence ne me permet pas d'accepter votre invitation.

— Vous me connaissez, me répondit-elle.

Et, m'attirant au coin de la rue voisine, elle se découvrit. Que le lecteur juge de ma surprise : c'était la belle Stuart d'Avignon, cette statue insensible de la fontaine de Vaucluse. Je fus bien aise de la rencontrer.

Curieux, je la suis, et je monte avec elle dans une chambre au premier, où elle me fait l'accueil le plus tendre. Peine perdue, car malgré sa beauté j'avais de la rancune, et je méprisai ses avances, sans doute parce que j'aimais Mimi, qui me rendait heureux et que je voulais contenter en me conservant tout pour elle. Cependant je tirai trois louis de ma bourse et je les lui offris en lui demandant son histoire.

— Stuart, me dit-elle, n'était que mon conducteur; je m'appelle Ranson et je suis entretenue par un riche propriétaire. Je suis retournée à Liège après avoir beaucoup souffert.

— Je suis bien aise, lui dis-je, que vous soyez bien maintenant, mais il faut avouer que votre conduite à Avignon était aussi inconcevable que ridicule. Mais n'en parlons plus. Adieu, madame.

Je rentrai à l'hôtel pour faire part de cette rencontre au marquis de Grimaldi.

Nous repartîmes le lendemain, et nous fîmes deux jours à traverser les Ardennes. C'est un des plus singuliers pays de l'Europe, vaste forêt dont les histoires de l'ancienne chevalerie ont fourni à l'Arioste de si belles pages au sujet de Bayard.

Au milieu de cette forêt immense, où l'on ne trouve pas une ville, et qu'il faut cependant traverser pour se rendre d'un pays dans un autre, on ne trouve presque rien de ce qui est nécessaire aux commodités de la vie.

On y chercherait en vain des vices et des vertus, et ce que nous appelons des mœurs. Les habitants y sont sans ambition, et, ne pouvant avoir des idées justes sur le vrai, ils en enfantent de monstrueuses sur la nature, sur les sciences et sur le pouvoir des hommes qui, selon eux, méritent le titre de savants. Il suffit d'être physicien pour y être réputé astrologue et surtout magicien. Cependant les Ardennes sont assez peuplées, car on m'a assuré qu'il y a douze cents clochers. Les gens y sont bons, complaisants même, et surtout les jeunes filles ; mais en général, le sexe n'y est pas beau. Dans ce vaste canton, traversé en entier par la Meuse, se trouve la ville de Bouillon, véritable trou, mais de mon temps c'était la plus libre de l'Europe. Le duc de Bouillon était si jaloux de sa juridiction, qu'il préférait sa prérogative à tous les honneurs dont il aurait pu être l'objet à la cour de France.

Nous nous arrêtâmes un jour à Metz, où nous ne fîmes aucune visite, et en trois jours nous arrivâmes à Colmar, où nous laissâmes M^{me} d'Aché, dont j'avais captivé les bonnes grâces. Sa famille, qui était fort à son aise, reçut la mère et la fille avec une extrême tendresse. Mimi pleura beaucoup en me quittant, mais je la consolai par la promesse de la revoir en peu de temps. M^{me} d'Urfé, que j'avais prévenue de cette séparation, y fut peu sensible, et moi je me consolai avec assez de facilité. Tout en me félicitant d'avoir contribué au bonheur de la mère et de la fille, j'adorais les profonds secrets de la Providence.

Le jour suivant nous nous rendimes à Sulzbach, où le baron de Schaumbourg, qui connaissait M^{me} d'Urfé, nous fit bon accueil. Je me serais ennuyé dans ce triste endroit, sans le jeu. Madame, ayant besoin de compagnie, encouragea la Corticelli à espérer le retour de mes bonnes grâces, et, par conséquent, des siennes. Cette malheureuse, qui avait tout mis en usage pour me nuire, voyant la facilité avec laquelle j'avais déjoué ses projets et à quel point je l'avais humiliée, avait changé de rôle; elle était devenue douce, complaisante et soumise. Elle espérait regagner en partie le crédit qu'elle avait si complètement perdu, et elle crut être au moment de la victoire quand elle vit que M^{me} d'Aché et sa fille étaient restées à Colmar. Mais ce qui lui tenait le plus à cœur, ce n'était ni mon amitié ni celle de la marquise, mais l'écrin qu'elle n'osait plus me demander, et qu'elle ne devait plus revoir. Elle réussit, par ses agréables folies à table, folies qui faisaient beaucoup rire M^{me} d'Urfé, à m'inspirer quelques velléités d'amour; mais les politesses que je lui faisais en ce genre ne purent me porter à rien diminuer de ma sévérité; elle coucha constamment avec sa mère.

Huit jours après notre arrivée à Sulzbach, je consignai M^{me} d'Urfé au baron de Schaumbourg, et j'allai à Colmar, où j'espérais bonne fortune. Je fus trompé, car je trouvai la mère et la fille en train de se marier.

Un riche marchand qui avait aimé la mère dix-huit ans auparavant, dès qu'il la vit veuve et encore belle, sentit se réveiller ses premiers feux, offrit sa main et fut agréé. Un jeune avocat trouva Mimi à son gré et la demanda en mariage. La mère et la fille, qui craignaient les suites de ma tendresse, trouvant d'ailleurs le parti sortable, se hâtèrent de donner leur consentement. Je fus fêté dans la famille, et je soupai en compagnie nombreuse et choisie; mais, voyant que je ne pouvais que déranger ces dames et m'ennuyer en attendant quelque passagère faveur, je leur fis mes adieux, et le lendemain je retournai à Sulzbach. J'y trouvai une charmante Strasbourgeoise nommée Salzmann et trois ou quatre joueurs qui disaient être

venus pour prendre les eaux, et qui annonçaient quelques convives femelles que le lecteur connaîtra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

J'envoie la Corticelli à Turin. — Réception d'Hélène aux mystères de l'Amour. — Je fais un tour à Lyon. — Mon arrivée à Turin.

M^{me} Saxe était faite pour captiver les hommages d'un homme amoureux, et si elle n'avait pas eu un officier jaloux qui ne la perdait jamais de vue et qui avait l'air de menacer quiconque aurait osé lui rendre justice en aspirant à lui plaire, il est probable qu'elle n'aurait point manqué d'adorateurs. Cet officier aimait le jeu de piquet, mais il fallait que madame fût constamment assise à ses côtés, et elle paraissait y être avec plaisir.

Dans l'après-dînée je me mis à faire sa partie, et nous continuâmes ainsi pendant cinq ou six jours. Je m'en dégoûtai alors, parce qu'aussitôt qu'il m'avait gagné dix ou douze louis il se levait et me plantait là. Cet officier se nommait d'Entragues, était bel homme, quoique maigre, et ne manquait ni d'esprit ni d'usage du beau monde.

Il y avait deux jours que nous n'avions joué, quand, après dîner, il vint me demander si je voulais qu'il me donnât ma revanche. — Je ne m'en soucie pas, lui dis-je, car nous ne sommes pas joueurs à l'unisson. Je joue pour mon plaisir, parce que le jeu m'amuse, tandis que vous ne jouez que pour gagner.

— Comment cela? Vous m'offensez.

— Ce n'est pas mon intention; mais chaque fois que nous nous sommes entrepris, vous m'avez abandonné au bout d'une heure.

— Vous devez m'en savoir gré, car, n'étant pas de ma force, vous perdriez nécessairement beaucoup.

— Cela se peut, mais je n'en crois rien.

— Je puis vous le prouver.

— J'accepte ; mais le premier qui quittera la partie perdra cinquante louis.

— J'accepte, mais argent sur table.

— Je ne joue pas autrement.

J'ordonne au garçon d'apporter des cartes, et je vais prendre quatre ou cinq rouleaux de cent louis. Nous commençâmes à jouer à cinq louis le cent, après avoir mis de côté chacun cinquante louis pour lagageure.

Il était trois heures lorsque nous nous mîmes à jouer, et, à neuf heures, d'Entragues me dit que nous pouvions aller souper. — Je n'ai pas faim, lui répondis-je ; mais vous êtes le maître de vous lever si vous voulez que je mette les cent louis dans ma poche.

Il se mit à rire et continua de jouer ; mais la belle dame me bouda sans que je parusse m'en embarrasser. Tous les spectateurs allèrent souper et revinrent nous tenir compagnie jusqu'à minuit ; mais à cette heure nous demeurâmes seuls. D'Entragues, qui voyait à quoi il s'était engagé, ne disait pas le mot, et moi je n'ouvrais les lèvres que pour compter mon jeu. Nous jouions le plus tranquillement du monde.

À six heures du matin, les buveurs et les buveuses d'eau commencèrent à circuler, et tous nous félicitaient de notre constance, nous applaudissaient, et nous, nous avions l'air de boudier. Les louis étaient en tas sur la table : j'en perdais une centaine, et pourtant le jeu m'était favorable.

À neuf heures la belle Saxe arriva, et peu d'instants après M^{me} d'Urfé avec M. de Schaumbourg. Ces dames, d'un commun accord, nous conseillèrent de prendre une tasse de chocolat. D'Entragues y consentit le premier ; et, me croyant à bout, il se prit à dire : — Convenons que le premier qui demandera à manger, qui s'absentera pour plus d'un quart d'heure ou qui s'endormira sur sa chaise aura perdu sa gageure. — Je vous prends au mot, m'écriai-je, et j'adhère à toute autre condition aggravante qu'il vous plaira de proposer. Le chocolat arrive, nous le prenons, et puis nous continuons à jouer. À midi on nous ap-

pelle pour dîner : mais nous répondons ensemble que nous n'avons pas faim. Sur les quatre heures, nous nous laissâmes persuader de prendre un bouillon. Quand vint l'heure du souper, tout le monde commença à trouver que la chose devenait sérieuse, et M^{me} Saxe nous proposa de partager le pari. D'Enragues, qui me gagnait cent louis, se serait accommodé de la proposition ; mais moi je m'y opposai, et le baron de Schaumbourg trouva que je n'avais pas tort. Mon adversaire aurait pu céder la gageure et quitter, il se serait encore trouvé en gain ; mais l'avarice le retint plus que l'amour-propre. Pour moi, j'étais sensible à la perte, mais bien peu comparativement au point d'honneur. J'avais l'air frais, tandis qu'il avait l'air d'un cadavre déterré, sa maigreur se prêtant beaucoup à cette fantasmagorie. Comme M^{me} Saxe insistait, je lui dis que j'étais au désespoir de ne pas me rendre aux sollicitations d'une femme charmante qui méritait à tous égards de bien plus grands sacrifices, mais que dans le cas présent il y allait d'une espèce de pique, et par conséquent j'étais décidé à vaincre ou à ne céder la victoire à mon antagoniste qu'au moment où je tomberais mort.

En parlant ainsi j'avais deux objets : d'intimider d'Enragues par ma résolution, et de l'aigrir en lui inspirant de la jalousie ; certain qu'un jaloux voit les objets doubles, j'espérais que son jeu en souffrirait, et qu'en gagnant les cinquante louis de la gageure je n'aurais pas le crève-cœur d'en perdre une centaine par la supériorité de son jeu.

La belle M^{me} Saxe me lança un coup d'œil de mépris et s'en alla ; mais M^{me} d'Urfé, qui me croyait infailible, me vengea en disant à M. d'Enragues, avec le ton d'une conviction profonde :

— Mon Dieu, monsieur, que je vous plains !

La société ayant soupé ne revint pas : on nous laissa vider notre différend tête à tête. Nous jouâmes toute la nuit, et j'observais la figure de mon adversaire autant que mon jeu. A mesure que je la voyais se décomposer, il faisait des écoles ; il brouillait ses cartes, comptait mal et

écartait souvent de travers. Je n'étais guère moins exténué que lui; je me sentais faiblir, et j'espérais à chaque instant le voir tomber mort dans la crainte de me voir vaincu malgré ma forte constitution. J'avais regagné mon argent quand, à la pointe du jour, d'Enragues étant sorti, je le chicanai pour être resté absent plus d'un quart d'heure. Cette querelle d'Allemand l'altéra et me réveilla : effet naturel de la différence de tempérament, tactique de joueur et motif d'étude pour le moraliste et le psychologue; et ma ruse me réussit, parce qu'elle n'était point étudiée, qu'elle ne pouvait pas être prévue. Il n'en est pas autrement des généraux d'armée; une ruse de guerre doit naître dans la tête d'un capitaine de la circonstance, du hasard et de l'habitude à saisir promptement les rapports et les oppositions des hommes et des choses.

A neuf heures M^{me} Saxe arriva; son amant était en perte.

— Maintenant, monsieur, me dit-elle, ce serait à vous à céder.

— Madame, dans l'espoir de vous plaire, je suis prêt à retirer ma gageure et à me désister du reste.

Ces paroles, prononcées avec un ton de galanterie à prétention, excitèrent le courroux de d'Enragues, qui ajouta avec aigreur qu'à son tour il ne quitterait que lorsque l'un des deux tomberait mort.

— Vous voyez, très-aimable dame, dis-je en faisant des yeux doux qui, dans mon état, devaient être bien peu pénétrants, que je ne suis pas le plus intraitable.

On nous fit servir un bouillon; mais d'Enragues, qui était au dernier période de faiblesse, éprouva un si grand malaise dès qu'il l'eut avalé que, chancelant sur sa chaise et tout couvert de sueur, il s'évanouit. On se hâta de l'emporter; et moi, après avoir donné six louis au marqueur, qui avait veillé pendant quarante-deux heures, et mis mon or dans mes poches, au lieu d'aller me coucher, je me rendis chez un apothicaire, où je pris un léger vomitif. M'étant couché ensuite, j'eus un léger sommeil de quelques heures, et vers les trois heures je dinai du meilleur appétit.

D'Entragues ne sortit que le lendemain. Je m'attendais à quelque querelle; mais la nuit porte conseil, et je me trompai. Dès qu'il m'aperçut il vint à moi, m'embrassa et me dit ;

— J'ai accepté un pari fou ; mais vous m'avez donné une leçon dont je me souviendrai toute la vie, et je vous en suis reconnaissant.

— J'en suis bien aise, pourvu que cet effort n'ait pas nui à votre santé.

— Non, je m'en porte fort bien ; mais nous ne jouerons plus ensemble

— Je désire au moins que ce ne soit plus l'un contre l'autre.

A huit ou dix jours de là, je fis à M^{me} d'Urfé le plaisir de la mener à Bâle avec la fausse Lascaris. Nous logeâmes chez le fameux Imhoff, qui nous écorcha ; mais les Trois-Rois étaient la meilleure auberge de la ville. J'ai dit, je crois, qu'une des singularités de la ville de Bâle est que midi se trouve être à onzé heures, absurdité due à un fait historique que le prince de Porentruy m'expliqua et que j'ai oublié. Les Bâlois passent pour être sujets à une espèce de folie dont les eaux de Sulzbach les délivrent, mais qui leur revient peu de temps après être de retour chez eux.

Nous serions restés quelque temps à Bâle, sans un événement qui m'impatienta et qui me fit hâter notre départ ; le voici.

Le besoin m'avait forcé de pardonner un peu à la Corticelli, et quand je rentrais de bonne heure, après avoir soupé avec cette étourdie et M^{me} d'Urfé, j'allais passer la nuit avec elle ; quand je rentrais tard, ce qui arrivait assez fréquemment, je couchais seul dans ma chambre. La friponne couchait également seule dans un cabinet contigu à la chambre de sa mère, et il fallait traverser cette chambre pour aller chez la fille.

Étant rentré à une heure après minuit et n'ayant pas envie de dormir, après avoir mis ma robe de chambre, je prends une bougie et je vais trouver ma belle. Je fus un

peu surpris de trouver la porte de la chambre de la signora Laura entr'ouverte, et, au moment où je me disposais à entrer, la vieille, allongeant un bras, me saisit par ma robe de chambre en me suppliant de ne pas entrer chez sa fille.

— Pourquoi? lui dis-je.

— Elle a été très-malade toute la soirée, et elle a besoin de dormir.

— Fort bien. Je dormirai aussi.

En disant cela, je repousse la vieille, j'entre chez la fille, et je la trouve couchée avec quelqu'un qui se cache sous la couverture.

Après avoir fixé un instant ce tableau, je me mis à rire, et, m'asseyant sur le lit, je lui demandai quel était l'heureux mortel que j'étais chargé de faire sauter par la fenêtre. Je voyais à côté de moi, sur une chaise, l'habit, la culotte, le chapeau et la canne de l'individu; mais, ayant de bons pistolets dans mes poches, je savais que je n'avais rien à craindre; mais je ne voulais point faire de bruit.

Toute tremblante, les larmes aux yeux, elle me prit la main, me conjurant de lui pardonner.

— C'est, me dit-elle, un jeune seigneur dont j'ignore le nom.

— Un jeune seigneur dont tu ignores le nom, friponne? Eh bien! il me le dira lui-même.

En prononçant ces mots, je prends un pistolet, et d'une main vigoureuse je découvre le piveri qui ne devait pas impunément avoir pondu dans mon nid. Je vis une jeune tête que je ne connaissais pas, la tête enveloppée dans un madras, mais du reste nu comme un petit Adam, ainsi que mon effrontée. Il me tourna le dos pour prendre sa chemise qu'il avait jetée dans la ruelle; mais, le saisissant par le bras, je l'empêchai de faire aucun mouvement parce que le bout de mon pistolet parlait un langage irrésistible.

— Qui êtes-vous, beau sire, s'il vous plaît?

— Je suis le comte B..., chanoine de Bâle.

— Croyez-vous faire ici une fonction ecclésiastique?

— Oh ! non, monsieur : je vous prie de me pardonner ainsi qu'à madame, car je suis le seul coupable.

— Ce n'est pas ce que je vous demande.

— Monsieur, madame la comtesse est parfaitement innocente.

J'étais dans une parfaite disposition, car, loin d'être en colère, j'avais peine à m'empêcher de rire. Ce tableau avait à mes yeux quelque chose d'attrayant, parce qu'il était comique et voluptueux. L'ensemble de ces deux nudités accroupies était véritablement lascif, et je restai à le contempler un bon quart d'heure sans proférer un mot, occupé à chasser une forte tentation que j'éprouvais de me coucher avec eux. Je ne la vainquis que parce que j'eus peur de trouver dans le chanoine un sot incapable de jouer avec dignité un rôle qu'à sa place j'aurais rempli à merveille. Quant à la Corticelli, comme le passage subit des pleurs au rire ne lui coûtait rien, elle aurait rempli le sien à ravir ; mais si, comme je le craignais, je m'étais adressé à un sot, je me serais avili.

Persuadé que ni l'un ni l'autre n'avait pénétré ce qui se passait dans mon intérieur, je me levai, ordonnant au chanoine de s'habiller. — Cette affaire, lui dis-je, doit mourir dans le silence, mais nous irons tout de suite à deux cents pas d'ici nous battre à brûle-pourpoint avec ces pistolets.

— Ah ! monsieur, s'écria le sire, vous me mènerez où vous voudrez, et vous me tuerez si cela vous plaît, car je ne suis pas né pour me battre.

— Vraiment ?

— Oui, monsieur, et je ne me suis fait prêtre que pour me soustraire à cette fatale obligation.

— Vous êtes donc un lâche prêt à recevoir des coups de bâton ?

— Tout ce qu'il vous plaira ; mais vous serez un barbare, car l'amour m'a aveuglé. Je suis entré dans ce cabinet il n'y a qu'un quart d'heure ; madame dormait et sa gouvernante aussi.

— A d'autres, menteur.

— Je ne faisais que d'ôter ma chemise quand vous êtes

entré, et avant ce moment je ne m'étais jamais trouvé en face de cet ange.

— Pour cela, ajouta vivement la drôlesse, c'est aussi vrai que l'Évangile.

— Savez-vous que vous êtes deux impudents éhontés ? Et vous, beau chanoine, débaucheur de filles, vous mériteriez bien que je vous fisse rôtir comme un petit saint Laurent.

Pendant ce temps ce malheureux chanoine s'était affublé de ses habits.

— Suivez-moi, monsieur, lui dis-je d'un ton à le glacer. Et je le menai dans ma chambre.

— Que feriez-vous, lui dis-je, si je vous pardonne et si je vous laisse sortir de la maison sans vous déshonorer ?

— Ah ! monsieur, je partirai dans une heure au plus tard, et vous ne me verrez plus ici ; partout où vous pourrez me rencontrer à l'avenir, vous serez sûr de trouver en moi un homme prêt à tout faire pour votre service.

— Fort bien. Partez, et souvenez-vous de mieux prendre à l'avenir vos précautions dans vos entreprises amoureuses.

Après cette expédition j'allai me coucher, fort content de ce que j'avais vu et de ce que j'avais fait, car cela me mettait complètement en liberté vis-à-vis de la friponne.

Le lendemain, dès que je fus levé, je passai chez la Corticelli, à laquelle je signifiai d'un ton calme, mais impératif, de faire de suite ses paquets, lui défendant de sortir de sa chambre jusqu'au moment où elle monterait en voiture.

— Je dirai que je suis malade.

— Comme il te plaira, mais on ne fera pas la moindre attention à tes propos.

Sans attendre d'autre objection, j'allai trouver M^{me} d'Urfé, et lui contant l'histoire de la nuit en y brochant la plaisanterie, je la fis rire de bon cœur. C'était ce qu'il me fallait pour la disposer à consulter l'oracle pour savoir ce que nous devions faire après la preuve flagrante de la pollution de la jeune Lascaris par le génie noir dé-

guisé en prêtre. L'oracle répondit que nous devions partir le lendemain pour Besançon, que de là elle irait avec ses femmes de chambre et ses domestiques m'attendre à Lyon, tandis que moi j'irais conduire la jeune comtesse et sa gouvernante à Genève, où je disposerais de leur sort pour les renvoyer dans leur patrie.

La bonne visionnaire fut enchantée de cette disposition, et n'y vit qu'une marque de bienveillance de la part de son bon Sélénis, qui lui procurait par là le bonheur de revoir le petit d'Aranda. Quant à moi, nous convinmes que je la rejoindrais au printemps de l'année suivante, pour faire la grande opération qui devait la faire renaître d'elle-même en homme. Elle trouvait cette opération immanquable et parfaitement bien raisonnée.

Tout fut prêt pour le lendemain, et nous partimes, M^{me} d'Urfé et moi dans la berline, la Corticelli, sa mère, et les deux femmes de chambre dans l'autre voiture. Arrivés à Besançon, M^{me} d'Urfé me quitta avec ses gens de service, et moi, le lendemain, je pris la route de Genève avec la mère et la fille. Je descendis aux Balances, comme toujours.

Pendant toute la route, non-seulement je n'adressai pas un mot à mes compagnes, mais même je ne les honorai pas d'un seul regard. Je les fis manger avec un domestique franc-comtois que je m'étais décidé à prendre sur la recommandation de M. de Schaumbourg.

J'allai chez un banquier pour le prier de me procurer un voiturier sûr qui conduisit à Turin deux femmes auxquelles je m'intéressais. Je lui remis en même temps cinquante louis pour une lettre de change sur Turin.

De retour à l'auberge, j'écrivis au chevalier Raiberti en lui envoyant la lettre de change. Je le prévenais que, trois ou quatre jours après la réception de ma lettre, il verrait aborder une danseuse bolonaise avec sa mère et une lettre de recommandation. Je le priais de les mettre en pension dans une maison honnête et de payer pour mon compte. Je lui disais en même temps qu'il m'obligerait beaucoup s'il pouvait obtenir qu'elle dansât, même *gratis*,

pendant le carnaval, et de la prévenir que, si à mon arrivée à Turin je trouvais de mauvaises histoires sur mon compte, je l'abandonnerais.

Le lendemain, un commis de M. Trochin vint me présenter le voiturier, qui me dit qu'il était prêt à partir dès qu'il aurait diné. Après avoir confirmé l'accord qu'il avait fait avec le banquier, je fis venir les Corticelli, et je dis au voiturier :

— Voilà les deux personnes que vous allez voiturier et elles vous payeront dès qu'elles seront arrivées à Turin en sûreté avec leur bagage, en quatre jours et demi, ainsi qu'il est spécifié dans le contrat dont elles porteront un duplicata et vous l'autre. Une heure après, il vint charger sa voiture.

La Corticelli fondait en larmes. Je n'eus pas la cruauté de la laisser partir sans quelque consolation. Elle était assez punie de sa mauvaise conduite. Je la fis diner avec moi, et en lui remettant la lettre de recommandation pour M. Raiberti et vingt-cinq louis, dont huit pour les frais de voyage, je lui dis ce que j'avais écrit à ce monsieur, qui, par mon ordre, ne la laisserait manquer de rien. Elle me demanda une malle dans laquelle il y avait trois robes et un superbe mantelet que M^{me} d'Urfé lui avait destinés avant qu'elle fût devenue folle ; mais je lui dis que nous parlerions de cela à Turin. Elle n'osa point faire mention de l'écrin, et se contenta de pleurer, mais elle ne m'émut pas à pitié. Je la laissais beaucoup plus à son aise que je ne l'avais prise ; car elle avait de belles nippes, du linge, des bijoux, et une très-belle montre que je lui avais donnée. C'est plus qu'elle n'avait su mériter.

Au moment du départ, je la conduisis à la voiture, moins pour la forme que pour la recommander de nouveau au voiturier. Quand elle fut partie, me sentant débarrassé d'un lourd fardeau, j'allai trouver mon syndic, que mes lecteurs n'auront pas oublié. Je ne lui avais pas écrit depuis mon séjour à Florence ; il ne devait plus penser à moi, et j'allais jouir de sa surprise. En effet, elle fut extrême ; mais, après le premier moment, il me sauta au cou, m'em-

brassa dix fois en versant des larmes de plaisir, et me dit enfin qu'il avait perdu l'espérance de me revoir.

— Que font nos chères amies ?

— Elles se portent à merveille. Vous êtes toujours le sujet de leurs entretiens et de leurs tendres regrets ; elles vont être folles de joie quand elles vous sauront ici.

— Il ne faut pas tarder à le leur faire savoir.

— Non, certes, car je vais aller les prévenir que nous souperons ce soir tous ensemble. — A propos ! M. de Voltaire a cédé sa maison des Délices à M. le duc de Villars, et il est allé habiter Ferney.

— Cela m'est égal, car je ne compte pas l'aller voir cette fois. Je resterai ici deux ou trois semaines, et je vous les consacre en entier.

— Vous allez faire des heureux.

— Avant de sortir, donnez-moi, je vous prie, de quoi écrire trois ou quatre lettres ; je vais employer mon temps jusqu'à votre retour.

Il me mit en possession de son bureau, et j'écrivis de suite à mon ex-gouvernante, M^{me} Lebel, que je passerais une vingtaine de jours à Genève, et que, si j'étais sûr de la revoir, j'irais volontiers à Lausanne. Pour mon malheur, j'écrivis aussi à Berne, à cet Ascanio Pogomas, au Giacomo Passano, Génois, mauvais poète, ennemi de l'abbé Chiari, que j'avais connu à Livourne. Je lui mandai d'aller m'attendre à Turin. J'écrivis en même temps à mon ami M. F., auquel je l'avais recommandé, de lui remettre douze louis pour son voyage.

Mon mauvais génie me fit penser à cet homme, qui avait une figure imposante, une mine de vrai astrologue, pour le présenter comme un grand adepte à M^{me} d'Urfé. Vous verrez, dans un an, mon cher lecteur, si j'ai eu à me repentir d'avoir suivi cette funeste inspiration.

En nous rendant le soir chez nos jolies cousines, le syndic et moi, je vis une belle voiture anglaise à vendre, et je l'échangeai contre la mienne en donnant cent louis de retour. Pendant que j'étais en marché, l'oncle de la belle théologienne qui discutait si bien les thèses, et à laquelle

j'avais donné de si douces leçons de physique, m'ayant reconnu, vint m'embrasser et m'inviter à dîner chez lui le lendemain.

Avant d'arriver chez nos aimables amies, le syndic m'avertit que nous trouverions chez elles une très-jolie fille qui n'était pas encore initiée aux doux mystères. — Tant mieux, lui dis-je, je me conduirai en conséquence et je serai peut-être l'initiateur.

J'avais mis dans ma poche un écerin dans lequel j'avais une douzaine de très-jolies bagues. Je savais depuis longtemps que ces bagatelles font faire beaucoup de chemin.

L'instant où je revis ces charmantes filles fut, je l'avoue, un des plus agréables de ma vie. Je voyais dans leur accueil la joie, la satisfaction, la candeur, la reconnaissance et l'amour du plaisir. Elles s'aimaient sans jalousie, sans envie et sans aucune de ces idées qui auraient pu nuire à la bonne idée qu'elles avaient d'elles-mêmes. Elles se reconnaissaient dignes de mon estime, précisément parce qu'elles m'avaient prodigué leurs faveurs sans aucune pensée avilissante et par l'impulsion du même sentiment qui m'avait attiré vers elles.

La présence de leur nouvelle amie nous obligea à borner nos premiers embrassements à ces manières d'usage qu'on appelle décence, et la jeune novice m'accorda la même faveur en rougissant et sans lever les yeux.

Après les propos ordinaires, ces lieux-communs qu'on débite après une longue absence, et quelques mots à double sens qui nous faisaient rire et qui donnaient à penser à la jeune Agnès, je lui dis qu'elle était belle comme un Amour, et que je gagerais que son esprit, aussi beau que sa ravissante figure, n'était pas susceptible de certains préjugés.

— J'ai, me dit-elle d'un ton modeste, tous les préjugés qui tiennent à l'honneur et à la religion.

Je vis qu'il fallait la ménager, employer la délicatesse et temporiser. Ce n'était pas une place à prendre d'assaut par un coup de main. Mais, selon mon habitude, j'en devins amoureux.

Le syndic ayant prononcé mon nom : Ah ! s'écria la

jeune fille, c'est donc vous, monsieur, qui, il y a deux ans, avez discuté des questions fort singulières avec ma cousine, la nièce du pasteur ? Je suis bien aise d'avoir l'occasion de faire votre connaissance.

— Je suis heureux de faire la vôtre, mademoiselle, et je désire qu'en vous parlant de moi votre aimable cousine ne vous ait point prévenue à mon désavantage.

— Bien le contraire, car elle vous estime beaucoup.

— J'aurai l'honneur de dîner demain avec elle et je ne manquerai pas de lui faire mes remerciements,

— Demain ? Je vais faire en sorte d'être de ce dîner, car j'aime beaucoup les discussions philosophiques, quoique je n'ose pas me permettre d'y mêler mon mot.

Le syndic fit l'éloge de sa prudence et loua sa discrétion avec tant de chaleur, que je vis clairement qu'il en était amoureux, et que, s'il ne l'avait pas déjà séduite, il devait chercher tous les moyens d'en venir à bout. Cette belle personne se nommait Hélène. Je demandai à ces demoiselles si la belle Hélène était notre sœur. L'aînée me répondit avec un fin sourire qu'elle était sœur, mais qu'elle n'avait point de frère, et, en achevant cette explication, elle courut l'embrasser. Alors nous nous évertuâmes, le syndic et moi, à lui faire de doux compliments, en lui disant que nous espérons devenir ses frères. Hélène rougit, mais ne répondit pas un mot à tous nos propos galants. Ayant alors mis mon écrin en évidence, et, voyant ces demoiselles enchantées de la beauté de mes bagues, je sus les engager à choisir celles qui leur plaisaient le plus, et la charmante Hélène imita ses compagnes, et me paya par un baiser modeste. Bientôt après elle nous quitta, et nous nous trouvâmes en pleine possession de notre ancienne liberté.

Le syndic avait raison d'être amoureux d'Hélène, car cette jeune fille avait non-seulement tout ce qu'il faut pour plaire, mais tout ce qui est nécessaire pour exciter une violente passion ; mais les trois amies ne se flattaient pas de parvenir à l'associer à leurs plaisirs, car elles prétendaient qu'elle avait un sentiment de pudeur invincible vis-à-vis des hommes.

Nous soupâmes fort gaiement, et après souper nous reprîmes nos jeux, le syndic demeurant, à son ordinaire, simple spectateur de nos exploits et très-content de n'être que cela. Je passai les trois nymphes en revue une couple de fois chacune, les trompant à leur profit et les ménageant quand j'étais forcé de céder à la nature. A minuit, nous nous séparâmes, et le bon syndic m'accompagna jusqu'à la porte de mon logement.

Le lendemain je me rendis au diner du pasteur, où je trouvai nombreuse compagnie, entre autres M. d'Harcourt et M. de Ximénès, qui me dit que M. de Voltaire savait que j'étais à Genève et qu'il espérait me voir. Je me contentai de lui répondre par une profonde inclination de tête. M^{lle} Hedvige, la nièce du pasteur, me fit un compliment très-flatteur qui me plut moins encore que la vue de sa cousine Hélène qui était auprès d'elle et qu'elle me présenta en me disant que, puisque nous avions fait connaissance, nous pouvions fort bien nous trouver ensemble. C'était ce que je désirais le plus. La théologienne de vingt-deux ans était belle, appétissante, mais elle n'avait pas ce *je ne sais quoi* qui pique et qui ajoute à l'espoir comme au plaisir, cet *aigre-doux* qui relève la volupté même. Cependant son accord avec sa cousine était tout ce qu'il me fallait pour parvenir à inspirer à celle-ci un sentiment favorable.

Nous eûmes un diner excellent, et, pendant le repas, on ne parla que de choses indifférentes; mais au dessert le pasteur pria M. de Ximénès d'adresser quelques questions à sa nièce. Connaissant ce savant de renommée, je m'attendais à quelque problème de géométrie; mais je me trompais, car il lui demanda si elle croyait que la restriction mentale fût suffisante pour justifier un mensonge.

Hedvige répondit modestement que, malgré le cas où le mensonge pouvait devenir nécessaire, la restriction mentale était toujours une friponnerie.

— Dites-moi donc comment Jésus-Christ a pu dire que l'époque de la fin du monde lui est inconnue?

— Il a pu le dire, puisqu'il l'ignorait.

— Il n'était donc pas Dieu?

— La conséquence est fautive ; car, de ce que Dieu est maître de tout, il l'est d'ignorer une futurité.

Le mot *futurité*, fabriqué si à propos, me parut sublime. Hedvige fut vivement applaudie, et son oncle fit le tour de la table pour aller l'embrasser. J'avais sur les lèvres une objection fort naturelle et qui, naissant du sujet, aurait pu l'embarrasser ; mais je voulais lui plaire, et je me tus.

M. d'Harcourt fut excité à questionner à son tour, mais il répondit avec Horace : *Nulla mihi religio est*. Alors Hedvige, se tournant vers moi, me dit qu'elle se souvenait de l'*amphidromie*, qui était une fête du paganisme ; — mais je voudrais, ajouta-t-elle, que vous me demandassiez quelque chose touchant le christianisme, quelque chose de difficile que vous ne puissiez point décider vous-même.

— Vous me mettez à mon aise, mademoiselle.

— Tant mieux, cela fait que vous n'avez pas besoin de tant penser.

— Je pense pour chercher du nouveau. M'y voici. M'accordez-vous que Jésus-Christ possédait au suprême degré toutes les qualités humaines ?

— Oui, toutes, excepté les faiblesses.

— Mettez-vous au rang des faiblesses la vertu prolifique ?

— Non.

— Veuillez donc me dire de quelle nature aurait été la créature qui serait née, si Jésus-Christ se fût avisé de faire un enfant à la Samaritaine ?

Hedvige devint de feu, le pasteur et toute la compagnie s'entre-regardaient, et moi je fixai la théologienne, qui réfléchissait. M. d'Harcourt dit qu'il fallait envoyer chercher M. de Voltaire pour décider une question aussi ardue ; mais, Hedvige levant les yeux d'un air recueilli et comme prête à répondre, tout le monde se tut.

— Jésus-Christ, dit-elle, avait deux natures parfaites et dans un équilibre parfait ; elles étaient inséparables. Ainsi, si la Samaritaine avait eu un commerce corporel avec notre Rédempteur, elle aurait certainement conçu,

car il serait absurde de supposer dans un dieu une action de cette importance sans admettre sa conséquence naturelle. La Samaritaine aurait, au bout de neuf mois, accouché d'un enfant mâle et non femelle; et cette créature, née d'une femme humaine et d'un homme dieu, aurait été un quart dieu et trois quarts homme.

A ces mots, tous les convives claquèrent des mains, et M. de Ximénès admira la raison de son calcul, puis il dit :

— Par une conséquence naturelle, si le fils de la Samaritaine se fût marié, les enfants issus de ce mariage auraient eu sept huitièmes d'humanité et un huitième de divinité. — A moins qu'il n'eût épousé une déesse, ajoutai-je, ce qui aurait considérablement changé les rapports.

— Dites-moi précisément, reprit Hedvige, ce que l'enfant aurait eu de divin à la seizième génération.

— Attendez un moment et donnez-moi un crayon, dit M. de Ximénès.

— Il n'est pas nécessaire de calculer, dis-je, il aurait eu une parcelle de l'esprit qui vous anime. Tout le monde fit chorus à cette galanterie, qui ne déplut pas à celle à qui je l'adressais.

Cette belle blonde m'embrasa par les charmes de son esprit. Nous nous levâmes de table pour lui faire cercle, et elle pulvérisa tous nos compliments de la manière la plus noble. Ayant pris Hélène à part, je la priai de faire en sorte que sa cousine choisit dans mon écrin une de mes bagues, ayant eu soin de remplacer le vide de la veille; la charmante cousine se chargea volontiers de ma commission. Un quart d'heure après, Hedvige vint me montrer sa main, et j'y vis avec plaisir la bague qu'elle avait choisie; je baisai cette main avec délicesses, et elle dut sentir à l'ardeur de mes baisers tout ce qu'elle m'avait inspiré.

Le soir, Hélène conta au syndic et aux trois amies toutes les questions du diner, sans oublier la moindre circonstance. Elle conta facilement et avec grâce; je n'eus

pas besoin de l'aider une seule fois. Nous la priâmes de rester à souper ; mais, ayant pris les trois amies à part, elle les convainquit que cela lui était impossible ; mais elle leur dit qu'il lui serait possible d'aller passer deux jours à une maison de campagne qu'elles avaient sur le lac si elles voulaient en demander la permission à sa mère en personne.

Sollicités par le syndic, les trois amies allèrent trouver la mère dès le lendemain, et le surlendemain elles partirent avec Hélène. Le soir même, nous allâmes souper avec elles, mais nous ne pouvions pas y coucher. Le syndic devait me conduire dans une maison à peu de distance, où nous serions très-bien logés. Cela étant, nous n'étions pas pressés, et l'aînée, ayant grande envie de faire plaisir à son ami, lui dit qu'il pourrait partir avec lui quand il voudrait, et qu'elles allaient se coucher. En disant cela, elle prit Hélène, l'emmena dans sa chambre, et les deux autres s'en allèrent dans la leur. Peu d'instant après leur départ, le syndic entra dans l'appartement où se trouvait Hélène, et moi j'allai trouver les deux autres.

Il y avait à peine une heure que j'étais entre mes deux amies quand le syndic vint interrompre mes érotiques ébats en me priant de partir.

— Qu'avez-vous fait d'Hélène ? lui dis-je.

— Rien ; c'est une sotte intraitable. Elle s'est cachée sous la couverture, et n'a pas voulu regarder les plaisanteries que j'ai faites avec son amie.

— Il fallait vous adresser à elle.

— Je l'ai fait, mais elle m'a repoussée à plusieurs reprises. Je n'en puis plus, je suis rendu, et je suis sûr de ne parvenir à rien auprès de cette sauvage, à moins que vous ne vous chargiez de l'appriivoiser.

— Comment faire ?

— Allez-y dîner demain ; je n'y serai pas, car je dois passer la journée à Genève. J'y viendrai pour souper, et si nous pouvions la griser !...

— Ce serait dommage. Laissez-moi faire.

J'allai donc seul leur demander à dîner le lendemain, et elles me fêtèrent dans toute la force du mot.

Après dîner, étant allés nous promener, les trois amies, prévenant mon désir, me laissèrent seul avec la belle revêche, qui résista à mes caresses, à mes instances et qui me fit presque perdre tout espoir de la dompter.

— Le syndic, lui dis-je, est amoureux de vous, et cette nuit...

— Cette nuit, interrompit-elle, cette nuit il s'est diverti avec son ancienne amie. Je ne m'oppose pas à ce que chacun agisse à sa fantaisie et selon son plaisir ; mais je veux qu'on me laisse libre de mes actions et de mes goûts.

— Si je pouvais parvenir à posséder votre cœur, je me croirais heureux.

— Pourquoi n'invitez-vous pas le pasteur à dîner quelque part avec ma cousine ? Elle me prendrait avec elle, car mon oncle chérit tous ceux qui aiment sa nièce.

— Voilà ce que je suis bien aise de savoir. A-t-elle un amant ?

— Personne.

— Comment cela est-il possible ? Elle est jeune, jolie, gaie, et de plus remplie d'esprit.

— Vous ne connaissez pas Genève. Son esprit est précisément la cause qu'aucun jeune homme n'ose se déclarer amoureux d'elle. Ceux qui pourraient s'attacher à sa personne s'en éloignent à cause de son esprit, parce qu'ils resteraient courts au milieu de la conversation.

— Mais les jeunes gens de Genève sont-ils donc si ignares ?

— En général. Il est juste de dire cependant que beaucoup ont reçu une bonne éducation et fait de bonnes études ; mais, pris en masse, ils ont beaucoup de préjugés. Personne ne veut passer pour sot ni pour bête ; et puis la jeunesse ici est loin de courir après l'esprit ou la bonne éducation en fait de femmes ; tant s'en faut. Si une jeune personne a de l'esprit ou de l'instruction, elle doit avoir soin de le cacher, au moins si elle aspire à se marier.

— Je vois maintenant, charmante Hélène, pourquoi

vous n'avez pas ouvert la bouche pendant le diner de votre oncle.

— Je sais que je n'ai pas besoin de me cacher. Ce n'est donc pas le motif qui m'a fait observer le silence ce jour-là, et je puis vous dire, sans vanité comme sans honte, que c'est le plaisir qui m'a tenu la bouche close. J'ai admiré ma cousine, qui a parlé de Jésus-Christ comme je parlerais de mon père, et qui n'a pas craint de se montrer savante sur une matière qu'une autre fille qu'elle aurait affecté de ne pas comprendre.

— Affecté, lors même qu'elle en aurait su aussi long que sa grand'mère.

— C'est dans les mœurs, ou plutôt dans les préjugés.

— Vous raisonnez à ravir, ma chère Hélène, et je soupire déjà après la partie que votre bon esprit vient de suggérer.

— Vous aurez le plaisir d'être avec ma cousine.

— Je lui rends justice, belle Hélène ; Hedvige est aimable et intéressante ; mais croyez bien que c'est particulièrement parce que vous en serez que cette partie m'enchanté.

— Et si je ne vous croyais pas ?

— Vous auriez tort, et vous me feriez beaucoup de peine, car je vous aime tendrement.

— Malgré cela, vous avez tâché de me tromper. Je suis sûre que vous avez donné des marques de tendresse à ces trois demoiselles, que je plains beaucoup.

— Pourquoi ?

— Parce qu'aucune d'elles ne peut s'imaginer que vous l'aimiez uniquement.

— Et croyez-vous que cette délicatesse de sentiment vous rende plus heureuse qu'elles ?

— Oui, je le crois, quoique sur cet article je sois tout à fait sans expérience. Dites-moi de bonne foi si vous pensez que j'aie raison,

— Oui, je le pense.

— Vous me charmez ; mais si j'ai raison, convenez qu'en voulant m'associer à elles vous ne me donnez pas

une preuve d'amour telle que j'aurais pu la désirer pour être convaincue que vous m'aimez.

— Oui, j'en conviens aussi, et je vous en demande sincèrement pardon. Actuellement, divine Héléne, dites-moi comment je dois m'y prendre pour inviter à dîner le pasteur ?

— Cela n'est pas difficile. Allez chez lui et invitez-le tout simplement ; et si vous voulez être sûr que je serai de la partie, priez-le de m'inviter avec ma mère.

— Pourquoi votre mère ?

— Parce qu'il en a été très-amoureux il y a vingt ans et qu'il l'aime toujours.

— Et où puis-je faire préparer ce dîner ?

— M. Tronchin n'est-il pas votre banquier ?

— Oui.

— Il a une belle maison de plaisance sur le lac ; demandez-la-lui pour un jour, il vous la prêtera avec plaisir. Faites cela, mais n'en dites rien ni au syndic ni à ses trois amies ; nous le leur dirons après.

— Mais croyez-vous que votre docte cousine se trouve volontiers avec moi ?

— Plus que volontiers, soyez-en sûr.

— Eh bien ! tout cela sera arrangé demain. Après-demain vous rentrez en ville, et je mettrai la partie à deux ou trois jours plus tard.

Le syndic vint nous joindre sur la brune, et nous passâmes gaiement la soirée. Après souper, les demoiselles étant allées se coucher comme la veille, j'entrai dans la chambre de l'ainée, tandis que mon ami alla trouver les deux cadettes. Je savais que tout ce que je pourrais entreprendre pour réduire Héléne me serait inutile ; aussi je me contentai de quelques baisers, après quoi je leur souhaitai une bonne nuit, et puis j'allai faire une visite aux cadettes. Je les trouvai dormant profondément, et le syndic s'ennuyant tout seul. Je ne l'égayai pas quand je lui dis que je n'avais pu obtenir aucune faveur. — Je vois bien, me dit-il, que je perdrai mon temps avec cette petite sottie, et je finirai par en prendre mon parti. — Je crois,

lui répondis-je, que c'est le plus court et peut-être le mieux que vous ayez à faire ; car languir auprès d'une belle insensible ou capricieuse, c'est être dupe. Le bonheur ne doit être ni trop aisé ni trop difficile.

Le lendemain nous allâmes ensemble à Genève et M. Tronchin se montra enchanté de pouvoir me faire le plaisir que je lui demandais. Le pasteur accepta mon invitation et me dit qu'il était sûr que je serais content de faire la connaissance de la mère d'Hélène. Il était aisé de voir que ce brave homme nourrissait pour cette femme un tendre sentiment ; et si elle y répondait un peu, cela ne pouvait que favoriser mes desseins.

Je comptais aller souper le soir même avec les amies et la charmante Hélène à la maison sur le lac ; mais une lettre, reçue par un exprès, me força à partir tout de suite pour Lausanne ; mon ancienne gouvernante, M^{me} Lebel, que j'aime encore, m'invitait à souper avec elle et son mari. Elle m'écrivait qu'elle avait engagé son époux à la mener à Lausanne aussitôt que ma lettre lui avait été remise ; elle ajoutait qu'elle était persuadée que je quitterais tout pour lui procurer le plaisir de me voir. Elle me marquait l'heure où elle arriverait chez sa mère.

M^{me} Lebel est une des dix ou douze femmes que j'ai le plus tendrement aimées dans mon heureuse jeunesse. Elle avait tout ce qu'on peut désirer pour être heureux en ménage, si mon sort avait été de connaître cette félicité. Mais avec mon caractère peut-être ai-je bien fait de ne point m'attacher irrévocablement, quoiqu'à mon âge mon indépendance soit une sorte d'esclavage. Si je m'étais marié avec une femme assez habile pour me diriger, pour me soumettre sans que j'eusse pu m'apercevoir de ma sujétion, j'aurais soigné ma fortune, j'aurais eu des enfants, et je ne serais pas comme je suis, seul au monde et n'ayant rien.

Mais laissons les digressions sur un passé impossible à rappeler, et puisque je suis heureux par mes souvenirs, je serais fou de me créer d'inutiles regrets.

Ayant calculé qu'en partant tout de suite je pourrais

arriver à Lausanne une heure avant ma chère Dubois, je n'hésitai pas à lui donner cette preuve de mon estime. Je dois dire ici à mes lecteurs que, bien que j'aimasse cette femme, occupé que j'étais alors d'une autre passion, aucun espoir de volupté ne se mêlait à mon empressement, mon estime pour elle m'aurait suffi pour tenir mon amour en bride; mais j'estimais aussi Lebel, et je ne me serais jamais exposé à troubler le bonheur de ces deux amis.

J'écrivis à la hâte un billet au syndic en lui disant qu'une affaire importante et imprévue m'obligeait à partir pour Lausanne, mais que le surlendemain j'aurais le plaisir de souper avec lui à Genève chez les trois amis.

A cinq heures je descendis chez la mère Dubois, mourant de faim. La surprise de cette bonne femme en me voyant fut extrême; car elle ne savait pas que sa fille dût venir la voir. Sans beaucoup de compliments, je lui donnai deux louis pour qu'elle nous procurât un souper tel qu'il m'était nécessaire.

A sept heures M^{me} Lebel arriva avec son mari et un enfant de dix-huit mois, que je n'eus pas de peine à reconnaître pour le mien sans que sa mère me le dit. Notre entrevue fut toute de bonheur. Pendant dix heures que nous passâmes à table nous nageâmes dans la joie. A la pointe du jour, elle repartit pour Soleure, où Lebel avait affaire. M. de Chavigny me fit faire mille compliments. Lebel m'assura que l'ambassadeur avait mille bontés pour sa femme, et me remercia du présent que je lui avais fait en la lui cédant. Je pouvais m'assurer par moi-même qu'il était heureux et qu'il faisait le bonheur de son épouse.

Ma chère gouvernante me parla de mon fils. Elle me dit que personne ne soupçonnait la vérité, mais qu'elle savait à quoi s'en tenir, ainsi que Lebel, qui avait religieusement observé la convention de ne consommer leur mariage qu'à l'expiration des deux mois convenus. — Ce secret, me dit Lebel, ne sera jamais connu, et votre fils sera mon héritier, seul ou en partage avec mes enfants si j'en ai, ce dont je doute. — Mon ami, lui dit sa femme, il y a bien quelqu'un qui se doute de la vérité surtout à mesure que l'enfant se

développe; mais nous n'avons rien à craindre de ce côté-là la personne est payée pour garder le secret.

— Et qui est donc cette personne, lui dis-je, ma chère Lebel.

— C'est M^{me} de *** , qui ne vous a pas oublié, car elle parle souvent de vous.

— Voulez-vous, ma chère, vous charger de mes compliments pour elle ?

— Oh ! bien volontiers, mon ami, et je suis sûre de lui faire grand plaisir.

Lebel me montra ma bague, et je lui fis voir son anneau, en lui donnant pour mon fils une superbe montre avec mon portrait.

— Vous la lui donnerez, mes amis, leur dis-je, quand vous le jugerez à propos. Nous retrouverons cet enfant à Fontainebleau dans vingt et un ans.

Je passai plus de trois heures à leur conter en détail tout ce qui m'était arrivé depuis vingt-sept mois que nous ne nous étions vus. Quant à leur histoire, elle ne fut pas longue : leur vie avait cette uniformité qui convient au bonheur paisible

M^{me} Lebel était toujours belle; je ne la trouvai point changée : mais moi je l'étais, elle me trouva moins frais et moins gai que lors de notre séparation : elle avait raison; la fatale Renaud m'avait flétri, et la fausse Lascaris m'avait causé beaucoup de chagrin.

Après les plus tendres embrassements ces deux époux partirent pour Soleure, et moi je retournai dîner à Genève; mais ayant grand besoin de repos, loin de me rendre au souper du syndic et de ses amies, je lui écrivis que, me trouvant indisposé, je n'aurais le plaisir de les voir que le lendemain et je me couchai.

Le jour suivant, veille de celui que j'avais fixé pour mon dîner à la maison de campagne de Tronchin, j'ordonnai à mon hôte un repas où rien ne fut épargné. Je n'oubliai pas de lui recommander les meilleurs vins, les liqueurs les plus fines, des glaces et tout ce qu'il fallait pour un punch. Je lui dis que nous serions six, car je pré-

voyais que M. Tronchin serait de la partie. Je ne me trompais pas, car il se trouva à sa jolie maison pour nous en faire les honneurs et je n'eus pas de peine à l'engager à rester. Le soir, je crus ne pas devoir faire un mystère de ce dîner au syndic et aux trois amies en présence d'Hélène, qui fit semblant de ne rien savoir, disant que sa mère l'avait avertie qu'elle la mènerait dîner quelque part.

— Je suis enchantée, ajouta-t-elle, d'apprendre que ce ne peut être que dans la jolie maison de M. Tronchin.

Mon dîner fut tel que pouvait le désirer le gastronome le plus prononcé, et Hedvige en fit réellement tout le charme. Cette fille étonnante traitait la théologie avec tant de suavité et donnait à la raison un attrait si puissant, qu'il était impossible de ne pas éprouver le plus violent entraînement lorsqu'on ne se sentait pas convaincu. Je n'ai jamais vu de théologien capable de discuter de prime abord les points les plus abstraits de cette science avec autant de facilité, d'abondance et de véritable dignité que cette jeune et belle personne, qui, pendant ce dîner, acheva de m'enflammer. M. Tronchin, qui n'avait jamais entendu Hedvige, me remercia cent fois de lui avoir procuré ce plaisir ; et obligé de nous quitter au moment où nous sortîmes de table, il nous invita à renouveler la partie pour le surlendemain.

Une particularité qui m'intéressa beaucoup pendant le dessert fut la commémoration que fit le pasteur de son ancienne tendresse pour la mère d'Hélène. Son éloquence amoureuse croissait à mesure qu'il humectait son gosier des vins de Champagne, de Chypre ou de liqueurs des îles.

La mère l'écoutait avec complaisance et lui tenait tête, tandis que les demoiselles n'avaient bu que sobrement ainsi que moi. Cependant la variété des boissons et le punch surtout avaient produit leur effet, et mes belles étaient un peu grises. Leur gaieté était charmante mais extrême. Je saisis cette disposition générale pour demander aux deux amoureux surannés la permission de mener promener les demoiselles dans le jardin au bord du lac, et

elle me fut accordée avec exubérance de cœur. Nous sortîmes bras dessus, bras dessous, et en peu de temps nous fûmes hors de la vue de tout le monde. — Savez-vous, dis-je à Hedvige, que vous avez gagné le cœur de M. Tronchin?

— Je ne saurais qu'en faire. Au reste, cet honnête banquier m'a fait de sottes questions.

— Vous ne devez pas croire que tout le monde soit en état de vous en faire à votre portée.

— Il faut que je vous dise que jamais personne ne m'en a fait qui m'aient autant plu que la vôtre. Un théologien sot et bigot, qui était au bout de la table, me parut scandalisé de la question beaucoup plus que de la réponse.

— Et pourquoi?

— Il prétend que j'aurais dû vous répondre que Jésus-Christ n'aurait pas pu féconder la Samaritaine. Il m'a dit qu'il m'en expliquerait la raison si j'étais un homme; mais qu'étant femme et surtout fille, il ne pouvait pas se permettre de dire des choses capables de faire naître en moi des idées, en pensant au composé théandrique. Je voudrais bien que vous me disiez ce que ce sot n'a pas voulu me dire.

— Je le veux bien, mais il faut que vous me permettiez de vous parler clairement, et de vous supposer instruite de la conformation de l'homme.

— Oui, parlez clairement, car personne ici ne peut nous entendre; mais je suis forcée de vous avouer que je ne suis instruite de la conformation d'un homme que par la théorie et la lecture. Du reste aucune pratique. J'ai vu des statues, mais je n'ai jamais vu et encore moins examiné un homme véritable. Et toi Hélène?

— Moi, je ne l'ai pas voulu.

— Pourquoi pas? Il est bon de tout savoir.

— Eh bien! charmante Hedvige, votre théologien a voulu vous dire que Jésus n'était pas susceptible d'érection.

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— Donnez-moi la main.

— Je sens cela et je me l'imaginai; car, sans ce phénomène de la nature, l'homme ne pourrait point féconder sa compagne. Et ce sot théologien prétend que c'est là une imperfection !

— Oui, car ce phénomène dérive du désir; et c'est si vrai, qu'il ne se serait pas opéré en moi, belle Hedvige, si je ne vous avais pas trouvée charmante, et si ce que je vois de vous ne me donnait pas l'idée la plus séduisante des beautés que je ne vois pas. Dites-moi franchement à votre tour si, en sentant cette roideur, vous n'éprouvez pas un prurit agréable?

— Je l'avoue, et précisément à l'endroit que vous pressez. Est-ce que tu ne sens pas comme moi, ma chère Hélène, une démangeaison ici, en écoutant le discours très-juste que monsieur nous fait ?

— Oui, je la sens, mais je la sens très-souvent sans qu'aucun discours l'excite.

— Et pour lors, lui dis-je, la nature vous force à l'apaiser ainsi?

— Point du tout.

— Oh ! que si, dit Hedvige. Même en dormant notre main se porte là par instinct; et sans ce soulagement, j'ai lu que nous aurions d'effroyables maladies.

En continuant cet entretien philosophique, que la jeune théologienne soutenait d'un ton tout magistral et qui donnait au beau teint de sa cousine toute l'animation de la volupté, nous arrivâmes au bord d'un superbe bassin, où l'on descendait par un escalier de marbre pour se baigner. Quoiqu'il fit frais, nous avions la tête chaude, et il me vint dans l'esprit de leur proposer de mettre les pieds dans l'eau, leur assurant que cela leur ferait du bien, et que, si elles me le permettaient, j'aurais l'honneur de les déchausser.

— Allons, dit la nièce, je le veux bien.

— Et moi aussi, dit Hélène.

— Asseyez-vous donc, mesdemoiselles, sur le premier degré.

Les voilà assises, et moi, placé au quatrième degré,

occupé à les déchausser, vantant la beauté de leurs jambes et ne faisant point mine pour le moment d'être curieux de voir plus haut que le genou. Puis, les ayant fait descendre jusqu'à l'eau, force leur fut de se troussez, et je les y encourageai.

— Eh bien ! dit Hedvige, les hommes aussi ont des cuisses.

Hélène, qui aurait eu honte d'être moins brave que sa cousine, ne resta pas en arrière.

— Allons, mes charmantes naïades, leur dis-je, c'est assez ; vous pourriez vous enrhummer en restant plus longtemps dans l'eau.

Elles remontèrent à reculons, se tenant toujours troussées, crainte de mouiller leurs robes, et ce fut à moi à les essuyer avec tous les mouchoirs que j'avais. Cette agréable fonction me permit de voir et de toucher tout à mon aise, et le lecteur n'aura pas besoin que je lui affirme sous serment que je m'en donnai de mon mieux. La belle nièce me disait que j'étais trop curieux ; mais Hélène se laissait faire d'un air si tendre et si languissant, que j'eus besoin de me faire violence pour ne pas pousser plus loin. A la fin, leur ayant remis bas et souliers, je leur dis que j'étais ravi d'avoir vu les beautés secrètes des deux plus belles personnes de Genève.

— Quel effet cela vous a-t-il fait ? me dit Hedvige.

— Je n'ose pas vous dire de voir, mais rentrez toutes deux.

— Baignez-vous aussi

— Cela n'est pas possible ; la besogne est trop longue pour un homme.

— Mais nous avons encore deux bonnes heures à rester ici, sans crainte d'être rejoints par personne.

Cette réponse me fit voir tout le bonheur qui m'attendait ; mais je ne jugeai pas à propos de m'exposer à une maladie en me mettant à l'eau dans l'état où j'étais. Voyant un pavillon à peu de distance, et certain que M. Tronchin l'aurait laissé ouvert, je pris mes belles sous le bras, et je les y menai, sans leur laisser deviner mes intentions.

Ce pavillon était rempli de vases en pot-pourri, de jolies estampes, etc; mais, ce qui valait mieux que tout, c'était un large et beau divan préparé pour le repos et le plaisir. Là, assis entre ces deux belles et leur prodiguant des caresses, je leur dis que je voulais leur montrer ce qu'elles n'avaient jamais vu, et en même temps j'exposai à leurs regards l'agent principal de l'humanité. Elles se levèrent pour m'admirer, et alors, les prenant chacune d'une main, je leur procurai une jouissance factice; mais dans ce travail, une abondante émission de liqueur les jeta dans un grand étonnement.

— C'est le verbe, leur dis-je, le grand créateur des hommes.

— C'est délicieux! s'écria Hélène en riant à ce nom de verbe.

— Mais moi aussi, dit Hedvige, j'ai le verbe, et je vais vous le montrer si vous voulez attendre un moment.

— Mettez-vous sur moi, belle Hedvige, je vous épargnerai la peine de le faire venir vous-même, et je ferai cela mieux que vous.

— Je le crois bien, mais je n'ai jamais fait cela avec un homme.

— Ni moi non plus, dit Hélène.

Les ayant placées alors droites devant moi, et leurs bras m'enlaçant, je les fis pâmer de nouveau. Puis nous étant assis, pendant que de mes mains je parcourais leurs charmes, je les laissai se divertir à me toucher tout à leur aise jusqu'à ce qu'enfin j'humectai leurs mains par une seconde émission de l'humide radical qu'elles examinaient curieusement sur leurs doigts.

Nous étant remis dans l'état de décence, nous passâmes encore une demi-heure à nous donner des baisers; ensuite je leur dis qu'elles m'avaient rendu à moitié heureux mais que, pour rendre leur œuvre parfaite, j'espérais qu'elles songeraient au moyen de m'accorder leurs premières faveurs. Je leur fis voir alors les petits sachets-préservatifs que les Anglais ont inventés pour mettre le beau sexe à l'abri de toute crainte. Ces petites bourses,

dont je leur expliquai l'usage, firent leur admiration, et la théologienne dit à sa cousine qu'elle penserait à cela. Devenus amis intimes et en bon train de le devenir davantage, nous nous acheminâmes vers la maison, où nous trouvâmes la mère d'Hélène et le pasteur, qui se promenaient au bord du lac.

De retour à Genève, j'allai passer la soirée avec les trois amies, et j'eus bien soin de cacher au syndic ma victoire avec Hélène; car cette nouvelle n'aurait servi qu'à renouveler ses espérances, et il aurait perdu son temps et ses soins. Moi-même, sans la théologienne, je n'en aurais rien obtenu; mais sa cousine faisant son admiration, elle aurait craint de lui paraître trop inférieure en refusant de l'imiter dans les actions libres qui, chez elle, étaient la mesure de la liberté de son esprit.

Hélène ne vint pas ce soir-là, mais je la vis le lendemain chez sa mère; car la politesse exigeait que j'allasse remercier la veuve de l'honneur qu'elle m'avait fait. Elle me fit l'accueil le plus amical, et me présenta deux jeunes personnes fort jolies qu'elle avait en pension, et qui m'auraient intéressé si j'avais dû rester longtemps à Genève; mais ne devant y passer que quelques jours, Hélène méritait tous mes soins.

— Demain, me dit cette charmante fille, je saurai vous dire quelque chose au diner de M. Tronchin, et je pense qu'Hedvige aura inventé le secret de satisfaire à vos désirs en toute liberté.

Le diner du banquier fut beau. Il mit beaucoup de vanité à me montrer que le repas d'un aubergiste ne peut jamais rivaliser avec celui que donne un riche maître de maison qui a un bon cuisinier, une cave choisie, une belle vaisselle plate et des porcelaines de première qualité. Nous étions vingt personnes à table, et la fête avait montée pour la savante théologienne et pour moi en qualité de riche étranger qui dépensait généreusement son argent. J'y trouvai M. de Ximénès qui était venu exprès de Ferney, et il me dit que j'étais attendu chez M. de

Voltaire ; mais j'avais pris la sotte résolution de ne pas y aller.

Hedvige brilla. Les convives ne se firent honneur que par les questions. M. de Ximénès la pria de justifier de son mieux notre première mère d'avoir trompé son mari en lui faisant manger la fatale pomme.

— Ève, dit-elle, n'a point trompé son mari, elle ne l'a que séduit, dans l'espoir de lui donner une perfection de plus. D'ailleurs Ève n'avait point reçu la prohibition de Dieu même ; elle l'avait reçue d'Adam : il y eut dans son fait séduction et non pas tromperie, et puis il est probable que son bon sens de femme ne lui permettait pas de croire la prohibition sérieuse.

A cette réponse, selon moi pleine de sens, d'esprit et de délicatesse, deux savants genevois, et l'oncle même de la jeune savante, se mirent à murmurer tout bas. M^{me} Tronchin, d'un ton grave, dit à Hedvige qu'Ève avait reçu la défense de Dieu même aussi bien que son mari : mais la jeune personne ne lui répondit que par un humble : — Je vous demande pardon, madame. Celle-ci, s'adressant au pasteur d'un air alarmé :

— Qu'en dites-vous, monsieur ?

— Madame, ma nièce n'est pas infallible.

— Je vous demande pardon, mon cher oncle, je le suis comme l'Écriture Sainte lorsque je parle d'après elle.

— Vite, une Bible, voyons.

— Hedvige ! ma chère Hedvige... en vérité, tu as raison. Voici le passage. La prohibition avait précédé la création de la femme.

Tout le monde alors d'applaudir ; mais Hedvige, calme et modeste, ne changea point de contenance. Il n'y avait que les deux savants et la dame Tronchin qui ne pouvaient pas se calmer. Une autre dame lui ayant demandé alors si, en bonne conscience, on pouvait croire que l'histoire de la pomme fût emblématique, elle dit : Je ne le crois pas, madame, car on ne pourrait appliquer l'emblème qu'à l'accouplement, et il est décidé qu'il n'y en a pas eu entre Adam et Ève dans le jardin d'Éden.

— Mais les opinions des savants sont partagées sur ce point.

— Tant pis pour les savants dissidents, madame, car l'Écriture parle clairement sur ce point : elle dit, au premier verset du chapitre quatrième, qu'Adam connut Ève après son exclusion du paradis terrestre, et qu'alors elle engendra Caïn.

— Oui ; mais le verset ne dit pas qu'Adam ne connut Ève qu'alors, et par conséquent il peut l'avoir connue auparavant.

— C'est ce que je ne saurais admettre, car, s'il l'avait connue auparavant, elle aurait conçu, puisqu'il me semblerait absurde de supposer l'acte de la génération entre deux créatures sorties immédiatement des mains de Dieu, et par conséquent aussi parfaites que peuvent l'être un homme et une femme, sans qu'il en résultât l'effet naturel.

Cette réponse excita les battements de mains de toute l'assemblée, et chacun chuchota à l'oreille de son voisin des mots flatteurs pour Hedvige.

M. Tronchin lui demanda si par la seule lecture du Vieux Testament on pouvait établir l'immortalité de l'âme.

— L'Ancien Testament, répondit-elle, n'enseigne pas ce dogme ; mais, sans qu'il en parle, la raison l'établit : car ce qui existe doit nécessairement être immortel, puisque la destruction d'une substance réelle répugne à la nature et à la pensée.

— Je vous demanderai donc, reprit le banquier, si l'existence de l'âme est établie dans la Bible ?

— La pensée en saute aux yeux. La fumée décele toujours le feu qui la produit.

— Dites-moi si la matière peut penser.

— C'est ce que je ne vous dirai point, car ce n'est pas là ma partie ; mais je vous dirai que, croyant Dieu tout-puissant, je ne saurais trouver de raison suffisante pour inférer son impuissance de donner à la matière la faculté de penser.

— Mais que croyez-vous de vous-même ?

— Je crois que j'ai une âme au moyen de laquelle je pense ; mais j'ignore si après ma mort je me souviendrai par mon âme que j'ai eu l'honneur de dîner chez vous aujourd'hui.

— Vous croyez donc que votre mémoire peut ne pas appartenir à votre âme ? Mais dans ce cas vous ne seriez plus théologienne.

— On peut être théologien et philosophe, car la philosophie ne gêne rien ; et dire : J'ignore, ne veut pas dire : Je sais.

Les trois quarts des convives poussèrent des cris d'admiration, et la belle philosophe jouissait de me voir rire de plaisir en entendant les applaudissements. Le pasteur pleurait de joie et parlait bas à la mère d'Hélène. Tout à coup, s'adressant à moi : — Faites donc, me dit-il, quelque question à ma nièce.

— Oui, dit Hedvige, mais neuve ou rien.

— Vous m'embarrassez fort, lui dis-je, car comment être sûr de vous adresser du nouveau ? Dites-moi cependant, mademoiselle, si pour comprendre une chose il faut s'arrêter à son principe ?

— C'est indispensable ; et c'est pour cette raison que Dieu, n'ayant point de principe, est incompréhensible.

— Dieu soit loué ! mademoiselle, votre réponse est telle que je la voulais. Ainsi veuillez me dire actuellement si Dieu peut connaître son existence ?

— Eh bien ! me voilà au bout de mon latin ; je ne sais que répondre. Monsieur, cela n'est pas poli au moins.

— Pourquoi m'avez-vous demandé quelque chose de bien nouveau ?

— Mais c'est une chose naturelle.

— J'ai cru, mademoiselle, que la chose la plus nouvelle serait de vous embarrasser.

— C'est galant. Messieurs, daignez répondre pour moi, et m'instruire.

Chacun biaisa, mais personne ne dit rien de satisfaisant. Alors Hedvige, reprenant la parole, dit : Je pense cependant que, puisque Dieu connaît tout, il doit connaître son

existence; mais ne me demandez pas, je vous prie, comment cela se peut.

— C'est bien, lui dis-je, fort bien; et personne ne saurait en dire davantage.

Tous les convives me regardaient comme un athée galant, tant on est habitué dans le monde à juger superficiellement; mais je me souciais peu de leur paraître athée ou croyant.

M. de Ximénès demanda à Hedvige si la matière avait été créée.

— Je ne connais pas le mot créé, dit-elle. Demandez-moi si la matière a été formée, et ma réponse sera affirmative. Le mot créé ne peut pas avoir existé, car l'existence de la chose doit précéder la formation du mot qui la désigne.

— Quelle acception donnez-vous au mot créer?

— Faire de rien. Vous voyez l'absurdité, car vous devez supposer le rien précédant .. Je suis charmée de vous voir rire. Croyez-vous que le rien soit une chose créable?

— Vous avez raison, mademoiselle.

— Eh! eh! dit un des convives au front sourcilleux, pas tout à fait, pas tout à fait.

Tout le monde éclata de rire, car le contradicteur parut ne savoir que dire.

— Dites-moi, de grâce, mademoiselle, quel a été à Genève votre précepteur? dit M. de Ximénès.

— Mon oncle que voilà.

— Point du tout, ma chère nièce; car je veux mourir si je t'ai jamais dit tout ce que tu as débité aujourd'hui. Mais messieurs, ma nièce n'a rien à faire, elle lit, pense et raisonne, peut-être avec trop de hardiesse; mais je l'aime, parce qu'elle finit toujours par dire qu'elle n'en sait rien.

Une dame, qui jusque-là n'avait pas dit le mot, lui demanda fort poliment une définition de l'esprit.

— Madame, votre question est de pure philosophie; ainsi je vous dirai que je ne connais assez bien ni l'esprit ni la matière pour pouvoir en donner une définition satisfaisante

— Mais, dans l'idée abstraite que vous devez avoir de l'existence réelle de l'esprit, puisqu'en admettant un Dieu vous ne pouvez pas vous dispenser d'avoir une idée de cet être, dites-moi comment vous concevez qu'il puisse agir sur la matière?

— On ne peut point bâtir solidement sur une idée abstraite. Hobbes appelle cela des idées vides; on peut en avoir, mais on doit les laisser en repos; car lorsqu'on veut les approfondir on déraisonne. Je sais que Dieu me voit, mais je me rendrais malheureuse si je prétendais m'en convaincre par le raisonnement, puisque d'après nos perceptions nous sommes forcés d'admettre qu'on ne peut rien faire sans organes; or, Dieu ne pouvant point avoir d'organes, puisque nous le concevons un esprit pur, philosophiquement parlant, Dieu ne peut pas nous voir, pas plus que nous ne le voyons. Mais Moïse et plusieurs autres l'ont vu, et je le crois sans examiner la chose.

— Vous faites fort bien, lui dis-je; car si vous examiniez cela, vous trouveriez la chose impossible. Mais, si vous lisez Hobbes, vous courez risque de devenir athée.

— Ce n'est pas ce que je crains, car je ne conçois pas même la possibilité de l'athéisme.

Après dîner, tout le monde voulut caresser cette fille vraiment étonnante, de sorte qu'il me fut impossible de l'entretenir tête à tête un seul moment pour lui expliquer ma tendresse; mais je m'écartai avec Hélène, qui me dit que sa cousine devait le lendemain aller souper chez sa mère avec le pasteur. Hedvige, ajouta-t-elle, restera, et nous coucherons ensemble, comme cela a lieu chaque fois qu'elle vient souper avec son oncle. Il s'agit donc de savoir si, pour passer la nuit avec nous, vous pouvez vous résoudre à vous cacher dans un endroit que je vous montrerai demain matin à onze heures. Venez à cette heure-là faire une visite à ma mère, et je saisirai le moment opportun de vous montrer le gîte. Vous n'y serez pas commodément, mais vous y serez en sûreté; et si vous vous ennuyez, songez pour vous distraire que nous penserons beaucoup à vous.